



INTRIGUES POLITIQUES

DES PRINCES DU SANG

DERNIERS OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

EN VENTE.

Analyse raisonnée des Commentaires de César, avec une belle carte des Gaules, à deux couleurs, 1 vol. in-8°. (Tanera, rue de Savoie, 6.)

Annales de la Gaule avant et pendant la domination romaine, 1 vol. in-8°. (Durand, rue Cujas, 9.)

La marquise d'Épinay et ses relations dans la vallée de Montmorency avec la Société philosophique du dix-huitième siècle, 1 vol. in-18°. (Durand, rue Cujas, 9.)

Études archéologiques sur l'histoire de Jules César, par l'empereur Napoléon III, et sur la carte officielle des Gaules, 1 vol. in-18°. (Durand, rue Cujas, 9, et à la librairie des Auteurs, 10, rue de la Bourse.)

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

INTRIGUES POLITIQUES
DES PRINCES DU SANG

SOUS L'ADMINISTRATION

DES CARDINAUX

DE RICHELIEU ET MAZARIN

D'APRÈS

LES MÉMOIRES DE HENRI DE CAMPION

ET LES LETTRES

Pouvant servir à l'histoire, de son frère Alexandre.

PAR

LÉON FALLUE

LAURÉAT DE L'INSTITUT.

PARIS

Ve JULES RENOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

—

MDCCCLXVII

A MONSIEUR

PAULIN PARIS

MEMBRE DE L'INSTITUT

Souvenir affectueux de l'auteur.

LÉON FALLUE.

INTRODUCTION

J'ai entre les mains deux livres qui ont fait partie, durant l'espace de plus de deux siècles, de la bibliothèque d'une famille très-ancienne et très-honorée des environs d'Elbeuf.

Le premier a pour titre : *les Hommes illustres* de M. de Campion. Il est dû à l'un des ancêtres de cette noble famille, ancien militaire attaché, sous Louis XIII, au service des princes. Cette œuvre plut assez à Pierre Corneille, dont les études étaient dirigées sur les grands caractères de l'antiquité, pour qu'il adressât à Henri de Campion un sonnet qui figure en tête de l'édition de ses *Hommes illustres*.

Ce sonnet n'a jamais été classé parmi les ouvrages du grand poëte ; c'est M. Marty-Lavaux qui, le premier, l'a mis au jour, dans la grande édition qu'il vient de publier des œuvres complètes de Pierre Corneille[1].

[1] 1862, Hachette, éditeur.

Les Mémoires de Henri de Campion composent le second volume que j'ai sous les yeux.

Le manuscrit de ce travail était, depuis longtemps, dans la bibliothèque de M. de Montpoignant, lorsqu'il y fut découvert par le général Grimoard, qui le publia en 1807; nous savons qu'il n'y est jamais rentré.

On fut surpris, lorsque parut ce livre, d'y trouver l'exposition claire des campagnes qui eurent lieu en Franche-Comté, en Lorraine, dans le Roussillon et dans le Piémont, avec de piquantes anecdotes et certains détails intéressants que les historiens de l'époque ont par trop négligés. Le voyage de Campion en Italie, dans lequel il peint les mœurs des Romains, excita la curiosité de ses nombreux lecteurs. On remarqua que le duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avait pris part, avec son fils, duc de Beaufort, aux actes les plus violents de la Fronde; on jugea que le cardinal de Retz avait fait brèche à la vérité ou ne l'avait pas connue, en disant que le duc de Beaufort ne forma jamais aucun complot contre Mazarin, tandis qu'au contraire, il voulut venger, par des moyens coupables, la *cabale des importants*, que le ministre avait supplantée près de la reine.

Les Mémoires de Campion nous font connaître les conciliabules et les ressorts cachés de mille intrigues coupables auxquelles il prit part, malgré ses instincts

honnêtes et la bonté de son cœur. Sa méthode est claire, son style est correct pour l'époque à laquelle il écrivait, et présente le plus grand caractère de franchise et d'originalité. On voit que Campion est le précurseur des grands écrivains qui ont élevé notre belle langue à la hauteur des langues classiques. Son esprit est cultivé, son jugement sain, surtout quand il ne nous entretient pas de ses étranges superstitions. Sa critique honnête et modérée n'a rien de la critique de Saint-Simon, toujours arrangée au gré de son humeur jalouse et de ses fougueux caprices.

Il suffit de lire ces Mémoires pour faire connaissance avec le gentilhomme *servant* du roi, noble lettré, plein d'honneur et d'amour pour la famille, lequel aurait fait fortune à la cour, si, avec les sentiments les plus droits, il ne se fût jeté dans les factions dont les princes du sang, toujours sûrs de rentrer en grâce, étaient les provocateurs, et leurs partisans les victimes.

On demandera, peut-être, pourquoi Henri de Campion n'a pas fait imprimer ses Mémoires, restés si longtemps inédits, à l'époque où il publiait ses *Hommes illustres?* Parce que, répondrons-nous, son frère Alexandre faisait alors paraître ses curieuses lettres politiques, où l'on remarque certaines restrictions qui n'étaient pas du goût de Henri : ce dernier n'avait pas mis de voile à la vérité, Alexandre biaisait et se mon-

trait plus discret. La franchise de Henri l'embarrassait lui-même, car il ne pouvait publier du temps du duc de Beaufort et d'une infinité de personnages de la cour dont il avait reçu les confidences, des actes qui les auraient gravement compromis. Il nous fait connaître, en ces termes, l'embarras qu'il éprouva tant que vécut le premier ministre : « Je me tairais aujourd'hui comme je l'ai fait jusqu'à ce jour, si le cardinal n'était pas mort, car il n'y a plus maintenant de danger de nuire aux princes en disant les choses comme elles se sont passées. » Il y avait toujours, selon nous, danger moral pour ces personnages de voir leurs actes coupables livrés au jugement de leurs contemporains et de la postérité. Campion pensait autrement, ce qui nous étonne, puisqu'il trouvait chose toute naturelle de publier ses Mémoires immédiatement après la mort de Mazarin.

Cette mort avait eu lieu le 9 mars 1661. L'année suivante Henri descendait dans la tombe. Ainsi s'évanouirent ses projets, qui ne se sont réalisés que cent quinze ans après lui.

Son manuscrit ne dut pas tomber dans les mains de son frère aîné, car Alexandre n'y aurait pas laissé subsister certains faits qui le concernaient et qu'il a tus dans ses lettres. Il est probable que ce manuscrit devint la propriété de l'abbé de Campion, et qu'après

la mort de ce dernier, il trouva un refuge dans les archives de son cousin germain, Nicolas de Montpoignant, qui le transmit, par héritage, à son petit-fils, M. Charles-François de Montpoignant, qui en a été le dernier possesseur.

Parlons maintenant de l'autre ouvrage, qui tient sa place méritée dans la dernière partie de notre travail. Il a pour titre : *Recueil de lettres pouvant servir à l'histoire, et diverses poésies*. Ce livre est fort rare aujourd'hui, car il n'en a jamais existé qu'une seule édition, publiée, en 1657, aux frais de l'auteur, par Laurens Maury, libraire à Rouen.

Ces lettres donnent des renseignements aussi certains sur les actes du comte de Soissons, fils de Charles de Bourbon-Condé, que les mémoires de Campion en fournissent sur les entreprises aventureuses du duc de Beaufort, de sorte que ces deux ouvrages se complètent l'un par l'autre. Le recueil dont nous parlons a été livré au public sous le voile de l'anonyme. « J'aurais bien voulu, dit l'auteur dans sa préface, qu'on n'eût pas découvert mon nom, mais la chose était impossible, vu que mes lettres parlent d'affaires dans lesquelles tout le monde sait que j'ai été employé. » Ce nom est évidemment celui d'Alexandre de Campion, qui fut attaché, durant plusieurs années, au comte de Soissons. On n'en doutera pas lorsqu'on aura

lu les Mémoires de son frère Henri, que certains commentateurs ne connaissaient pas quand ils ont attribué à ce même Henri l'œuvre d'Alexandre, et dit qu'on ne savait rien de la vie de ce dernier, laquelle est pourtant tout entière dans ses lettres.

Ainsi, chose remarquable pour l'époque, voilà, dans la même famille, trois frères érudits : Alexandre, Henri et l'abbé de Campion, prieur de Vert, auquel on doit la judicieuse préface des *Hommes illustres* de son frère Henri.

Alexandre, attaché au comte de Soissons, violent adversaire de Richelieu, vivait dans la crainte perpétuelle d'être arrêté. Il n'écrivait jamais chez lui les missives qu'il adressait à son prince et à ses propres amis. La minute des lettres qu'il a mises au jour est restée plus de dix ans dans les mains de Mme F***, chez laquelle il les rédigeait. Il en avait, dit-il, plus de trois cents autres qu'il a brûlées à la mort du comte de Soissons, ne voulant pas qu'on les trouvât dans ses mains. Celles qu'il publie auraient eu le même sort s'il les avait possédées.

La même dame à laquelle il les dédie aurait désiré qu'il ajoutât à ses lettres politiques, ses lettres de galanterie. Il s'en défend, disant qu'elle n'aura que les pièces qu'elle a pu conserver ; que ses lettres de galanterie ont heureusement subi le sort commun,

car il n'a jamais pu en écrire de divertissantes; « puis, ajoute-t-il, quand je les aurais eues en ma possession, j'aurais résisté à vos instances, madame, et c'eût été la première fois de ma vie que je vous aurais désobéi. »

Ces lettres, dont nous faisons ressortir les passages historiques, sont écrites depuis le 9 février 1631 jusqu'au 2 mars 1656. En 1631, Alexandre de Campion, à peine âgé de vingt-quatre ans, avait quitté le fief paternel n'ayant que la cape et l'épée, avec l'espérance de s'attacher au comte de Soissons. En 1656, il était major de la place, à Rouen, sous les ordres du duc de Longueville. Ce fut l'année suivante, dans le temps où il jouissait de la vie calme à laquelle il n'était pas habitué, qu'il lança son livre, et personne ne douta, dans la province, qu'il n'en fût l'auteur.

Quelques personnes auraient peut-être préféré une histoire spéciale à cette époque, avec des citations prises alternativement dans les deux livres. On aurait évité certaines répétitions; mais un ouvrage ainsi conçu nous aurait conduit à deux volumes, contrairement à notre plan, qui consistait à faire connaître l'œuvre particulière de chacun des deux frères, avec la physionomie qui leur est propre et qu'il importe de conserver.

Quelques explications trouvent leur place dans notre

récit pour lier les faits entre eux, ainsi que des renseignements biographiques négligés par les deux Campion ; car ils entretenaient les contemporains de personnages de leur temps, avantage que nous n'avons plus aujourd'hui.

Les faits décrits par Alexandre ne peuvent être révoqués en doute. Ils sont palliés quelquefois. Nous en avons dit la cause. Sa narration est assez méthodique pour le temps où il écrivait. Elle aurait eu, croyons-nous, trop de sécheresse, s'il eût voulu faire des mémoires à l'exemple de son frère, dont le style est doué d'un ton mélancolique conforme à la disposition de son esprit, et quelquefois d'une certaine chaleur qui est le propre du gentilhomme normand et de l'officier français.

INTRIGUES POLITIQUES

DES PRINCES DU SANG

DOCUMENTS HISTORIQUES

Comme tous les auteurs de Mémoires, Henri de Campion, gentilhomme normand, débute par nous entretenir de sa famille et du rang qu'elle occupait dans sa province.

On voit qu'il était seigneur de Feugrey, du Bosférey, de la Londe et du Feuc, villages situés dans le canton d'Elbeuf, et qu'il porta le nom de Feugrey. Sa famille habitait le manoir du Bosférey, où il était né.

Il nous apprend qu'il descendait du seigneur normand Nicol Campion, qui suivit, en 1092, le duc Robert Courte-Heuze à la conquête de la Terre-Sainte ; que Guillaume et Hellouin de Campion assistèrent, en 1104, en qualité de barons de Normandie, à divers échiquiers ; que Mathieu de Campion fut désigné, en 1344 et 1348, par Philippe de Valois,

pour un des commissaires du nouvel échiquier qu'il établit à Rouen, honneur dont fut pareillement revêtu Mahi de Campion, fils de ce dernier. Passé cette époque, il ne trouve plus que ses ancêtres se soient mêlés des affaires publiques.

« Si mes enfants, ajoute-t-il, veulent être instruits plus particulièrement de leur origine, ils peuvent avoir recours à d'autres Mémoires que je leur laisse, et dont les originaux sont entre les mains de nos cousins de Campion-Montpoignant qui demeurent dans la campagne de Neubourg; ils y verront la généalogie exacte de nos pères depuis l'année 1620. »

Heureuse prévoyance, car c'est le manuscrit déposé entre les mains de ces parents qui a été publié. Les autres sont perdus. Ils n'étaient sans doute qu'une copie de celui qui a subsisté et auquel l'auteur donne le nom de *Mémoires originaux.*

Il est fâcheux que le général Grimoard ait supprimé la généalogie qui existait dans ce manuscrit, donnant pour raison « qu'elle ne pouvait amuser ni intéresser le lecteur. » Des noms liés à l'histoire générale d'une grande nation sont toujours bons à conserver; s'il pensait autrement, il aurait dû, au moins, consulter la famille qui lui confia son manuscrit et dont quelques membres ont toujours regretté cette suppression.

Cependant M. le général Grimoard a compris qu'il

ne pouvait faire table rase, et qu'il devait citer les personnages les plus importants de cette généalogie, pour arriver aux auteurs de Henri de Campion. Rappelons seulement ceux qu'il a conservés dans les Mémoires dont il n'est pas permis de s'écarter [1].

En 1320, Guy Campion, dit Lancelot, seigneur de Boisheroult, avait épousé Marie de Frenay.

Leur fils, Robert Campion, épousa Louise de Thibouville, héritière d'une très-ancienne maison qui lui apporta beaucoup de biens et de grandes terres.

Il eut d'elle plusieurs enfants : l'un fut François, seigneur de Montpoignant, qui devint chef de cette branche des Campion. Le cadet fut Émeric, qui épousa, en septembre 1607, Louise de Pilliers de Moselle, d'une très-bonne et ancienne maison de Normandie.

Notre Henri descend d'Émeric qui servit dans les armées du Roi et suivit Louis XIII dans le voyage qu'il fit à Bayonne, en 1615, pour contracter son mariage avec Anne d'Autriche, auquel voulut s'opposer le prince de Condé avec des troupes qu'il avait recru-

[1] La généalogie presque complète ayant été retrouvée dans les archives du Montpoignant, par M. le baron de Cloys, propriétaire actuel du château, nous croyons devoir la reproduire à la fin de ce volume, avec quelques heureuses additions, car elle intéresse un grand nombre de familles alliées aux Campion, dont elle rappelle les noms et les seigneuries.

tées. Émeric fut attaqué, en revenant de Ba
d'une maladie qui emporta plus de la moitié d
mée, et mourut à Châtellerault, le 20 janvier 1
fut inhumé dans l'église de Saint-Michel de cett

Voilà une belle généalogie dont pouvait êt
Henri de Campion. Mais il n'en parle que pou
struction de ses enfants, « afin qu'ils puissent
leurs mœurs sur celles de leurs ancêtres. »
livre ouvert plus propre à les diriger dans l
de l'honneur que tous ces préceptes d'écol
chant moins que la vie irréprochable des
qui ont toujours l'œil ouvert sur les actes d
petits-fils.

Après avoir laissé reposer les cendres de ses
tres, Henri de Campion nous apprend que sa
était restée veuve avec quatre enfants : deux g
et deux filles, et qu'elle était enceinte.

Alexandre, l'aîné, alors âgé de six ans,
après avoir fait son instruction au collége de l
che, au service des princes et mourut en l'
1670, à Rouen, où il exerçait les fonctions de
C'est l'auteur des lettres dont nous aurons à no
cuper.

Le second était Henri, qui nous a laissé se
moires. Il naquit le 16 février 1613, et n'ava
trois ans à la mort de son père.

Le troisième, Nicolas, fils posthume et qui fu

tiné par sa mère à l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Vert, ce qui l'a fait appeler par Henri : Mon frère le bénéficier.

La mère se chargea de l'éducation de ses deux filles, se croyant plus capable de l'assortir à leur condition que la *meilleure maîtresse de couvent.*

Destinant Henri à l'état militaire, elle voulut qu'il sût bien lire et bien écrire, et ne lui donna que des livres capables de former son esprit et lui inspirer de bons principes. Plutarque fut abandonné à sa discrétion. « J'avoue, dit Henri, que je lui dois tout ce que j'ai jamais eu de bons sentiments... C'est, selon moi, le seul auteur qui peut nous apprendre à bien vivre, comme Montaigne à nous bien connaître, et Sénèque à bien mourir. » Ces réflexions ne manquent pas d'une certaine profondeur.

Il n'eut que ces trois livres jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Son oncle, Edme de Pilliers, lui apprenait à raisonner sur ses lectures pour exercer son jugement et son cœur.

Telle était l'instruction que l'on donnait, dans le dix-septième siècle, aux jeunes gentilshommes destinés à l'état militaire. Ils se formaient dans la bonne compagnie dont le commerce était grave, sensé et moins frivole qu'il ne l'est aujourd'hui.

Cependant Campion était quelquefois mécontent d'ignorer beaucoup de choses qu'il aurait désiré sa-

voir; la honte qu'il en éprouvait lui empêchait de les apprendre de la bouche de ses interlocuteurs.

Il se montre satisfait de ses mœurs; cependant il avoue que souvent de mauvaises pensées traversaient son âme, mais qu'elles étaient promptement réprimées, en présence de l'objet qui les avait fait naître. Exquise convenance, faisant déjà pressentir ses idées religieuses et ses mœurs.

L'ambition fut tellement sa passion dominante, qu'il ne pouvait se résoudre d'obéir à ceux qui n'étaient pas d'une condition supérieure à la sienne. Il avoue que cette disposition d'esprit a beaucoup nui à son avancement. « Les rois et les casaniers, dit-il, sont ceux qui n'obéissent à personne, les uns pour être nés maîtres de tous ceux qui les approchent, et les autres par paresse, afin de passer leur vie inutilement et sans contrainte. » Cette appellation de casaniers s'applique aux gentilshommes campagnards ses voisins, dont il blâmait l'oisiveté à laquelle ils se condamnaient. On ne peut faire de réflexion plus sensée, surtout quand on la termine par celle-ci : « Lorsqu'on ne veut pas admettre de supérieur, on demeure inutile à soi-même et à la patrie. » Il y a évidemment du Plutarque dans ce judicieux aphorisme.

Il porte le mousquet à l'âge de dix-neuf ans avec le grade d'enseigne, dans le régiment des gardes du sieur de Cargret, où il servit deux années.

Il fut cité plusieurs fois pour son intelligence et son courage ; mais voulant essayer la carrière des avancements rapides, il quitta son corps dans les circonstances suivantes :

Gaston, duc d'Orléans, fils puîné de Henri IV et frère de Louis XIII, avait épousé, contre la volonté du Roi, Marguerite de Lorraine, et se voyait à la tête de toutes les conspirations fomentées contre le pouvoir du cardinal de Richelieu. Il avait mis dans ses intérêts le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, qui fit soulever ce pays en faveur du prince. Fait prisonnier, le 1er septembre 1632, par les troupes du Roi qui défirent les siennes, il fut décapité à Toulouse le 30 octobre suivant.

Gaston eut peur, après l'exécution de Montmorency, et s'enfuit à Bruxelles, chez Marie de Médicis, sa mère, bannie elle-même par le premier ministre. Mais, bientôt fatigué de son exil, il conçut deux plans pour rentrer en France : l'un d'y venir à main armée, avec le secours des Espagnols et de recrues faites un peu partout, l'autre de traiter directement avec le cardinal. C'était compromettant pour ceux qui s'étaient engagés dans la première voie, si le second plan réussissait.

On fit des ouvertures à Campion pour l'attirer au service du prince. Il les écouta sans rien craindre pour son honneur, car il ne s'agissait que de sous-

traire le Roi à la domination de Richelieu et de faire jouir le duc d'Orléans de la position qu'il devait occuper auprès de son frère. « Il va, dit-il, à Chimay comme un pauvre cadet qui cherche à faire fortune », mais il refuse de s'engager avant d'avoir remis sa charge à son mestre de camp (nom que les colonels portaient alors), ne voulant pas être taxé de trahison ou d'avoir agi en déserteur. « Il lui fallait ensuite aller faire part de son projet à ses parents, pour en tirer quelque argent, afin de se mettre mieux en équipage, et d'une manière qui ne lui fît pas déshonneur. »

Il avait emmené avec lui un soldat qui fut gagné par les agents du prince, auxquels il promit de débaucher ses camarades. Ce soldat s'étant grisé dans un cabaret de Morfontaine, dévoila son secret. Il fut arrêté et pendu, après avoir dit que c'était l'enseigne Campion qui l'avait mené à Chimay.

Celui-ci, prévenu de ce qui se passait, n'eut que le temps de s'enfuir à Bruxelles avec deux camarades, sans avoir pu remettre leurs brevets. Ainsi les voilà considérés comme déserteurs pour entrer dans une vaste conspiration contre l'autorité royale. C'était un mauvais début pour Campion, qui n'avait alors que vingt et un ans.

Le duc leur fit un bienveillant accueil et promit de les employer, mais il ne pouvait pas agir, disait-il,

avant de s'être concerté avec le général espagnol qui assiégeait Maestricht.

On n'attendait plus que de l'argent pour entrer en campagne ; du moins les transfuges le croyaient, mais le duc d'Orléans avait déjà fait son traité avec la cour, et ne s'occupait plus que du moyen de s'échapper furtivement des mains des Espagnols. Après plusieurs tentatives infructueuses, il arrange une partie de chasse au renard dans la forêt voisine, et part avec vingt-cinq gentilshommes français montés sur de bons chevaux.

Arrivé à l'entrée de la forêt, il annonce à ses compagnons que sa chasse n'est qu'une feinte pour rentrer en France ; que ceux qui voudraient le suivre n'auront qu'à piquer des deux. Tous y consentent et arrivent à dix heures du soir à la Capelle.

Campion, qui n'avait aucun goût pour la chasse au renard, n'était pas de la partie. Il se rendit au palais de la duchesse d'Orléans pour voir ce qui s'y passait. La duchesse était sœur du duc de Lorraine, qui avait perdu son duché par suite de ses intrigues avec son beau-frère. Elle n'avait rien su des projets de son mari et paraissait très-affectée de son départ.

L'émotion du peuple de Bruxelles fut extrême. Il ne voyait que des guerres en perspective, et les fugitifs avaient laissé beaucoup de dettes après eux. Le

marquis d'Aïtona, général espagnol, fut obligé d'intervenir pour calmer la sédition.

Campion se trouva fort embarrassé, car il avait peu d'argent et ses amis n'étaient pas plus riches que lui. En arrivant à Bruxelles, il en avait beaucoup gagné au jeu, mais il avait prêté de fortes sommes, même au duc d'Orléans, dont il faisait souvent la partie, et, depuis quelque temps, la fortune avait fini par lui être contraire. Ses ressources étaient épuisées. Quel parti prendra-t-il ? Il n'en avait pas d'autre que de décamper au plus vite. Lui et ses amis se réunissent au nombre de trente et partent secrètement, pendant la nuit, pour la Capelle d'où ils vont gagner La Fère, où était le duc d'Orléans.

Le prince leur dit qu'il travaillait à terminer toutes ses brouilleries avec la cour et qu'il allait rejoindre le Roi à Saint-Germain. Il y alla, en effet, et, après s'être réconcilié avec son frère, avoir salué le cardinal, il partit pour Orléans, où Campion et ses amis allèrent le rejoindre et prirent part aux fêtes qui succédèrent au traité ; traité rompu bien des fois depuis cette époque, car l'inconstance du prince le portait toujours à de folles entreprises, et probablement qu'alors il en méditait déjà de nouvelles.

Le cardinal, connaissant ce faible du duc d'Orléans et prévoyant la mort prochaine du Roi, désira

s'assurer du duc de Puylaurens, favori du prince, lequel avait conduit sa négociation. Puylaurens demeura inébranlable dans sa fidélité. Voyant cela, le cardinal fit entendre au Roi (peut-être avait-il raison), que Puylaurens correspondait toujours avec les Espagnols. Il fut arrêté dans un bal donné à la cour, conduit à Vincennes, où il mourut peu après, avec une grande apparence de poison.

Henri de Campion, déconcerté par la chute de Puylaurens, alla en Normandie pour voir sa famille. Il n'avait pas d'emploi, mais un cousin de sa mère, premier capitaine au régiment de Normandie, lui offrit une cornette au prix de 600 écus (1,800 livres). C'était un avantage, car elles se vendaient ordinairement 4,000 livres, surtout dans les anciens corps, regardés comme la véritable école de la guerre, et conduisant aux plus brillantes fortunes militaires. C'était en 1635; Campion rejoignit son régiment à Héricourt, petite ville située à une lieue de Montbelliard.

Il était sous les ordres du duc de La Force, commandant une armée de douze mille hommes qu'il voulait conduire du côté de Namur, car le roi venait de déclarer la guerre à l'Espagne. La Force entra dans la Franche-Comté, où le duc de Lorraine, ayant sa querelle particulière à venger, se présenta pour le combattre. Le duc avait sous ses ordres, en qualité

de lieutenant général, le fameux Allemand Jean de Werth qui, après avoir joui d'une grande réputation, finit par la compromettre, comme il arrive à tous les hommes ordinaires, qui ne sont pas de taille à soutenir l'écrasant fardeau d'un renom mal acquis.

Les deux armées s'observèrent sans oser prendre l'offensive durant trois jours. Le duc de Lorraine se retira. On se mit à sa poursuite ; mais on n'eut affaire qu'aux Croates de son arrière-garde. Le lendemain on défit un régiment dont cent hommes, ramassés sur le champ de bataille, furent conservés par la pitié des officiers. « Car, dit Campion, le maréchal de La Force les voyant, demanda ce qu'on en voulait faire, ne les jugeant bons qu'à tuer. » Ils finirent par en être quittes pour la peur. Nos mœurs actuelles répugneraient à des actes si barbares. N'est-ce pas, en agissant ainsi, exposer ses propres soldats à de sanglantes représailles ? C'est la guerre avec ses fureurs et ses atrocités. Ce trait, qu'on ne trouve que dans les souvenirs de Campion, fera toujours tache à la mémoire du duc de La Force.

Ces événements militaires n'étaient que le prélude d'un combat plus opiniâtre et plus sérieux. Le lendemain l'armée ennemie tint bon, et le maréchal fut obligé de battre en retraite sur la petite ville de

Lure. C'était probablement une leçon méritée de la Providence.

On répartit les troupes dans divers quartiers pour les faire reposer et subsister. Le baron de La Croix, capitaine du régiment de Normandie, étant amoureux de Mlle de Saint-Blin, très-belle chanoinesse de Remiremont, choisit cette ville pour y tenir garnison. Le chapitre de Remiremont ne recevait que des filles les plus nobles « placées sous la direction d'une abbesse d'un âge convenable et d'une vertu hors de doute. » Cette passion du capitaine de La Croix faillit coûter cher au régiment de Normandie.

Le duc de Lorraine voyant les garnisons françaises éparpillées, vint d'abord attaquer Remiremont, et fit une large brèche à la muraille. L'assaut allait être donné, lorsque l'abbesse craignant pour son troupeau les conséquences d'une ville prise d'assaut, demanda la permission de sortir pour aller conférer avec le duc de Lorraine. Elle obtint un sauf-conduit et rapporta qu'on laisserait sortir les assiégés avec armes et bagages, s'ils voulaient remettre la place. Ces conditions furent acceptées. La garnison alla rejoindre le duc de La Force qui s'était mis trop tardivement en route pour la secourir.

« L'armée du maréchal se renforça de quinze cents gentilshommes de Normandie, bien montés et bien dorés. » Campion, le pauvre cadet, ne se montrerait-il

pas jaloux de ces gentilshommes plus riches que lui, et dont le luxe aurait mieux convenu à la cour que sur des champs de bataille ?

De son côté, le duc de Lorraine reçut de nouvelles recrues et se déroba pour aller s'établir à Rambervillers. « La noblesse, dit Campion, fut contrariée de ce départ, car elle aimait mieux se battre que de rester inactive dans un pays où l'on manquait de vivres, même avec de l'argent. Un grand nombre de gentilshommes (sans doute ceux qui étaient *fort dorés*) cherchèrent des prétextes pour retourner chez eux ; singulière discipline qui rappelle celle des volontaires gaulois du temps de César.

Après la campagne, Campion fut envoyé pour lever des recrues (d'après la règle prescrite), c'est-à-dire sans retirer aucun avantage pécuniaire de sa mission, « car Dieu lui avait donné des inclinations convenables à l'honneur d'être gentilhomme. »

Il vint à Evreux et partit pour la Beauce avec trois cents recrues. Ici se trouve un épisode qui n'aurait pas lieu de nos jours, où tout est réglé pour la marche des troupes avec l'ordre le plus parfait. Il doit faire étape au Bû, bourgade située à une lieue d'Anet. Les bourgeois, accoutumés au pillage des soldats, refusent de les recevoir, sonnent le tocsin, et se présentent en armes devant eux. On parlemente. « Les soldats, encouragés par l'espoir du butin, » se mon-

trent hostiles. Les bourgeois faiblissent et la troupe entre dans le bourg. Le pillage dut avoir lieu, bien que Campion n'en parle pas, car, à cette époque, le passage des militaires était une calamité pour les pays qu'ils visitaient. Ce détachement alla rejoindre l'armée du cardinal de La Valette. Les ennemis se mettaient en mesure de faire le siége de Saint-Jean-de-Losne. L'armée française vint, pour les observer, à Montsaugeon, petite ville voisine de Langres. Le régiment de Normandie eut des logements particuliers, car il avait la garde des généraux. Un valet mourut dans la nuit d'une tumeur qu'il avait sous le bras; le chirurgien déclara qu'il avait été victime de la peste. Tout le monde eut peur, et Campion plus que les autres, quand il vit M. de Gout, son camarade de chambre, atteint d'une pareille tumeur, mais autrement placée que celle du valet. Cependant il résolut de subir le même sort que son ami et de ne pas l'abandonner. Le chirurgien déclara que M. de Gout était atteint d'un autre genre de peste, due à son inconduite. Campion fut rassuré, et dit dans ses Mémoires : « Je rapporte ces faits, car je ne me suis jamais trouvé, à la fois, si bon chrétien et si résolu que dans cette occasion. »

La campagne fut laborieuse et se termina par la levée du siége de Saint-Jean-de-l'Osne. Campion vint à Paris, où l'appelait une douce inclination.

Son frère Alexandre, plus âgé que lui de trois ans, avait épousé la veuve de M. de Fontaine, restée avec deux filles. Henri de Campion avait pris, l'année précédente, du goût pour l'aînée ; mais, depuis cette époque, « elle avait eu la petite vérole, et s'était retirée à la campagne pour y passer le temps de son affliction, et attendre que son visage se remît un peu. »

La passion de notre amoureux n'en fut que plus violente. Il alla voir M[lle] de Fontaine, qui était avec sa mère, dans le château de M. Duparc, leur parent, et la trouva encore plus changée qu'on ne lui avait dit. Il n'en persista pas moins dans son projet de l'épouser, croyant avoir trouvé une belle occasion de lui prouver sa constance.

Il désirait avoir l'assentiment de son frère qui était à l'armée du comte de Soissons. Ce prince, fils de Thomas de Savoie, entraîné par les excitations de sa mère, de plusieurs grandes dames de sa petite cour, et par le duc d'Orléans, avait suivi le parti de la reine-mère, hostile à la puissance de Richelieu. Retiré à Sedan, qui appartenait au duc de Bouillon, il avait autour de cette ville une armée dont il pouvait disposer, et, dans sa maison, une foule de gentilshommes dévoués, au nombre desquels était Alexandre de Campion', qui l'aida de son épée et surtout de son intelligence dans les missions les plus

délicates qui lui furent confiées. Nous en verrons le détail dans les lettres qu'il a livrées à la publicité.

Henri passa, dit-il, trois mois fort gaiement, mais avec les sentiments les plus honnêtes, auprès de Mlle de Fontaine, sans que sa mère pût s'apercevoir de ses intentions. Il eut un duel avec un gentilhomme voisin, nommé Malicorne. Dans ce temps-là ces rencontres se faisaient en partie double, car pendant que les principaux adversaires croisaient le fer, les deux témoins étaient obligés de se mesurer ensemble, ce qui n'empêchait pas d'en trouver. « Ces gentilshommes, dit Campion, recherchaient même ces sortes d'aventures pour se faire valoir, tant par l'action en elle-même, que par les procédés auxquels elle donnait lieu. » Il a la conscience d'avouer que c'est une faiblesse. Il y eut, dans cette rencontre, du sang de répandu. Les seconds, blessés l'un et l'autre, allèrent se faire panser ensemble, et furent, depuis ce temps-là, bons amis.

Au printemps de l'année 1637, le régiment de Normandie avait passé en Franche-Comté pour servir sous les ordres de M. le duc de Longueville. Campion alla le rejoindre; l'honneur lui en faisait un devoir, bien qu'il fût toujours épris des charmes de Mlle de Fontaine.

Avant de quitter la Normandie, il pria l'abbé de Campion de faire tenir à leur frère Alexandre une

lettre dans laquelle il lui demandait sa belle-fille en mariage.

La réponse ne se fit pas attendre. Alexandre ne trouvait pas Henri assez riche pour prétendre à la main de M[lle] de Fontaine, filleule de la comtesse de Soissons, qui projetait de la marier ailleurs. « Henri quitta mécontent la demoiselle, parce qu'elle n'avait pas montré la fermeté qu'il attendait d'elle. »

Il arriva à Lons-le-Saulnier, dont on formait le siége. Le feu prit aux maisons; les habitants se sauvèrent dans le château. La plus belle personne de la ville fut noyée en passant sur un pont. « On entra sans résistance dans la place; les soldats firent tous les maux dont ils se purent aviser, et la plupart des femmes furent violées. » Disons à l'honneur de Campion, que tout cela lui fit une pitié difficile à décrire, « mais qu'on ne pouvait rien empêcher. » Les officiers de ce temps-là avaient donc bien peu d'autorité sur leurs soldats.

La garnison du château se rendit, mais au lieu de l'envoyer en Espagne, on la dirigea sur l'Italie par le détroit de Gibraltar, à titre de représailles, car les Espagnols avaient fait subir une pareille avanie à des prisonniers français. « Les ennemis, dit Campion, sont toujours satisfaits d'avoir des prétextes pour manquer de parole. »

D'autres places furent enlevées. Les soldats y exer-

cèrent les mêmes fureurs que dans Lons-le-Saulnier. L'incendie porta partout ses ravages, il ne resta pas un toit pour se mettre à couvert.

La peste envahit l'armée, remplie d'une multitude de femmes et d'enfants, « juste punition des maux qu'elle faisait. La moitié des soldats moururent, ainsi qu'une foule d'officiers, et presque tous les domestiques de M. le duc de Longueville. » Campion soigna son compagnon d'Alvimare, et ne le quitta que quand il fut hors de danger. La perte d'une bataille n'aurait pas tant ruiné les troupes.

Henri fut malade à son tour, et alla se faire soigner à Mâcon. Les médecins lui conseillèrent l'air natal; il se retira chez sa mère, et après son rétablissement, il alla rejoindre à Châlon-sur-Saône le duc de Longueville, qui avait pour lieutenants généraux et maréchaux de camp, MM. de Feuquières, de La Motte-Houdancourt et Sauvebœuf.

L'année 1637 fut signalée par une infinité de combats où brilla la valeur française. Le duc de Lorraine, allié des Impériaux, alla au secours de Brisach, assiégée depuis six mois par le duc de Saxe-Weimar, passé au service de la France avec son armée. Weimar avait d'abord fait investir la place et construit un pont de bateaux sur le Rhin pour s'assurer une retraite. Sa circonvallation avait plus de quatre lieues d'étendue. Il y fit travailler les

paysans de Brisgau et ceux de la forêt Noire, d'où il tira les matériaux nécessaires à ces ouvrages. On croit lire un passage des *Commentaires* de César en voyant de si gigantesques travaux. Certes, le duc de Weimar avait étudié la guerre des Gaules.

Ce duc, voyant que les Impériaux allaient attaquer ses lignes, demanda du secours au Roi. Le duc de Longueville lui envoya la moitié de son infanterie laquelle arriva le jour même où le duc de Lorraine forçait un point de la contrevallation, d'où il fut bientôt délogé. Longueville rappela ses troupes, malgré les ordres du Roi, convaincu que tout ce qu'il ferait de bien serait attribué au duc de Weimar. Il repassa la Saône et fit reposer son armée dans la Bourgogne. On voit que les généraux étaient maîtres alors de contrevenir aux ordres de la cour, et que leurs rivalités les portaient aux résolutions les plus funestes au pays.

Ce temps d'arrêt permit à Campion de se livrer à ses occupations chéries. « Ses livres, dit-il, faisaient une partie de la charge de sa charrette. » Trois officiers du régiment, fort spirituels et fort studieux, partageaient ses goûts : l'un était son capitaine, le second, le chevalier de Sévigné, dont la tante est devenue célèbre par ses fameuses lettres, et le troisième, Le Breuil-Marcillac, frère du lieutenant-colonel. Le Breuil avait pris l'épée à vingt-huit ans,

après avoir fait ses études en Sorbonne pour être prêtre. Il y avait bien employé son temps et n'avait rien de la rudesse des gens de guerre. « Ils faisaient ensemble, ajoute Henri, des lectures dont ils discutaient les plus beaux passages, pour apprendre à bien vivre et à bien mourir d'après les enseignements de la morale, dont l'étude était leur principale occupation. » Il faut convenir que ce délassement était noble et sérieux pour des officiers en campagne. Puissent-ils avoir laissé beaucoup d'imitateurs ! Il est probable que, dès ce temps-là, Campion s'occupait de ses *Hommes illustres.*

Ces réunions intimes durèrent sept années et rendirent notre auteur en haute estime dans son régiment. Les officiers supérieurs assistaient à ses conférences. Il aurait été heureux, dit-il, « s'il n'avait pas eu la fureur du jeu de dés, qui le tenait dans une continuelle indigence. Il emprunta de l'argent à ses amis, qui ne l'abandonnèrent jamais, mais il était fâché de les importuner. » Cette faiblesse dura jusqu'en l'année 1640, époque du siége de Turin où il prit la résolution « sans jurer toutefois, » de ne plus toucher aux dés et de ne jouer qu'aux cartes et au trictrac. « Étant bon joueur, il a subsisté longtemps de cette ressource. »

Sa passion pour le jeu de dés a été funeste à son avancement, car, toujours aux expédients, il ne

pouvait aller à la cour, où des amis auraient pu faire valoir ses services, « mais il a plus cherché, dit-il, à faire de bonnes actions qu'à les faire valoir, pensant qu'il y a honte à parler de soi, manière de voir qui l'a empêché de faire nulle fortune. »

A cette époque, le duc de Longueville reçut l'ordre positif de la cour d'aller seconder Weimar devant Brisach. Il y alla avec son armée, dont le régiment de Campion faisait partie. La circonvallation avait été tellement fortifiée, que les assiégés, privés de secours, se rendirent après huit mois de siége.

On revint devant Lunéville, qui fut emportée par le régiment de Normandie. « La garnison fut taillée en pièces dans la ville qu'on pilla. » On alla prendre ensuite ses quartiers d'hiver à Moulins. Il quitta cette ville, en 1630, pour aller à Carcassonne et à Narbonne. Quatorze mille hommes devaient se réunir aux environs de Narbonne, sous les ordres du prince de Condé. Toute la jeunesse de cour s'y rendit. Le vicomte d'Arpageon était lieutenant général et MM. d'Espenan, de Lecques et d'Argencourt, maréchaux de camp. On entra en Espagne, en marchant dans les montagnes, pour aller investir la forteresse de Salces, que Campion tenait pour une des mieux fortifiées de l'Europe.

On l'attaqua de deux côtés et l'on fit d'excellentes tranchées pour mettre les assiégeants à couvert. La

garnison n'était que de cinq cents hommes. On attacha le mineur à la muraille ; deux régiments attendaient, l'arme au bras, le moment où ils pourraient profiter des effets de la mine.

Deux lieutenants (Campion était du nombre), deux sergents et vingt hommes étaient prêts pour entrer les premiers. La mine éclata et fit une brèche à passer quatre hommes au pied de la muraille. Le major Troisville, ne jugeant rien de bon de l'attaque, était taciturne contre son ordinaire, car il n'était jamais plus gai que dans les moments de péril. Il passa une partie de la nuit à se confesser et à faire son testament, puis il se couvrit d'une cuirasse à l'épreuve, choses qui ne lui étaient jamais arrivées en pareille circonstance. C'était encore une idée de la vieille chevalerie que le chef devait le premier payer de sa personne.

On marcha sur la brèche. Les balles des assiégés y pleuvaient ; les deux sergents n'osaient s'avancer. Le major courut sur eux la canne et l'épée à la main. Campion le suivait avec Labadie, armés de leurs piques. Un des sergents eut l'épaule cassée et la peur empêchait l'autre d'avancer. Le major le *poussa* de sa canne et franchit lui-même hardiment la brèche. Un capitaine et quelques soldats espagnols furent tués ; le reste s'enfuit à travers la cour du château.

Les ennemis qui occupaient le donjon firent une

décharge qui tua beaucoup de monde. Le major, atteint d'une mousquetade, resta sur le pavé, en disant : *Donnez*. On donna si bien que les Espagnols évacuèrent la cour et se retirèrent dans le donjon. Pendant ce temps-là, M. d'Espanelle et le vicomte d'Arpageon s'emparaient des tours situées au-dessus de la brèche et de celles qui étaient en face.

Le donjon faisait un feu infernal contre ceux qui traversaient la cour. Les généraux demandaient des renforts. « Il n'y avait pas de presse d'aller les rejoindre. » Campion s'offrit et reçut un éclat de pierre qui lui blessa la jambe ; puis, le hasard ayant voulu que le vent emportât son chapeau, il crut qu'il y avait de son honneur d'aller le chercher, malgré les officiers qui étaient à couvert dans la tour, et lui criaient qu'il allait se faire tuer mal à propos. Le feu prit alors à un tas de poudre et brûla quelques soldats qui furent hors d'état de se défendre. L'embarras augmentait, car il fallait s'emparer du donjon, lorsque les ennemis montrèrent un drapeau blanc et demandèrent à capituler. On les reçut prisonniers, et d'Espenan obtint du roi le gouvernement de la place. On voit que le brave Campion paya de sa personne dans toutes les péripéties de ce siége dangereux.

Le prince de Condé s'empara de plusieurs autres petites forteresses, mais on apprit bientôt que les

Espagnols réunissaient une armée considérable en Catalogne. Aussitôt que le maréchal en eut connaissance, il revint à Salces et fit faire des travaux importants pour éloigner l'ennemi qui voudrait la reprendre. Peu de jours après, quinze mille Espagnols, commandés par l'habile marquis de Spinola, qui avait fait ses preuves en Hollande, vinrent, tambour battant, s'établir devant nos troupes, qui furent obligées de se retirer dans leurs retranchements.

On tint conseil, car la position n'était pas belle; deux régiments furent introduits dans la place pour renforcer la garnison; le reste se sauva dans les montagnes « sans battre le tambour ni faire aucun bruit. » Les Espagnols, ayant connaissance de cette retraite, s'ébranlèrent pour charger notre armée en queue, et l'auraient défaite s'ils eussent osé l'attaquer, car les soldats étonnés, même ceux du régiment de Normandie, les plus vaillants de tous, se seraient débandés dans les montagnes, « tant il est vrai, dit Campion, qu'on risque de tout perdre dans une retraite de nuit, car les soldats songent plus à se sauver à la faveur de l'obscurité qu'à obéir à leurs chefs. »

On finit par mettre ces débris en lieu de sûreté, et le prince de Condé prit la résolution de secourir Salces avant que les ennemis se fussent tout à fait

retranchés. Il organisa une armée forte de vingt-deux mille hommes, dans laquelle se voyaient les milices du pays, où tout le peuple a des armes et s'exerce chaque jour à tirer.

Il passa ces troupes en revue et en fit partir les premières divisions. Le régiment de Normandie marchait en tête. Comme elles approchaient de Salces, d'Espenan, qui commandait la place, en sortit pour aller les recevoir et les envoyer camper sur une montagne qui était près de là.

L'ennemi parut surpris de voir tant de troupes et ne savait quel parti prendre. Il commençait même à faire défiler ses bagages, désespérant d'empêcher de secourir la place. Quelques généraux, voyant son inquiétude, voulaient attaquer de suite. On remit la partie au lendemain, après que tout le reste de l'armée serait arrivé. « Le temps fut clair, dit Campion, jusqu'à une heure de nuit qu'il commença à pleuvoir avec une telle violence que l'on n'avait jamais vu chose pareille en ce pays. » Le vent et les éclairs incommodaient autant que la pluie. On était sur des roches nues, ne présentant ni arbres ni abris. Il n'y avait de maisons qu'à Salces, qui était à deux lieues plus loin, et les troupes n'avaient que des vêtements d'été, vu la chaleur du climat. La pluie augmenta le jour suivant; les mousquets étaient hors d'état de tirer et les hommes, transis de froid, voyaient

'ennemi tranquillement renfermé dans ses tentes.

On proposa un sublime effort, mais on jugea qu'il ne pouvait qu'être funeste à nos soldats, inertes et découragés. Ils abandonnèrent même le camp pour aller chercher un refuge dans les montagnes où il y avait quelques villages. Voyant ce désordre, le prince de Condé partit avec ses canons, qui furent attaqués par deux escadrons ennemis et secourus par un escadron français. Le régiment de Normandie, qui était de douze cents hommes avant l'ouragan, n'en avait plus que deux cents lorsqu'il arriva dans ses quartiers. Tous les miliciens du pays étaient retournés chez eux. C'était la première armée qui eût été défaite par la pluie; la perte d'une bataille ne lui aurait pas tant coûté.

Pendant que chaque corps se reposait de ses fatigues, le prince de Condé alla dans Narbonne, où il essaya de rassembler ce qui restait de troupes dans le pays. Un mois plus tard, il était en mesure d'envoyer une nouvelle armée contre les Espagnols. Elle partit et arriva devant Salces, où elle se mit en bataille sur une hauteur.

On ne tarda pas à s'apercevoir que l'ennemi avait élevé de si forts retranchements, qu'on n'y pourrait monter sans échelles; qu'il avait creusé des fossés larges et profonds, puis construit des redoutes à cent pas l'une de l'autre, et que celle du milieu, en forme

de tenaille, défendait l'espace existant entre les retranchements et les montagnes.

La circonvallation se trouvait donc horriblement difficile à forcer. Il fallait cependant essayer de le faire ou lever le camp. Le prince de Condé disposa ses troupes pour une attaque.

Campion était avec ceux qui devaient marcher contre la tenaille, c'est-à-dire la partie la plus forte du retranchement. Deux régiments étaient réunis pour attaquer sur d'autres points. Campion aurait désiré qu'on eût fait descendre deux pièces de canon pour favoriser son attaque. Le maréchal de Scomberg répondit que ce n'était pas l'intention du prince de Condé. Il jugea, d'après ce refus, qu'on ne voulait hasarder que sa colonne. Ceux qui en faisaient partie résolurent de mourir de bonne grâce. « Nous avions presque tous, dit Campion, fait le jour d'auparavant ce que des chrétiens ont accoutumé de faire quand ils vont à des actions si périlleuses. » Néanmoins, il conservait des scrupules, car il avait promis de servir de second dans un duel, ce qui ne s'accordait pas avec ses principes, « ayant toujours eu, dit-il, un grand respect pour la religion, quoique grand pécheur. »

Le lendemain, son corps monta à l'assaut d'un bastion. Beaucoup de chefs furent tués près de lui. « Il reçut lui-même, dans le côté, un coup de mous-

quet dont la balle emporta une partie du bois de sa pique qu'il portait traînante, le fer en avant; il tomba évanoui par suite de la contusion qu'il ressentit. » L'attaque ayant été infructueuse, il fut emporté dans sa tente par quatre soldats de sa compagnie. Sur trente-cinq officiers, il y en eut vingt-neuf de tués ou mis hors de combat. Après une action si meurtrière, son régiment, qui avait tant souffert, fut envoyé prendre ses quartiers d'hiver à Castelnaudary.

Les lieutenants des capitaines qui avaient été tués obtinrent leurs compagnies. Campion, qui s'était fort distingué, n'eut rien, car son capitaine s'était retiré sans une égratignure. Manière d'avancer peu morale, puisqu'elle faisait désirer au lieutenant la mort de son chef pour avoir sa compagnie.

On devait reprendre la défense de Salces après l'hiver, en attaquant les lignes espagnoles. On fit faire, à cet effet, à Narbonne, des machines, ou forts roulants, pour que l'on pût approcher à couvert des retranchements ennemis. C'étaient les *musculi* des Romains, dont l'emploi existait encore dans les armées. « La difficulté de les conduire, dit Campion, les rendit inutiles; on aurait dû y réfléchir auparavant. » Il est remarquable que les Gaulois, qui se servirent de ces machines contre les retranchements de César, se soient montrés plus habiles à les faire et à les trans-

porter que nos ingénieurs militaires du dix-septième siècle.

On ne put réussir à dégager Salces. La place se rendit aux Espagnols. Le régiment de Normandie passa en Piémont, et alla bloquer, devant Turin, le prince Thomas de Savoie, qui assiégeait la citadelle.

La cavalerie du prince fit une sortie, et fut repoussée par les Français, qui trouvèrent parmi les morts une femme qui, sous le nom de capitaine Hendrick, commandait un corps soudoyé par l'Espagne. « Elle était, dit Campion, colonel d'un régiment de cavalerie allemande, et avait épousé, depuis dix ans, pour mieux tromper le monde, une autre femme, qui était la seule qui eût son secret. On l'appelait, au commencement, le capitaine *Chapon*, parce qu'on ne lui voyait point de barbe. Elle avait tué en duel, pour cette injure, un autre capitaine, ce qui la fit laisser en repos. Sa réputation militaire était si bien établie que les Espagnols envoyèrent dès le lendemain réclamer le corps du capitaine Hendrick. On répondit qu'aucun chef n'avait été fait prisonnier. On les mena examiner les morts, et leur surprise fut extrême quand ils reconnurent pour femme celui qu'ils avaient toujours cru l'un des meilleurs officiers de leurs troupes.

On se battit encore quelque temps avec un acharnement sans pareil. Campion se distingua à la prise

d'une redoute. Il est cité, pour ce fait, dans la *Gazette extraordinaire de France*, du 4 octobre 1640. Cette mention est des plus honorables; car les actions d'éclat des simples lieutenants étaient alors peu remarquées. Le prince de Savoie finit par faire un accommodement avec le comte d'Harcourt, qui commandait l'armée française.

Au commencement de l'année suivante, Campion fut très-mécontent de ce que le roi lui eût refusé une compagnie, malgré la distinction de ses services, parce qu'il était frère d'Alexandre, attaché au comte de Soissons.

Alexandre lui conseilla de vendre sa lieutenance pour chercher une autre voie honorable de faire fortune. Cette voie n'était autre que d'entrer, comme il l'avait fait lui-même, au service des princes, et de se jeter dans les factions hostiles à la cour et à l'administration de Richelieu.

Henri de Campion prit congé du comte d'Harcourt et vint à Paris. Depuis quelque temps, il avait cessé toute correspondance avec M[lle] de Fontaine. Il apprit même que la mère de cette demoiselle voulait la marier avec un M. Batisse, capitaine des gardes de l'archevêque de Bordeaux. Il s'emporta contre son rival et alla le trouver pour lui faire tirer l'épée, mais celui-ci était alors retenu au lit par une grave maladie.

Il s'aperçut bientôt que son frère lui avait fait trop légèrement quitter le service. Ne sachant où se caser, il vint en Normandie où il rencontra Mlle de Fontaine. Son affection pour elle était tellement oubliée, qu'il fit tous ses efforts pour la marier, bien qu'il jugeât que les commencements de cette union seraient pour lui d'une violente amertume.

Il lui proposa un de ses parents, M. de Reventes, mais il y avait un obstacle à surmonter. « Reventes, dit Campion, avait été nourri près du cardinal de Richelieu qui voulait qu'il fût d'église; son père était du même avis, espérant qu'il s'enrichirait par la soutane. »

La soutane devait avoir le dessous; mais il fallait l'assentiment d'Alexandre de Campion, revenu en Normandie, désespéré de la mort du comte de Soissons, récemment tué par les troupes du Roi dans la bataille de Sédan [1]. Alexandre, sans emploi et contraint de se cacher, maria sa belle-fille à M. de Reventes, au grand désespoir de Henri, qui ne pouvait l'effacer de son cœur.

Ce dernier alla à Saint-Germain et obtint permission de vendre sa charge; le Roi lui offrit même une compagnie de troupes à cheval, qu'il refusa.

[1] Nous aurons des détails sur les intrigues et la mort de ce prince, dans les lettres d'Alexandre.

Il avait alors beaucoup d'autres projets dans la tête.

Le plus sérieux était d'entrer au service des princes; car, après la mort du comte de Soissons, ceux-ci continuèrent à conspirer contre Richelieu : ce furent Gaston d'Orléans, fidèle à la haine qu'il portait au ministre; César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées; puis le duc de Beaufort, fils du duc de Vendôme.

Alexandre s'attacha bientôt à cette dernière maison, dans laquelle il introduisit son frère (1642). Ces gentilshommes qui se donnaient aux princes étaient généralement des gens de main, braves et dévoués, qui devaient les seconder dans mille entreprises dont la moralité était souvent des plus équivoques, et qu'on nomme des intrigues ou coups de main quand elles ne sont pas heureuses.

Les débuts de Henri ne furent pas encourageants. Il partit pour Vendôme, où il trouva la duchesse éplorée, car son mari venait de s'expatrier en Angleterre, accusé par le cardinal de l'avoir voulu faire assassiner par des ermites. Le duc de Beaufort fit le meilleur accueil à Campion, et le pria de s'attacher à lui.

A cette époque furent arrêtés et décapités à Lyon, le 12 septembre 1642, le marquis de Cinq-Mars, grand écuyer, et M. de Thou, ami d'Alexandre de

Campion, pour avoir, au nom des ducs d'Orléans et de Bouillon, fait un traité avec l'Espagne afin de contraindre le Roi d'éloigner son ministre. Gaston se voyait toujours à la tête de ces folles entreprises, compromettant ses amis et ne faisant rien pour les sauver.

Beaufort, soupçonné d'intelligence avec le prince, fut mandé à la cour. Craignant d'être arrêté, il hésita, prit le lit en se disant malade et en se frottant le corps et la figure d'une certaine eau qui lui donnait l'apparence d'avoir la rougeole. Nevilly, qui était venu lui apporter les commandements du Roi, retourna à Paris et revint de suite avec des ordres plus pressants. Il n'y avait plus à hésiter. Le soir la duchesse de Vendôme, le duc de Mercœur et le père Laboulaye tinrent conseil dans la chambre du prince. Campion et Vaumorin, qui avaient la confiance du duc de Vendôme, allaient et venaient d'Angleterre pour son service, y assistèrent. Le duc de Beaufort, passionnément amoureux de Mme de Montbazon, ne voulait pas quitter la France. Cependant ses conseillers jugèrent qu'il lui fallait, ou aller trouver le Roi, ou passer en Angleterre auprès du duc de Vendôme, pour attendre des temps meilleurs.

On eut peine à obtenir son consentement. Enfin, il se décida et pria Campion d'engager ses amis à faire tenir un navire prêt sur les côtes de Norman-

die. Dans le même temps, il écrivit au Roi pour lui demander quelques jours de répit, avant de se rendre à la cour, l'assurant de son dévouement et de son innocence.

Lorsqu'on eut la certitude que le navire était arrivé à l'embouchure de la Seine, Campion partit d'Anet, organisa des relais sur la route, et vint au Bosférey[1], près d'Elbeuf. Le duc de Beaufort et sa suite y arrivèrent peu de jours après, et allèrent passer la Seine à Jumiéges pour se rendre au Havre.

Mais la tempête ayant forcé l'embarcation de reprendre le large, le prince alla se cacher à Franqueville, près de Fécamp, chez le sieur de Mémont. Il en partit quatre jours après pour Yport, où venait d'entrer son navire. « Il s'y embarqua, n'ayant avec lui que Campion, un seul écuyer et un valet pour tous. »

Le duc de Vendôme les reçut à Londres avec joie, ainsi que d'autres personnages qui s'étaient enfuis pour éviter la vengeance du cardinal. Alors régnait le plus grand désordre en Angleterre : Charles Ier et la reine étaient sortis de Londres, ce qui n'empêcha pas la petite cour du duc de Vendôme d'y mener une vie des plus douces.

[1] Cette terre appartenait alors à Alexandre de Campion, frère de Henri. Nous lisons, dans ses lettres, qu'il accompagna le prince, et le reçut dans sa maison, voisine de la Seine.

Henri refusa la pension que lui offrit le duc de Beaufort, « car il avait, dit-il, gagné assez d'argent au jeu pour se remettre en bon état. » Il voulait attendre que le prince eût rétabli sa fortune avant qu'il s'occupât de lui faire une position; désintéressement assez rare, que montra néanmoins le gentilhomme normand.

Il assista aux troubles civils des Anglais, « qui, par une cruauté sans exemple, devaient couper la tête, quelques années plus tard, à leur Roi [1]. »

Mais ce qui les mit tous au comble de la joie fut d'apprendre la mort du cardinal, qui avait eu lieu le 4 décembre 1642. Le duc de Beaufort reçut une lettre de la reine, qui le priait de rentrer en France. Il partit en poste pendant la nuit, accompagné de Campion et de plusieurs gentilshommes de sa suite. Tous débarquèrent à Saint-Valery-en-Caux, achetèrent des montures et marchèrent secrètement; car le Roi voulait faire arrêter tous les Français arrivant d'Angleterre, pour donner à croire que ses actes de rigueur venaient de lui, et qu'il n'avait jamais été gouverné par le cardinal de Richelieu.

La cavalcade nocturne arriva au château d'Anet, où elle se tint cachée une semaine entière avec l'espérance d'un prompt rappel à la cour.

[1] Cette tragédie eut lieu le 9 février 1649.

Le magnifique château d'Anet que Henri II avait fait construire pour Diane de Poitiers était une œuvre remarquable de la renaissance, due au célèbre architecte Philibert de l'Orme [1]. Henri IV l'avait donné à Gabrielle; il appartenait alors à leur fils naturel, le duc de Vendôme.

Beaufort avait envoyé Vaumorin à Paris, pour négocier le retour de son père et son rétablissement près du Roi. Cette affaire traînant en longueur, le prince fit partir Campion pour la conclure. Ainsi, voilà le lieutenant du régiment de Normandie devenu diplomate.

Il avait des lettres pour le père Laboulaye, supérieur du couvent de l'Oratoire. Ce dernier fut surpris et mécontent; car il avait déjà eu des entrevues avec Vaumorin. Campion craignant de faire avorter l'affaire par une intervention imprudente, revint à Anet. Le prince en fut fâché; mais, après certaines explications, il reconnut la sagesse de Henri qui avait craint de nuire aux premiers négociateurs. Ces démarches devinrent inutiles, car le Roi mourut sur ces entrefaites, le 14 mai 1643. Les princes furent rappelés et bien accueillis à la cour.

[1] Il était situé dans le département actuel d'Eure-et-Loir. Détruit sous le Directoire, on a conservé quelques pans de sa façade, que l'on peut voir debout dans la cour de l'École des beaux-arts.

Mazarin, né en Italie et entré en France en qualité de nonce, avait su plaire à Richelieu, qui le désigna pour lui succéder. « Mazarin, dit Campion, esprit souple, accommodant, était tout à fait propre à diriger les affaires de l'État. » Sans amis, sans parents, il jugea, pour se soutenir, qu'il lui fallait s'attacher les princes et les grands seigneurs persécutés par Richelieu. Dans ce but, il jugea convenable de relever la maison de Vendôme, et de faire épouser ses nièces, l'une au duc de Beaufort, l'autre au duc de Mercœur, son frère, espérant ainsi que ces princes l'aideraient à maintenir son crédit.

Le duc de Beaufort, trop fier pour se prêter à de pareilles combinaisons, se déclara hautement l'ennemi de tous les anciens partisans de Richelieu. Il se fiait à l'intimité qui existait entre lui et la reine, alors âgée de plus de quarante ans, et qui avait peut-être eu le malheur de trop céder à ses assiduités. Il comptait tellement sur elle, qu'il croyait n'avoir besoin de personne, car elle avait exigé de lui qu'il n'eût pas d'autre attachement que le sien. Il ignorait que tous les courtisans s'ingéniaient à faire changer une femme qui l'aurait peut-être fait d'elle-même. C'eût été un miracle s'ils n'avaient pas réussi.

Il abusa follement de sa position près d'elle, au point d'entrer publiquement dans la salle où elle prenait son bain. « Il trouvait à redire sur toutes ses

actions, l'attaquait sur son changement avec lui et sur sa froideur qu'il ne pouvait supporter. » Ces inconséquences le perdirent. Le testament du Roi instituait sa femme régente, avec charge de gouverner l'État avec le duc d'Orléans son frère, le prince de Condé et Mazarin, la reine élagua, malgré ces dernières prescriptions, les deux princes et nomma Mazarin premier ministre, sans en parler au duc de Beaufort ni à ceux de son parti. Tous jugèrent que c'était leur ruine.

De son côté Mme la duchesse de Chevreuse venait de rentrer en France, ayant été exilée pour avoir secondé les projets d'Anne d'Autriche contre Richelieu. Elle crut qu'elle reprendrait sa position de principale confidente de la reine, et pourrait de nouveau la gouverner. Il n'en fut rien, car ses liaisons avec d'anciens amis, et particulièrement avec le duc de Beaufort, la perdirent.

Ici commence la partie la plus délicate de l'existence des deux Campion. Nous la devrions sévèrement blâmer, si nous ne faisions la part de ces temps agités, où les lois impuissantes ne pouvaient contenir ces ardentes coteries, qui, sous le spécieux prétexte de sauver le prince et l'État, ne cherchaient qu'à se supplanter pour gouverner la France et la cour.

« La duchesse de Chevreuse et le duc de Beaufort

se voyant décrédités par les mauvais offices du cardinal, unique cause de leur malheur », conçurent contre lui la plus forte haine. Elle se trouva partagée par la duchesse de Montbazon ; par Beaupuis, guidon des gardes, fils unique du comte de Maillé et l'un des confidents de Beaufort ; enfin par Alexandre de Campion que son amie, la duchesse de Chevreuse, avait donné quelques mois auparavant à la reine, après qu'il eut quitté le duc de Vendôme. Nouvel engagement que ne lui pardonna jamais ce dernier, prétendant qu'il avait trahi les intérêts de sa maison, en s'attachant à la cour. Beaupuis voyait, dans une révolution de palais, le moyen d'entrer dans les charges, Alexandre d'être agréable à Mme de Chevreuse.

Comme il fallait au duc de Beaufort un certain nombre d'hommes dévoués et capables d'exécuter l'entreprise hardie qu'il méditait, il jeta les yeux sur Henri de Campion, le sachant propre à soutenir ses intérêts. Il l'appela, pour lui faire ses confidences, chez Prud'homme, baigneur où il logeait, craignant sans doute qu'on ne surveillât ses démarches, car autrement, on ne se rendrait pas compte du motif qui lui aurait fait quitter l'hôtel de Vendôme pour s'établir dans un cabaret.

Il débuta en disant à Henri qu'il voulait lui donner une preuve de son amitié. Henri s'inclina. Le prince

appela ensuite Beaupuis, qui était à l'écart dans la même chambre, et dit à tous les deux « que le cardinal Mazarin, continuant le despotisme de Richelieu, il n'était possible d'arrêter ses mauvais desseins qu'en lui ôtant la vie. » Il pria Campion de l'assister, pour le moment de ses conseils, et de sa personne quand viendrait le temps d'agir. Beaupuis prit la parole, et ajouta que la trop grande autorité du cardinal de Richelieu avait causé tous les maux de la France ; qu'il fallait prévenir de pareils inconvénients de la part de son successeur. Campion, surpris, assura le duc qu'il ne l'abandonnerait pas, quelque parti qu'il prît, et que la suite prouverait qu'il avait bien placé sa confiance en lui ; que Mazarin n'était cependant qu'à ses débuts ; qu'il ne fallait pas le punir des violences de son devancier, et que, jusqu'à ce jour, ses propres actes ne semblaient pas devoir lui mériter la mort.

Cette réponse surprit le duc, qui engagea Campion à conférer avec son frère Alexandre. Alexandre et lui convinrent de faire changer Beaufort de résolution, car ce projet, dût-il réussir, serait toujours la ruine du prince, qui aurait la reine pour ennemie irréconciliable, ainsi que le Pape, qui fulminerait contre ceux qui auraient fait mourir un cardinal.

Ils allèrent ensemble chez le duc. Celui-ci s'empara d'Alexandre, le mena dans la ruelle de son lit,

sur lequel ils s'assirent l'un et l'autre. Quel fut l'étonnement de Henri de Campion lorsqu'il entendit son frère, non-seulement approuver tous les projets du prince, mais encore lui dire tout ce qu'il croyait capable de faire hâter l'exécution de cette honteuse entreprise. Henri vit que tous ses efforts seraient inutiles devant une volonté si prononcée, et surtout contre les excitations de la duchesse de Chevreuse et de la duchesse de Montbazon, qui gouvernait entièrement le duc de Beaufort. Ce qui l'étonna beaucoup fut de voir son frère, dont il connaissait les mœurs douces et la bonté naturelle, encourager un pareil complot. Il attribua sa conduite à la longue habitude qu'il avait eue de vivre avec des factieux pendant qu'il était auprès du comte de Soissons, laquelle lui avait inspiré, malgré ses penchants honnêtes, le désir de voir des troubles à la cour et dans l'État.

La manière dont s'exprime Henri de Campion au sujet des sentiments naturels de son frère prouve évidemment en faveur des siens.

Cependant, le duc de Beaufort, éprouvant une lueur d'hésitation, alla se retremper dans la haine des deux duchesses. Il ne put résister aux instances de Mme de Montbazon, dont il était singulièrement épris, et n'en revint qu'avec un peu plus de résolution. Il pria même Henri de ne plus l'entretenir de raisons qui seraient inutiles.

Devant un pareil langage, Campion dit au prince qu'il le servirait à son gré, mais qu'il ne mettrait pas la main sur le cardinal, et ne se trouverait pas à l'action s'il n'y était lui-même; qu'alors, son attachement pour lui le porterait à le défendre contre tous les accidents qui pourraient survenir.

Le prince répondit qu'il serait présent à l'exécution du complot, afin de l'autoriser de sa personne. Il adjoignit aux conjurés le sieur de Lié, capitaine de ses gardes, et le sieur de Briet, son écuyer.

On résolut d'attaquer le cardinal dans les rues de Paris, où il était toujours peu accompagné, n'ayant avec lui qu'un ou deux prêtres et cinq ou six pages. Il habitait l'hôtel de Clèves, près du Louvre.

On décida que les sieurs de Lié, de Brillet, de Ganzeville, de la Londe, d'Héricourt, de Prémont, de Giné et de Rochette-Frézélière, familiers du prince, se tiendraient tous les jours, dès le matin, dans les cabarets voisins de l'hôtel du cardinal; qu'ils y attendraient l'ordre transmis par Henri de Campion, afin qu'ils sussent ce qu'ils auraient à faire, car tous n'étaient pas dans le secret. On leur avait seulement dit qu'il s'agissait de défendre Mme de Montbazon contre un affront dont l'avait menacée la princesse de Condé, et que le duc voulait tenir des cavaliers armés pour s'opposer à ce dessein.

Ce prétexte, plausible en apparence, venait de billets doux que la duchesse de Montbazon prétendait que Mme de Longueville avait écrits à Coligny. La princesse de Condé, mère de Mme Longueville, fut blessée de cette accusation, et fit ordonner par la reine, à la duchesse de Montbazon, d'aller faire des excuses à l'hôtel de Condé. Ces caquetages de femmes occupaient toute la cour; le duc de Beaufort avait des motifs valables pour soutenir les intérêts de son amie, Mme la duchesse de Montbazon.

Il partagea de la manière suivante tous les rôles, afin que chacun sût ce qu'il aurait à faire quand viendrait le moment d'agir : les deux Campion, Ganzeville et Briet feront arrêter le cocher du cardinal; Héricourt et Avrencourt se présenteront aux portières et tueront le ministre. Aussitôt le duc se présentera à cheval entouré de Beaupuis, des deux Campion et de tous ceux qui sortiront des cabarets pour le défendre et protéger son départ de Paris, afin qu'il puisse se mettre en sûreté lui et ses complices.

Alexandre de Campion devait rester seul dans la capitale pour tâcher d'arranger cette affaire par l'entremise de la duchesse de Chevreuse, qui serait chargée d'apaiser la reine, bien que n'étant guère en mesure d'être utile à ses amis. Quand on aura lu les lettres d'Alexandre, qui viendront après les Mémoires de son frère, on se demandera si ce n'est pas

un besoin pour certaines natures de vivre toujours sous le coup de perpétuelles émotions.

Le premier jour où l'on tendit l'embuscade, on s'éparpilla dans la rue Champ-Fleuri. Henri de Campion passa devant l'hôtel du cardinal en allant trouver le prince, qui se tenait dans la maison du baigneur Prud'homme. Il vit le ministre sortir en carrosse avec l'abbé Bentivoglio et quelques valets à sa suite. On lui dit que Mazarin allait chez le maréchal d'Estrées.

L'entreprise aurait pu réussir ce jour-là, si Henri de Campion avait donné l'avis de ce qu'il avait vu; mais il eut des remords et pensa qu'en le donnant il serait coupable devant Dieu et devant les hommes. Il alla, au contraire, dire au duc que le cardinal ne sortirait pas. On se retira à l'hôtel de Vendôme; mais le duc de Beaufort rencontra quelques heures après le ministre rentrant chez lui. Il en fit quelques reproches à Campion, lequel répondit qu'il s'était trompé. « Il pria même continuellement Dieu, dit-il, de faire naître quelque conjoncture qui fît avorter le complot, sans qu'il arrivât mal au duc. »

Deux autres tentatives furent successivement projetées. On arrêta d'abord de tuer le cardinal quand il irait à la barre de Deuil (la Chevrette), chez la fameuse duchesse de Longueville[1], sœur du prince de

[1] Le duc l'avait épousée en secondes noces, le 1er mai 1642.

Condé, où elle avait offert une collation à la reine et à son ministre. Campion, d'après l'ordre du duc de Beaufort, partit avec tous ses *braves* pour rencontrer le cadrinal que la reine avait devancé; mais voyant le duc d'Harcourt dans la voiture du ministre, il jugea qu'on ne pouvait tuer l'un sans l'autre, car le duc aurait été trop généreux pour ne pas défendre le cardinal, et comme, en les tuant tous les deux, le duc de Beaufort se serait mis à dos la maison de Lorraine, il pensa qu'il fallait attendre un autre jour. Il fut, du reste, très-satisfait d'avoir trouvé de bonnes raisons pour sauver encore une fois le ministre; car sa mort eût entièrement perdu et avili la maison de Vendôme.

Peu après, le duc eut avis que le cardinal devait aller le lendemain dîner à Maisons[1], et que le duc d'Orléans serait de la partie. Campion fit encore consentir le prince à ce que l'exécution du complot n'eût pas lieu, si ces deux personnages étaient dans la même voiture. Ce jour-là tout le monde fut sur pied. Beaufort, à cheval avec Beaupuis, dans les Capucins,

après la mort de sa première femme, sœur du comte de Soissons.

[1] Le lieu où il se rendait est, selon l'éditeur des Mémoires, un pavillon de briques qui existe encore à Maisons et fut bâti, selon la tradition du pays, par Henri IV pour Gabrielle d'Estrées.

près de son hôtel; Campion, à la tête de ceux qu'on avait coutume d'assembler, rue Saint-Honoré, dans le cabaret ayant un *ange* pour enseigne.

Le ministre sortit; mais il était au fond de la voiture du duc d'Orléans. Jamais Henri, dominé par la plus vive émotion, n'éprouva, dit-il, tant de joie. L'expression de ce sentiment démontre la droiture de son cœur et le danger des fausses positions, car il n'était pas né pour tramer des complots. Il rejoignit le duc de Beaufort, « et il lui représenta que Dieu n'approuvait pas son projet, puisqu'il s'y trouvait tant d'obstacles ; » raisonnement un peu hasardé, car, s'il eût assassiné le ministre, il aurait donc conclu que Dieu avait été son complice.

Le duc de Beaufort, ébranlé, dit qu'il avait besoin de consulter avant d'abandonner son projet. Campion pense qu'il alla comme à l'ordinaire chez les duchesses de Chevreuse et de Montbazon, et qu'elles le réprimandèrent de ce qu'il tardait tant à remplir ses promesses ; car il revint si animé contre le cardinal, qu'il déclara ne pouvoir plus attendre ; qu'il fallait le tuer lorsqu'il se rendrait le soir au Louvre, puisque l'entreprise rencontrait tant d'obstacles pendant le jour.

Le ban et l'arrière-ban des familiers du prince furent convoqués ; mais on fit la démarche imprudente de prier le duc d'Épernon, qui commandait les

troupes du château, de leur recommander de ne prendre parti pour personne et de garder seulement la porte du Louvre.

Le duc eut quelques soupçons, et l'on croit qu'il sut ce qui devait se passer, par l'indiscrétion de la duchesse de Chevreuse, avec laquelle il était intimement lié. Toujours est-il que les hommes du duc de Beaufort furent espionnés par une foule de gens qui ne les perdirent pas de vue, et que le cardinal ne vint pas au Louvre.

On s'aperçut que le complot, qui avait duré deux mois sans être soupçonné, fut divulgué trois heures après qu'on en eut parlé au duc d'Épernon.

Le duc de Beaufort voulut braver, et commit la faute de se présenter le lendemain à la cour et d'assister même à une collation que M. de Chavigni offrit à la reine dans le bois de Vincennes. Campion lui fit sentir son imprudence, en lui conseillant de se tenir à l'écart. Il répondit que tout était apaisé, et retourna même au Louvre où il fut arrêté par le sieur de Guitaut, capitaine des gardes de la reine. Il coucha dans le palais, fut conduit le lendemain dans le donjon de Vincennes, et n'en sortit qu'après cinq années de captivité. Cet événement, qui eut lieu le 2 septembre 1643, dissipa la *cabale des importants*.

Le soir de cette arrestation, le maréchal d'Estrées,

, par Gabrielle, de M. le duc de Beaufort, vint
: cette mauvaise nouvelle à l'hôtel de Ven-
Campion s'y trouvait et fut très-touché. La
se versa des pleurs et sortit pour parler à la
qui refusa de la recevoir.
luc de Vendôme était à Conflans-sur-Marne,
se faisait soigner d'une légère indisposition.
et Briet jugèrent convenable d'aller l'avertir
qui se passait. Ils sortirent par la porte Saint-
é, craignant d'être arrêtés, et longèrent le
es boulevards actuels) pour faire le tour de la
Arrivés à la porte Saint-Antoine, ils rencon-
t le duc que cette nouvelle faisait revenir à
Campion lui apprit que son fils était prison-
et que lui et son camarade venaient prendre
lres. Ils les engagea de rentrer avec lui, mais
on lui ayant dit à l'oreille qu'ils s'étaient
s à quelques réunions *inoffensives* qui feraient
tre du bruit, il leur donna l'ordre de partir de
our Anet. Il traversaient, sur leurs chevaux,
ı désert dans le marais, lorsqu'ils virent venir
une douzaine de cavaliers. Craignant d'être
és, ils mirent le pistolet en main, bien résolus
ir bon, mais on ne leur dit pas un mot. Ils
uèrent leur route et ne s'arrêtèrent qu'au châ-
u prince.
rs complices se tinrent cachés dans Paris;

Quelques-uns furent capturés et mis à la Bastille. Ils ne compromirent pas le duc de Beaufort dans leurs interrogatoires, mais ils dirent qu'ils recevaient les ordres de Campion. Henri devenait un personnage important duquel il eût été bon de s'assurer; aussi le cardinal désirait-il l'avoir entre les mains.

Le duc de Vendôme, pensant que la sûreté de son fils dépendait de celle de Campion, engagea ce dernier à sortir de France. Mais craignant bientôt que cette démarche ne fît croire au crime de Beaufort, il retint Campion à Anet, où il n'eut d'autre occupation que de se cacher et de poursuivre la négociation d'un mariage, « avec une jeune personne riche, nommée M[lle] Duquesne, jouissant alors d'une fortune de plus de cent mille livres, orpheline, et sous la tutelle d'un oncle pauvre ». L'affaire allait se conclure, quand le duc de Beaufort fut arrêté. On la renvoya après les Rois, car, avant d'y songer, il fallait que Campion sortît du mauvais pas dans lequel il se trouvait.

Pendant son séjour à Anet, il gagna beaucoup d'argent au jeu, contre le duc de Mercœur et le duc de Nemours, mari de M[lle] de Vendôme. Ses bénéfices, qui se montaient à plus de 600 pistoles, lui firent refuser un traitement que lui offrit le chef de cette maison, disant qu'il ne l'accepterait que s'il était contraint de quitter la France. Ce refus était

d'une convenance parfaite. Nos grands du jour trouveraient-ils de pareils désintéressements dans leur entourage?

Cependant le cardinal tenait à le faire arrêter, lui et ceux qui avaient assisté aux conciliabules du duc de Beaufort. Il ordonna au prévôt de l'Ile-de-France de faire tous ses efforts pour s'en emparer. Le prévôt se mit en campagne en usant des moyens les plus vils : il y avait à l'extrémité du bourg d'Anet une demoiselle Le Bret, « qui était de bonne composition. » Quelques gentilshommes du prince allaient presque tous les jours chez elle. « Campion était le seul qui n'y allât pas, par l'aversion qu'il avait de toutes sortes de débauches. » Le prévôt pria la Le Bret de l'aider à mettre la main sur Campion. Sans répondre du succès, elle lui promit néanmoins de faire tous ses efforts pour l'attirer chez elle.

Dans ce but, elle insinua à Ganzeville « qu'elle avait une parente *en religion* qui devait venir la voir, et qu'elle la lui ferait connaître s'il lui promettait d'être discret, car elle craignait Mme de Vendôme, très-sévère en ces matières. Elle ne lui permettait que d'amener avec lui Campion, dont la discrétion était connue. » Ganzeville lui promit ce qu'elle désirait.

Le lendemain des Rois de l'année 1644, elle fit venir deux filles de Paris, qu'elle installa dans sa

maison. Dix archers du prévôt en occupèrent les chambres hautes ; ce chef se tint avec cinquante autres archers, et les chevaux de tous, derrière un jardin du bourg. Ainsi, soixante cavaliers étaient venus de Paris pour s'emparer de Campion !

« Il alla, dit-il, par curiosité dans ce repaire, vit ces deux filles qu'il trouva fort belles, mais il s'aperçut bientôt, tant à leurs yeux qu'à leurs actions, qu'elles ne venaient pas de religion et que la Le Bret avait fait ce conte pour faire valoir sa marchandise. » De deux maux, ce dernier était le moins scandaleux. Le rigide Campion dut en juger ainsi. Vint l'heure de souper et de danser. Il allait faire comme les autres, lorsqu'il fut heureusement mandé par le duc de Vendôme. La Le Bret, craignant que les autres ne décampassent comme lui, alla dire aux archers d'accourir pour prendre ceux qui étaient restés. Ils la suivirent et entrèrent. Saint-Philbert, sommé de se rendre, reçut vingt-quatre ou vingt-cinq blessures en se défendant, et fut lié sur un cheval, en croupe d'un archer. Ses camarades furent pareillement enlevés, avec la Le Bret et les deux filles. Quelle singulière danse et quel souper ! Le duc de Vendôme ne fut pas plutôt instruit de cet événement, qu'il monta à cheval avec les gens de sa maison pour délivrer ses officiers. Il fit inutilement trois lieues pendant la nuit et ne put les atteindre. Ganzeville et

Saint-Philbert furent enfermés à la Bastille. Campion attribua son salut à la protection de Dieu, parce qu'il s'était toujours montré contraire à l'assassinat du cardinal.

Cependant, comme le ministre voulait l'avoir à tout prix, il envoya des gendarmes, des chevau-légers, le régiment de Picardie et deux autres corps, qui eurent ordre de cerner le bourg d'Anet. C'était attacher à la possession du chevalier une importance dont il se serait bien passé.

Le duc de Vendôme, ayant eu avis de la marche de ces troupes, fit évader Campion et ses amis, leur promettant à chacun une pension annuelle de deux mille livres. Ils partirent, et à peine entraient-ils dans la forêt de Breteuil, que les soldats arrivèrent et vinrent cerner le château d'Anet; le duc de Vendôme en était parti avec le duc de Mercœur.

La duchesse ayant fait ouvrir toutes les portes, les gardes du corps et M. de Basoche, leur lieutenant, entrèrent et ne purent prendre qu'un valet de chambre de Campion, qu'il avait fait renfermer dans la prison du bourg, pour vingt-deux pistoles qu'il lui avait volées et avait perdues au jeu. Le jeu était alors le divertissement des maîtres et des valets. Ceux-ci ne pouvaient se garer dans l'antichambre du mauvais exemple que donnaient les salons. Cet homme, con-

duit à la Bastille, y resta tant que le duc de Beaufort demeura captif à Vincennes.

Le duc de Vendôme fut appelé à la cour pour se justifier d'avoir fait évader les complices de son fils. Il n'osa y aller, et ce fils de Henri IV et de Gabrielle se sauva à Genève avec des valets, après s'être affublé d'une perruque noire et s'être fait teindre de la même couleur les cheveux, qui étaient naturellement blonds.

Campion, voyant que sa propre affaire devenait sérieuse, partit pour l'Anjou, avec Rochette-Frézélière, logeant chez des gentilshommes de leur connaissance. Les autres camarades s'éparpillèrent deux par deux pour donner moins de soupçons.

Il traversa ensuite la Bretagne, avec son compagnon, et arriva à Saint-Brieuc où ils s'embarquèrent pour l'île de Bréhat, appartenant au duc de Vendôme. Deux jours après ils étaient dans l'île de Jersey. Le chevalier Carteret, qui l'avait ôtée aux parlementaires, la gouvernait, sans opposition, pour le roi Charles Ier. Campion se lia avec lui, reçut le meilleur accueil de sa femme, avec laquelle il avait d'aimables et honnêtes conversations, et fit venir de France une grande partie de ses livres. L'étude et la promenade sur les grèves étaient sa grande distraction. Il trouvait en ce lieu belle matière de penser à la fragilité des choses humaines, et se trouvait plus heu-

reux, sur un rocher de trois lieucs de long et une de large, que ceux qui causaient sa disgrâce. Ces idées lui firent passer sept mois tranquille dans ce lieu sauvage, sans aucune impatience d'en sortir. Son ami Rochette était moins philosophe et pensa mourir d'ennui. Il regagna son pays qui était éloigné de la cour, assista à la mort de son père, et recueillit quinze mille livres de rente dont il jouit en repos, ne s'occupant plus de la régente, de Mazarin et des factions.

Campion reçut à Jersey la visite de plusieurs amis. Tous s'accordèrent à dire qu'ils n'avaient rien à espérer tant que le Roi serait mineur. C'était encore neuf années qu'il fallait attendre. Il se décida d'écrire à Mlle Duquesne pour la prier de disposer de son sort, et de chercher, avec un homme plus heureux qu'il ne l'était, le bonheur qu'elle ne trouverait pas avec lui. Elle déféra à son avis, épousa un de ses voisins, et mourut en couches l'année suivante. Campion apprit avec chagrin la nouvelle de sa mort.

A cette époque, son frère Alexandre lui transmit une lettre très-obligeante de M. le duc de Vendôme, qui le priait de venir passer auprès de lui le temps de son exil. Cette missive le jeta dans un certain embarras, car l'humeur du prince lui était peu sympathique. Il le savait d'ailleurs gouverné par de jeunes valets qui se maintenaient dans ses bonnes

grâces par les complaisances les plus honteuses, et il n'était pas d'humeur à se soumettre à cette canaille, pour autoriser la façon de vivre du prince.

Beauregard et ses amis vivaient en bonne intelligence avec ces gens-là. Il répugnait à Campion de les imiter; néanmoins il résolut de quitter son île, craignant d'être blâmé d'avoir abandonné la maison de Vendôme dans ses malheurs.

Avant de partir, il gagna au jeu plus de cent pistoles à un gentilhomme auquel il avait de grandes obligations. Il aurait voulu les lui rendre et fut plus de trois heures à combattre sa bonne fortune, en jouant de nouveau avec lui, et tâchant de le faire rentrer dans une partie de ce qu'il avait perdu. Cela est d'autant plus beau que Campion devait avoir besoin d'argent, pour le voyage plein de difficultés qu'il allait entreprendre.

Il s'embarqua avec un valet et deux chevaux, descendit à Coutainville, près Coutances, d'où il alla chez son frère le bénéficier, à Vert, lieu situé à trois lieues d'Anet.

Il donna avis de son arrivée à la duchesse de Vendôme et au duc de Mercœur, lesquels furent mécontents qu'il eût quitté Jersey, car ils craignaient qu'il ne lui arrivât quelque accident dans son voyage. Ils lui apprirent que le duc de Vendôme était parti de Genève et qu'ils ignoraient encore là où il se fixerait;

qu'il fallait, en attendant, que Campion se tînt caché.

Il se retira chez son beau-frère de Vaceuil, frère cadet de M. de Martainville. Celui-ci était mort et avait laissé dix enfants. L'aîné de cette nombreuse lignée eut toute la fortune paternelle. Il épousa une *fille de ville*, c'est-à-dire une bourgeoise, avec laquelle ses frères et ses sœurs ne purent s'accorder. Campion, en arrivant chez M. de Vaceuil, y trouva une demoiselle de Martainville, qui était venue se réfugier chez sa tante. Il s'en éprit, selon sa coutume honnête, lui découvrit ses sentiments et lui proposa de l'épouser quand ses affaires seraient en meilleur état. Elle fut sensible à sa demande, « y répondit convenablement, dit-il, non avec cette feinte sévérité que les femmes ont coutume d'employer, ni avec ces apparences toutes contraires à leurs sentiments qui devraient être bannies des discours de mariage, où il ne devrait y avoir rien que de solide. »

Ayant enfin appris que le duc de Vendôme était à Saint-Gall, du côté de Constance, « il prit congé de Mlle de Martainville, pour laquelle il avait une véritable amitié, avec promesse de lui écrire souvent. Elle l'assura qu'elle en serait heureuse et lui répondrait aussitôt. » On ne peut que louer la convenance de ces mœurs honnêtes et naïves, qui ne sont plus dans les habitudes du temps où nous vivons.

Campion alla à Genève, en évitant le Pas-de-la-Cluse, où l'on s'informait du nom des voyageurs. Il y apprit que le duc s'était retiré à Venise, chose désespérante pour lui, vu la longueur du chemin, qu'il ne pouvait faire sans de grandes dépenses.

On ne parlait, d'ailleurs, que l'italien et l'allemand dans les pays qu'il devait parcourir, et il n'avait aucune connaissance de ces deux langues. Il se mit néanmoins en route avec de tristes pressentiments « que Dieu lui a toujours donnés, dit-il, dans tous les fâcheux accidents qui lui sont arrivés. »

Il avait perdu un cheval avant d'entrer à Genève et l'avait remplacé. Il en acheta un autre pour un guide qui devait le mener jusqu'à Venise. Mais, nouveau désespoir, le duc avait déjà quitté cette ville pour aller s'établir à Rome. Cette nouvelle, qu'il apprit à Padoue, lui causa la plus grande contrariété, car il avait plus de cent lieues à faire pour rejoindre le prince, au milieu des brigands et des soldats licenciés qui commettaient tous les jours des vols et des assassinats.

Avant d'arriver à Florence, il apprend que le duc de Vendôme avait reçu du pape la défense d'entrer sur ses terres pour avoir attenté à la vie d'un cardinal, et qu'il s'était retiré près du grand-duc de Toscane.

Il en fut très-satisfait, car il était presque à la fin

de son argent et avait passé quarante-deux jours à cheval, même sur des chevaux de loüage, sans se reposer. Il était à bout de forces et de ressources.

Il crut, après être arrivé à Florence, que le duc de Vendôme le recevrait avec plaisir. Il allait le voir, lorsqu'il rencontra son ami et complice Beauregard, qui lui apprit que sa fortune était entièrement changée, à cause du principal favori du prince, dont il n'avait pu supporter les insolences. Le duc reçut Campion d'un air embarrassé, paraissant regretter qu'il fût venu en Italie. Chaque jour sa présence semblait l'importuner de plus en plus.

Il dit au prince qu'il était prêt à se retirer ; qu'il avait dépensé, pour venir le voir, trois mille livres dont il ne lui demandait pas d'être remboursé, mais qu'il le priait seulement de lui accorder le secours de deux mille livres qu'il lui avait offert, ainsi qu'à tous ceux qui s'étaient fourvoyés pour la cause de son fils.

Le duc lui répondit qu'il n'avait pas d'argent et qu'il s'adressât à la duchesse. Beaupuis, indigné d'une pareille indifférence, lui représenta qu'il traitait durement un homme qui lui avait été si dévoué et qui pourrait, s'il avait moins d'honneur, gravement compromettre sa maison ; à quoi le prince répliqua qu'il n'avait pas d'inquiétude de ce côté. « Cela prouve, dit Campion, qu'avec les grands il

est désavantageux d'être connu pour un homme de probité, car ils ne ménagent que ceux qui seraient capables de chercher leur fortune par toutes sortes de voies. » La duchesse de Vendôme, ajoute-t-il, « plus dans l'intérêt de son fils que par reconnaissance, lui envoya deux mille livres par lettre de change, et lui fit dire qu'elle lui en enverrait autant chaque année, à point nommé, en quelque lieu qu'il allât. »

L'ingratitude du duc de Vendôme ne diminua en rien l'affection que Campion portait à son fils. En attendant la somme promise par la duchesse, Henri se divertissait à Florence, ayant reçu du prince l'argent qu'il lui avait gagné au jeu. Il jouait alors avec le grand-duc de Toscane, avec le cardinal de Médicis et continuait d'être heureux. Ce délassement lui avait toujours procuré des ressources, chaque fois qu'il ne jouait pas aux dés.

Enfin, lui et Beaupuis quittèrent Florence pour aller à Rome avec le cardinal de Médicis, partant pour y recevoir son chapeau. Ils lui firent part de la crainte qu'ils avaient d'être arrêtés, vu l'accusation qui planait contre eux au sujet de Mazarin. Le cardinal ne voyait rien de pis pour eux que d'être chassés de Rome. Ils prirent la résolution, si cela arrivait, de se retirer en Hollande.

Campion se trouvait à Rome sur le terrain de ses chères études : il vit la cavalcade du cardinal de Mé-

dicis, auquel le pape venait de donner le chapeau ; il visita les belles églises, les beaux palais, les vignes (villa) des cardinaux et surtout les antiquités de cette fameuse reine du monde, dont il fit un traité qu'il envoya à son frère le bénéficier [1].

Il connaissait tellement ses auteurs classiques et les grands personnages de la vieille Rome, qu'il avait un plaisir indicible à contempler les monuments de leur époque et tous les lieux témoins de ces grandes scènes historiques qui sont passées dans le domaine des érudits.

Campion, comme on le voit, possédait toutes les connaissances que l'on doit avoir pour voyager avec fruit.

Pendant le carnaval, il vit jouer de belles comédies en musique avec des machines : ce sont nos opéras actuels qui n'avaient pas encore franchi les Alpes ; il assista aux courses publiques en compagnie du duc de Bouillon réfugié à Rome, étant au plus mal avec la cour de France.

Tout ceci n'est que le beau côté de son séjour dans la ville éternelle. Bientôt y arriva le sieur de Grémonville venant demander le chapeau pour le frère de Mazarin, général des Cordeliers. N'ayant pu réussir, et pour en consoler le ministre son maître,

[1] Cet ouvrage est perdu.

Il fit arrêter Beaupuis qu'il avait reconnu au Cours, pendant le carnaval, l'accusant auprès du grand prévost (lieutenant du *Barigello*), d'avoir voulu tuer le cardinal. On vint le demander à son hôtel, dont les archers s'étaient déjà emparés. Il monta les étages supérieurs, où il se trouva en présence d'autres archers, qui le conduisirent devant leur chef. Beaupuis ne cacha pas son nom. Alors cent sbires l'environnèrent et le conduisirent au château Saint-Ange, qui était à Rome sur le même pied que la Bastille à Paris.

Campion alla de suite en prévenir le duc de Bouillon et lui remit, d'après la recommandation que Beaupuis lui avait faite en le quittant, huit cents pistoles et les effets restés dans sa chambre. Le duc lui conseilla de quitter Rome avant qu'on sût qui il était. Il suivit ce conseil, car, s'il eût été arrêté, le duc de Vendôme n'aurait pas manqué de dire qu'il avait voulu l'être.

Campion se servit de chevaux de poste que le duc de Bouillon avait demandés pour son propre service, et gagna Florence. M. de Vendôme parut fâché de l'arrestation de Beaupuis, que l'on tint renfermé jusqu'après l'évasion de M. de Beaufort. Henri quitta le prince, s'embarqua à Livourne et vint à Marseille. Son ami Beauregard, qu'il avait laissé à Florence, fut si maltraité par le duc, qu'il le quitta pour se don-

ner au cardinal de Mazarin. C'était changer de camp, ce que n'aurait pas fait Campion, qui se contente de la réflexion suivante : « Ceci prouve que jamais homme prudent ne devra rester avec un supérieur duquel il est haï. Il n'en recueillera que des contrariétés ou des accidents sans remède. »

De Marseille, Campion chemina à travers la France et arriva à Vert, chez son frère l'abbé, bien résolu de rentrer à Jersey et publiant partout que son retour était dû aux mauvais traitements qu'il avait essuyés du duc de Vendôme. De Vert, il alla chez son beau-frère, M. de Vaceuil, où il revit Mlle de Martainville et convint avec elle de se marier quand l'affaire du duc de Beaufort aurait un peu vieilli ; puis il passa à Jersey, où il retrouva, après avoir fait onze cents lieues, Briet et les autres amis qu'il y avait laissés.

Peu de jours après, les exilés surent que le cardinal Mazarin avait eu connaissance de leur retraite. La crainte d'être arrêtés par le moyen de la reine d'Angleterre réfugiée à Paris, et qui devait pourtant connaître les peines de l'exil, fit qu'ils se séparèrent pour se mettre en sûreté.

Il vint de nouveau se renfermer chez son beau-frère de Vaceuil avec son valet de chambre, sans que les domestiques sussent qui il était. Il y passa tranquillement les années 1646 et 1647, faisant sa cour

à Mlle de Martainville et avisant à la conclusion de son mariage avec elle.

Mlle de Martainville n'était pas riche, grand obstacle pour Henri du côté de sa famille, dont il désirait avoir l'assentiment. Il ne voulait pas se marier par intérêt, belle phrase à l'usage de tous les hommes épris. « Il lui convenait, dit-il, de prendre une route toute nouvelle et contraire à la commune. » La route commune ne différait donc pas alors de ce qu'elle est ujourd'hui ? « Il ne se fondait que sur l'humeur, la vertu et la bonne naissance, qui sont choses auxquelles personne ne s'attache ; il ne voulait pas renoncer à un bien solide pour suivre une opinion vulgaire, et jugeait d'ailleurs qu'avec ce qu'ils possédaient tous deux et l'argent qu'il avait en bourse, il pourrait vivre selon sa condition. » C'est vrai, mais en petit gentilhomme campagnard, sachant se contenter d'une existence simple et tranquille passée dans un petit manoir où il recevrait des voisins aux mœurs honnêtes, dont le couteau de chasse et le soc de la charrue se marieraient sur leur noble écusson. « Il compte d'ailleurs, ajoute-t-il, sur la Providence, qui lui a envoyé de temps en temps des choses qu'il ne pouvait prévoir et qui l'ont fait subsister plus honorablement qu'aucun de ses voisins, bien que leur fortune fût au-dessus de la sienne. Raisonnement juste, car, dans les choses humaines, il y a

toujours des événements favorables aux malheureux qui ont assez de patience et de résignation pour les attendre.

Enfin il obtint le consentement de sa mère et de sa sœur; puis celui de son frère le bénéficier, qui qui avait toujours apporté le plus d'obstacles à son mariage. Sa sœur s'y prit adroitement avec lui pour l'obtenir, en s'y montrant elle-même contraire, afin de paraître moins désintéressée dans la question.

Il acheta de M. Campion de Montpoignant, son cousin germain, la terre de Bosférey, près d'Elbeuf. Ce domaine était le berceau de la branche aînée des Campion. Henri y était né. Alexandre, qui l'avait possédé, l'avait vendu à son cousin de Montpoignant, qui le rétrocéda à Henri de Campion, à l'époque de son mariage avec Mlle de Martainville. Ces deux branches n'étaient qu'à deux kilomètres l'une de l'autre, séparées seulement par un large vallon dominé par le manoir de Bosférey, du côté d'Elbeuf. Celui de Montpoignant se voyait au sommet et parmi les beaux arbres de la côte opposée. C'était une lourde maison en briques, presque carrée, ne possédant que quatre pièces assez vastes ; et l'on se demande comment une famille nombreuse, père, mère, fils et filles pouvaient s'y caser, y recevoir de nombreux visiteurs, leurs parents et leurs amis. De petites tours munies d'embrasures flan-

quaient la grande porte de la cour seigneuriale.

Ce manoir historique, du goût de la Renaissance, se voit encore tel qu'il était au dix-septième siècle, dans un emplacement entouré de bâtiments de ferme. Il sert de grange, vanité des choses humaines, depuis que l'on a construit, sous Louis XV, le château actuel, habité par les héritiers de cette ancienne terre.

« L'affaire du duc de Beaufort, dit Campion, paraissant oubliée, il se maria chez le sieur de Martainville, le 16 janvier 1648, habita son nouveau manoir et fut très-heureux sous le rapport conjugal, ce qu'il exprime en ces termes : « Je ne crois pas « qu'il se soit vu une union aussi entière et une « femme plus raisonnable et meilleure que la « mienne. » Ce bonheur aurait pu durer, si de nouveaux troubles n'eussent éclaté dans Paris. Le fougueux ami des princes n'était pas homme à rester inactif quand il entendait le bruyant clairon des discordes civiles.

Le Parlement débuta et commença par se brouiller avec la reine. Anne d'Autriche, s'appuyant sur le prince de Condé qui venait de gagner la bataille de Lens (20 août 1648), fit arrêter ceux des magistrats qui lui avaient fait opposition. Le peuple de Paris s'arma, fit des barricades et contraignit le pouvoir à mettre en liberté les parlementaires.

Dans le même temps, la reine et le cardinal se retirèrent à Saint-Germain et envoyèrent le prince de Condé faire le siége de Paris. Les amis du Parlement établirent la *fronde*, qui eut à sa tête les ducs de Bouillon et d'Elbeuf, le prince de Conti et le duc de Longueville. Beaufort, qui s'était échappé de Vincennes en 1649, devint chef de ce parti. Beaufort était un esprit médiocre, n'ayant que le jargon des affaires avec le langage de la populace : elle le proclama *roi des halles*.

La sédition gagna la province, car la reine ayant envoyé le duc d'Harcourt à Rouen pour remplacer le duc de Longueville, les bourgeois et le Parlement s'insurgèrent et ne voulurent pas reconnaître le nouveau gouverneur. D'Harcourt fut obligé de se retirer au pont de l'Arche.

Longueville, se voyant supplanté, quitta Paris pour venir reprendre son poste à Rouen. Il était accompagné de trente gentilshommes, ses amis, au nombre desquels était Alexandre de Campion. Tous arrivèrent au Bosférey [1] chez Henri, qu'ils voulaient enlever avec eux. Henri les avait devancés et était allé à Rouen pour s'offrir au duc de Longueville. Il ne pouvait plus servir que des princes hostiles à la cour.

[1] Chose remarquable que le manoir de Bosférey ait successivement reçu les ducs de Beaufort et de Longueville.

Beaufort était d'ailleurs l'âme de ce parti. Campion ne devait plus hésiter; aussi accepta-t-il la lieutenance colonelle d'un régiment que le duc de Longueville allait mettre sur pied. Peu de jours après, le Parlement et la noblesse de Normandie se déclarèrent contre Mazarin. Le Parlement ordonna de lever des troupes, de recueillir de l'argent, et de vendre le sel moitié moins cher qu'auparavant, moyen d'attacher le peuple à la sédition.

La femme de Campion vint le rejoindre à Rouen, où il était occupé à lever des recrues pour son régiment. Le duc d'Harcourt inquiétait alors les campagnes de Normandie et pillait tout le plat pays; chose inique, car les cultivateurs n'avaient rien à revoir dans les querelles des grands. Le manoir de Henri fut préservé par ses cousins de Montpoignant, qui servaient dans les troupes du Roi. Il leur rendit, de son côté, les mêmes services, et leur château du Montpoignant fut respecté.

Longueville, sachant que le comte d'Harcourt voulait s'emparer d'Évreux, marcha pour la défendre avec ses régiments et quinze cents chevaux qu'il fit loger à Moulinaux. Le comte d'Harcourt vint camper à deux lieues de lui.

Le même jour, Campion partit avec ses compagnies pour renforcer les défenseurs de la place. La terre était couverte de neige. Il fit un détour pour

éviter les troupes royales et arriva heureusement dans Évreux.

Le comte d'Harcourt trouva cette ville trop bien défendue pour l'attaquer, car Henri de Campion en avait fait barricader les faubourgs qui n'étaient point fermés. Il tint cette position pendant un mois, après lequel la paix fut conclue.

La cour revint à Paris. Longueville alla voir le Roi, qui lui donna le gouvernement du Pont-de-l'Arche, outre ceux de Dieppe et de Caen, dont il était déjà pourvu.

Henri de Campion, ne sachant plus comment utiliser ses services, retourna au Bosférey, près de sa femme, qui était accouchée, à Rouen, d'une petite fille qu'il aima beaucoup ; mais la vie sédentaire lui convenait si peu, qu'il alla à Paris pour s'offrir au duc de Beaufort.

Celui-ci ne méconnut pas les obligations qu'il lui devait, mais il objecta qu'il ne pouvait se l'attacher, tant que le duc de Vendôme ne serait pas revenu d'Italie ; car le duc croyait fermement qu'Alexandre de Campion, qu'il avait laissé à Paris pour suivre ses intérêts, d'accord avec Mme de Chevreuse, les avait toujours trahis, et avait été cause de l'arrestation de son fils.

Henri trouva ce procédé injuste et malhonnête. Il n'en fut pas surpris ; car Beaufort s'étant réconcilié

avec la cour, jugeait sans doute prudent de rompre avec ses anciens amis et les complices de sa rébellion.

Campion ne se répandit pas en plaintes inutiles, mais il fit dire au duc de Beaufort « qu'il avait pris la résolution de ne jamais parler de lui, et de perdre le souvenir de l'avoir connu. »

Bientôt les choses changèrent de face : Longueville entra dans une nouvelle ligue, hostile à la cour; c'était la petite fronde. Campion trouva naturellement sa place auprès de Longueville, auquel il avait appartenu et que servait son frère Alexandre. Il était heureux sur ce terrain préféré ; il oubliait les injustices de Beaufort, lorsque le duc de Longueville fut arrêté chez le Roi et conduit à la Bastille avec les princes de Condé et de Conti.

Campion, sachant qu'on devait les transférer au Havre, courut de suite à Rouen, pour aviser avec ses amis aux moyens de les délivrer.

Mais peines inutiles. Il rentra au Bosférey, où il demeura treize mois, jusqu'à l'époque où les princes furent rendus à la liberté par Mazarin qui désirait se les attacher.

Longueville seul écouta ces propositions, malgré sa femme, sœur du prince de Condé, laquelle montra un emportement sans pareil durant les troubles civils. Ses sentiments étaient bien changés depuis qu'elle avait offert une collation à la Reine et à Ma-

zarin dans son château de la Chevrette. Le duc fut rétabli dans toutes ses charges, rentra dans son gouvernement de Normandie, et nomma Alexandre de Campion major de la ville de Rouen. Les princes de Condé et de Conti ne voulurent pas se soumettre à Mazarin.

La mère d'Alexandre et de Henri de Campion décéda, en 1651, au Bosférey, n'ayant, de ses cinq enfants, auprès d'elle que son fils le bénéficier. Henri vint trop tard pour assister à ses derniers moments. Il fit le partage de la succession, et ses frères s'en rapportèrent parfaitement à lui, sans le secours d'intermédiaires.

Il attribue la confiance que lui montra sa famille à l'honorabilité de son caractère, « car, dit-il, je ne biaise jamais et je suis si ponctuel à tenir ma parole, que personne ne le fait plus religieusement que moi ; j'ai toujours exécuté la règle d'être bon fils, bon père, bon parent, bon ami, bon serviteur et bon maître. » Rien ne paraît plus juste que cette profession de foi de notre chevalier.

A cette époque (1651), la France entra dans les nouveaux troubles qui suivirent la majorité du Roi. Louis de Bourbon prit le parti de l'Espagne. Longueville hésita avant de savoir s'il joindrait ses intérêts à ceux du prince ; en attendant, il nomma un parent d'Alexandre de Campion gouverneur de

Dreux, afin que cette place ne fût pas soustraite à son autorité.

Ces troubles qui n'avaient que des intérêts privés pour mobiles, la lassitude qui en résultait, devaient ramener tôt ou tard les princes à la raison. Le duc de Vendôme fit sa paix avec Mazarin et fut nommé gouverneur de Bourgogne. Son fils, le duc de Beaufort, fit de même, servit fidèlement Louis XIV et fut tué, quelques années plus tard, au siége de Candie.

Longueville, à son tour, abandonna l'alliance de l'étranger. Campion apprit cette nouvelle avec plaisir, « bien qu'elle contrariât ses intérêts, car il avait plus de chances, dit-il, d'avancer sa fortune dans les troubles que dans un état de choses plus régulier. » Il n'hésite cependant pas ; il est las des guerres civiles que ses illustres patrons ont d'ailleurs abandonnées.

Prêt à rentrer dans les troupes du Roi, il reçoit du duc de Longueville un régiment dans lequel il procure des compagnies à ses parents et à ses amis.

Il est à la tête de quinze cents hommes et part avec eux pour Beauvais, laissant au Bosférey sa femme enceinte, sa fille aînée et deux fils ! Mlle de Martainville, à défaut de fortune, était douée d'une heureuse fécondité. D'autres troupes se réunirent à son régiment, et tous ces corps, sous les ordres du marquis d'Allembon, devaient être conduits au duc

d'Elbeuf qui commandait l'armée de Picardie. « Allembon, profitant des désordres du royaume, dit Campion, tirait de l'argent de la plupart des bourgs et villages du pays pour les exempter de logements, et nous envoyait aux lieux qui ne voulaient pas s'accommoder avec lui. »

Campion reçut l'ordre d'aller à Saint-Leu-de-Séran, gros bourg situé près de l'Oise, au-dessous de Creil. Il apprit en route que les habitants ne le laisseraient pas entrer chez eux, car, se fiant à leurs murailles, ils avaient précédemment repoussé le sieur de la Salle, qui avait plus de troupes que lui, et deux pièces de canon.

Les bourgeois, voyant arriver un nouveau corps, arborèrent l'étendard sur leurs murailles et prirent les armes pour en défendre l'approche. Campion, voulant entrer par une poterne, reçut une décharge qui lui tua beaucoup de monde. Il fit briser la porte de la ville afin d'y entrer de force et ordonna à ses soldats de ne pas quitter leurs rangs, car il craignait qu'ils ne massacrassent les bourgeois. Ceux-ci demandèrent à capituler et offrirent de l'argent pour ne pas fournir de logements. Campion répondit « qu'il n'était pas un homme qu'on achetât. » Alors les habitants, dont le chef avait été blessé, se soumirent. Chose singulière, que les troupes fussent obligées de faire le siége d'une ville où elles devaient

séjourner en passant. Tout cela tenait aux guerres civiles, à l'indiscipline des soldats, qui pillaient leurs hôtes et commettaient d'effroyables massacres.

Allambon arriva après que Campion eut tout réglé. Il n'aurait pas traité les bourgeois avec tant de ménagement. On partit pour Mello, place située près de Beaumont-sur-Oise, et appartenant à la belle dame de Châtillon.

Allambon était mécontent de ce lieu qu'il n'avait pu rançonner l'année précédente. Il y arrivait avec des dispositions peu bienveillantes, lorsque Mme de Châtillon vint lui parler « et se plaindre de la manière dont il en usait.» Elle lui fit offrir cent pistoles qu'il accepta, en disant qu'elle était heureuse d'en être quitte pour si peu.

Campion, révolté de la conduite du marquis, lui fit de tels reproches, qu'il n'osa toucher l'argent. « Mme de Châtillon le remercia poliment de la remise qu'il faisait à ses vassaux. » Cent pistoles à trouver de suite dans une petite bourgade, à chaque passage de troupes, devaient être une somme lourde et difficile à fournir pour les malheureux habitants, surtout alors que cent pistoles ne représentaient pas moins de quatre mille de nos jours. Ainsi les chefs de troupes moins délicats que Campion ruinaient les pays où ils passaient et plongeaient les habitants dans les plus rudes nécessités.

Le prince de Condé, toujours à la tête du parti contraire à Mazarin, prenait alors les places de Saint-Menehould, de Bar-le-Duc, de Ligny, de Commercy et de Void-en-Barrois. Le duc d'Elbeuf, qui commandait l'armée royale, marcha contre le prince et vint assiéger Ligny. Après s'être emparé de la ville, il investit le château et alla attaquer Bar-le-Duc. Campion prit part à ce siége avec son régiment. La place se rendit.

Pendant que ces choses se passaient, le cardinal Mazarin sortait de France, pour la seconde fois, afin de mettre un terme aux révoltes occasionnées par son ministère. Il vint, avec ses nièces, à Sedan, où tous les principaux officiers de l'armée royale allèrent le visiter. Campion fut du nombre. Le cardinal le reconnut comme ayant autrefois comploté avec le duc de Beaufort, mais il n'en fit rien paraître et le traita toujours d'une façon très-obligeante.

Le ministre conseilla d'attaquer le château de Saint-Porcien, occupé par les troupes du prince de Condé; le duc d'Elbeuf s'en empara après dix jours de siége. L'armée royale éprouva un froid et des peines insupportables. Le pays était ruiné, officiers et soldats pensèrent mourir de faim, car on ne pouvait rien trouver, même à force d'argent.

Au lieu d'envoyer les troupes en quartier d'hiver, le cardinal les fit marcher contre Vervins, dont s'était

emparé le prince de Condé. La place fut reprise en deux jours. Le cardinal espérait que tant de succès le feraient bien voir du peuple de Paris, qui l'avait pris en grande aversion.

On partit alors pour les quartiers d'hiver. Le régiment de Campion fut envoyé à Sens. Les habitants ne voulurent pas le recevoir, *car ils étaient les plus mutins du royaume*. Cette difficulté obligea Campion d'aller à la cour où il obtint la permission absolue de loger à Sens.

Il profita de ce temps de repos pour aller en poste à Rouen voir le duc de Longueville, qui le reçut avec la plus grande distinction, « après quoi j'allai, dit-il, passer un jour avec ma femme et mes enfants, et je trouvai mon aimable fille si jolie, si spirituelle et si avancée, quoiqu'elle n'eût encore que quatre ans, que ses raisonnements passaient les miens. »

Il retourna à Sens, et, après avoir mis ordre aux affaires de son régiment, il revint près de sa femme, près de laquelle il resta deux mois, « mais avec une certaine mélancolie, dit-il, qui était le présage de ce qui devait arriver. » Des songes l'avaient toujours averti de ses malheurs : il avait rêvé l'arrestation du duc de Beaufort, la veille du jour où elle eut lieu ; une belette avait traversé le chemin devant lui, lorsqu'il allait rejoindre le duc de Vendôme en Italie. La belette avait toujours été pour lui de funeste au-

gure. Une qu'il avait vue à Rome, puis un songe pénible, l'avaient prévenu de l'arrestation de Beaupuis.

On le croira peut-être superstitieux. Il prévoit l'attaque, et répond : « Je n'ai nulle superstition, mais je crois que Dieu a tant de bonté, qu'il veut bien quelquefois avertir les hommes des malheurs qui doivent leur arriver, soit afin qu'ils les évitent, soit pour leur faire comprendre après l'événement que ce sont des effets de sa volonté immuable, résolus de toute éternité, pour qu'ils s'y soumettent plus facilement et ne murmurent point contre sa Providence. » Nous ne savons si la philosophie du pieux Campion est très-orthodoxe, car s'il attribue tous les événements à la volonté immuable de Dieu, il en résultera que nos prières n'en pourront jamais conjurer la rigueur. A quoi serviraient d'ailleurs les pronostics auxquels il paraît croire, si l'on ne peut éviter les malheurs dont ils nous donneraient le fatal pressentiment.

Il était dans cette pénible situation d'esprit, lorsque sa petite fille fut attaquée de la rougeole et mourut. Il lui fit rendre les derniers devoirs à la place principale du chœur de sa paroisse de Thuit-Signol, et n'eut jamais de véritable joie depuis ce funeste événement.

Il se retira, le cœur brisé, chez sa sœur, Mme de Vaceuil. « On me taxera peut-être de faiblesse, dit-

il, mais les choses ne font effet sur nous que selon les sentiments dont nous sommes affectés, » réflexion juste que Campion accompagne de la suivante : « Je pense que le sentiment d'un homme qui sait aimer et croit fermement à l'immortalité de l'âme est convaincu que l'éloignement de sa chère fille est une absence pour un temps et non une séparation éternelle. » Il ne songe plus qu'à mener une vie sombre et retirée, contrairement à l'habitude de certains cœurs blessés qui cherchent un adoucissement à leurs peines dans les voyages, les relations nouvelles et les distractions du monde dont il ne veut plus entendre parler.

Il alla cependant voir le duc de Longueville pour lui persuader de faire casser son régiment. Le duc fut d'un avis contraire et l'engagea même d'aller à la cour pour solliciter le payement des quartiers d'hiver. Il partit, à son corps défendant, et obtint enfin ce qu'il demandait. Bien que triste et malade, il alla avec son régiment renforcer le maréchal de Turenne qui était à Ham, en Picardie.

Le prince de Condé, avec l'armée espagnole, campait de l'autre côté de la Somme. Ce prince, qui deviendra le Grand Condé et l'un des premiers généraux de Louis XIV, avait donc commencé, d'accord avec les étrangers, par faire la guerre à son Roi.

Campion fut cinq jours sans quitter sa tente ; on

le porta sur un brancard à Ham, où il eut encore une fièvre qui dura huit jours et le laissa d'une faiblesse extrême.

Les deux armées étaient en présence. Le prince de Condé, voyant qu'il ne pouvait attaquer celle de Turenne, envoya investir la place de Rocroy. L'armée royale marcha de ce côté. Campion, tout malade qu'il était, se fit monter à cheval et quitta Ham pour aller reprendre son commandement. Le maréchal de Turenne attaqua Mousson, où Condé avait jeté deux régiments. On ouvrit la tranchée. Campion fit avancer ses compagnies jusqu'aux premiers fossés et perdit plus de trente soldats la première nuit. On voulait, vu son état, qu'il se retirât dans sa tente. Le temps était déplorable; il tint bon et allait à la tranchée tous les cinq jours, sous la pluie et dans la fange.

La mine ayant joué contre les murailles, on s'établit sur la brèche. L'ennemi capitula le dix-neuvième jour du siége, et sortit avec armes et bagages, tambour battant, mèches allumées.

Les généraux allèrent voir le Roi, qui était à Laon. Ils apprirent que les princes marchaient sur la Picardie. Campion fut envoyé avec son régiment du côté de Montreuil, et se jeta dans Ardres que l'on croyait menacée.

Un parti espagnol s'étant avancé du côté de cette ville, tomba dans une embuscade et fut presque entiè-

rement détruit. « Comme les prisonniers, dit Campion, n'eurent affaire qu'à des officiers et à de la noblesse, très-peu furent tués. » Il paraît que les soldats les auraient moins ménagés. Nos mœurs militaires actuelles ne permettraient pas d'écrire une pareille phrase. Les Espagnols perdirent dans cette rencontre un grand nombre de bons chevaux que les officiers de Campion s'approprièrent. Lui seul n'en voulut pas.

On mena le chef espagnol devant le maréchal d'Aumont. Celui-ci le traita de brûleur de maisons, parce que l'un de ses soldats en avait brûlé une du côté de Boulogne. L'Espagnol répondit fièrement qu'il était homme d'honneur. Le maréchal s'emporta jusqu'à lui faire tomber son chapeau avec sa canne et à lui en donner un coup dans le visage ; indigne traitement, dit Campion, envers un prisonnier sans défense. Le maréchal prétendit, pour s'excuser, que les Espagnols lui avaient autrefois donné plus de cent coups de bâton en le faisant prisonnier. L'excuse était mauvaise, car il n'était pas en présence de ceux qui l'avaient outragé.

Campion conduisit son corps en quartiers d'hiver à Reims, et vint à Rouen pour conférer avec le duc de Longueville au sujet de ce corps, dont on devait retrancher vingt compagnies. Le duc comprit que c'était un mauvais tour que lui jouait Mazarin, afin

le le contraindre à licencier son régiment pour qu'il n'en eût plus à lui.

Campion, de son côté, ne voulait plus commander un corps dont l'effectif aurait si peu d'importance; car on se moquerait, disait-il, de lui, s'il paraissait à la tête de dix compagnies après en avoir eu trente sous ses ordres dans les deux dernières campagnes.

Le duc le pria néanmoins de mettre les dix compagnies en bon état. Campion alla à Reims et plaça, pour les commander, son cousin, le sieur de Thuit-Simé, alors premier capitaine du régiment.

Il revint au Bosférey, en 1654, âgé de quarante et un ans. Sa carrière militaire était rompue; il ne songea plus qu'à passer le reste de sa vie en repos, ayant toujours présent à sa pensée le souvenir de la petite fille qu'il avait perdue.

Il s'occupa de ses Mémoires qui font l'objet de notre travail, et desquels nous extrayons la confession suivante : « Je n'ai point décrit beaucoup de choses qui me sont arrivées en ma jeunesse, sur deux matières où j'étais fort enclin : l'une les démêlés particuliers que j'ai eus souvent, tant pour moi que pour mes amis, et dont je suis toujours fort avantageusement sorti, ayant honte de dire que j'ai cherché des choses que tout le monde doit fuir avec soin. » Campion avait donc été fort querelleur, mais il s'était corrigé avec l'âge et après de mûres réflexions.

« Mon autre inclinaison, dit-il, était tournée vers les amourettes, sans lesquelles je n'ai guère vécu jusqu'à mon mariage. Ce n'est pas que tantôt le respect, tantôt la timidité et souvent la paresse ne m'aient empêché de rien faire de criminel, mais je ne laissais pas de l'être de volonté. » Cet aveu de Campion est grave, mais il devait plutôt intéresser son confesseur que la postérité.

Enfin, il ne désirait plus que de faire instruire ses enfants selon leur qualité, de les voir en état de se passer de lui et de sortir lui-même du monde, pourvu que ce fût avant sa femme, pour rejoindre sa fille chérie. Il désirait enfin « que leurs corps fussent enterrés au Thuit-Signol après le sien. »

Il est probable que ce vœu s'est réalisé ; mais qui saurait maintenant que Henri de Campion eût vécu s'il n'avait, à l'aide de ses goûts littéraires, supérieurs à ceux des gentilshommes de son époque, écrit ses curieux Mémoires et ses *Hommes illustres*, qui ont survécu à sa nombreuse postérité, éteinte elle-même sans avoir laissé d'autres représentants de son nom que des collatéraux d'une autre branche, dont le nom est pareillement éteint aujourd'hui [1].

[1] Mlle Rosalie-Anne de Montpoignant, chanoinesse de Malte, longtemps connue à Rouen par la parfaite convenance de ses manières et la distinction de son esprit, est restée la seule et digne héritière du nom de cette noble famille, étant fille aînée

Enfin, après avoir vu licencier son régiment, en 1655, Henri de Campion n'eut aucune velléité d'entrer au service, soit à celui du Roi, soit à celui des princes. Il s'occupe de ses affaires, s'adonne à la littérature qu'il avait tant aimée et rend quelques services à ses voisins, avec lesquels il n'en avait pas moins certaines contestations au sujet des gens de guerre et de la chasse. Ce dernier point ne pouvait manquer de surgir entre gentilshommes campagnards, la plupart fouetteurs de lièvres, « et faisant, dit-il, les entendus. » Il ne leur cède jamais, quoique ayant affaire à des comtes, marquis ou autres, et veut que sa femme fasse de même avec leurs femmes. Ces manières firent qu'on les rechercha plus que leurs autres voisins, bien qu'on les aimât peut-être moins.

Quant au commun des gentilshommes, il les traitait en égaux, « car nul n'était au-dessus de lui, et il n'en considérait aucun comme étant au-dessous. »

La seule contrariété qu'il éprouva fut de ne pas avoir assez de fortune pour élever sa nombreuse famille. Ces réflexions lui faisaient passer de mauvaises heures ; « néanmoins, il pouvait marcher sans

du dernier descendant mâle de l'un des cousins-germains de Henri et d'Alexandre de Campion.

Mlle de Montpoignant avait deux sœurs puînées, que nous mentionnerons seulement dans la généalogie placée à la fin de ce volume, pour éviter d'inutiles répétitions.

diminuer son train ni changer sa façon de vivre. »

Un jour, le vieil officier eut occasion d'intervenir dans son village à propos du logement des gens de guerre. Un soldat de passage ayant pris une poule dans l'enclos d'un paysan, Campion exigeait qu'il la rendît, lorsque son valet accourut, lequel, pour faire le brave, voulut arracher la poule des mains du pillard. Le chef de la troupe s'étant présenté pour rétablir l'ordre, frappa de son épée les deux hommes qui se disputaient la proie. Le valet de Campion ne se connaissant plus, lance le bout de son fusil dans le visage de l'officier, lui casse deux dents et l'aurait tué lui-même si son arme n'avait raté. Les soldats arrivent furieux, car le militaire blessé était précisément le chef qui commandait les gendarmes de Mazarin.

Campion se trouva fort embarrassé. Il aurait pu recevoir un mauvais coup dans cette bagarre; mais il parla si hardiment et avec un tel sang-froid, qu'il sauva sa vie et même celle de son valet. Ces passages de gens de guerre lui donnèrent beaucoup de soucis pendant dix années; « mais il préserva, dit-il, son village de tout pillage des soldats, et ce ne fut pas sans peine, à cause de la licence des troupes. »

Mais ce qui mit le comble à sa douleur fut la perte de sa femme, qui mourut en couches, le 31 janvier 1659. « J'étais navré, dit-il, et tombai dans un

État à faire pitié. » Son frère le bénéficier et sa sœur, Mme de Vaceuil, l'amenèrent à Conches avec ses trois fils et ses deux filles.

Il y resta jusqu'au 2 juin 1660 ; mais sa douleur le poursuivant partout, il revint au Bosférey, où il vécut dans une grande tristesse, « n'ayant d'autre consolation que de faire célébrer l'annuaire de son épouse bien-aimée au Thuit-Signol, où il fit placer, dans le chœur de l'église, deux tombes jointes ensemble, l'une pour sa femme, l'autre pour lui. » L'épitaphe de sa tombe était composée quand il écrivait ce mélancolique et dernier passage de ses Mémoires. Il n'y manquait que le jour et l'année de sa mort.

La tombe ne devait pas attendre longtemps ses tristes dépouilles ; car, deux ans plus tard, le 11 mai 1663, ses frères et ses cousins de Montpoignant remplissaient le triste devoir de l'y descendre. Il n'était âgé que de cinquante ans.



HOMMES ILLUSTRES

DE HENRI DE CAMPION

Nous avons vu que Henri de Campion s'était nourri, dans sa jeunesse, de la lecture de Plutarque. Elle lui donna le goût de s'occuper des grands hommes d'une époque postérieure à celle qu'avait choisie son auteur favori. Il se mit à l'œuvre et prépara quatre volumes très-importants.

Son style est supérieur à celui de son époque. Ce n'est pas encore la plume exercée des auteurs du grand siècle, mais on voit tous ses efforts pour s'affranchir de la manière incorrecte et peu méthodique des temps passés.

Si le jeune officier normand a pris Plutarque pour modèle, disons qu'il ne l'a pas toujours imité dans ses admirables et judicieuses appréciations, car l'élément critique manque souvent à son œuvre. Ce n'est pas qu'il ne soit exact, qu'il n'ait consulté les sources; mais, comme dans beaucoup d'ouvrages qui n'ont pourtant pas manqué d'une certaine vogue, les textes sont alignés comme il aurait fait des soldats de son

régiment, marchant au pas disciplinaire, sans prendre soin de mettre en relief la valeur personnelle qui les distingue.

Cette méthode ne suffirait pas aujourd'hui, où l'on tombe peut-être dans l'excès contraire, en tirant de passages, quelquefois insignifiants, des déductions imprévues et souvent hasardées.

Son frère le bénéficier, auteur de la longue et savante préface des *Hommes illustres*, connaît parfaitement la partie faible de l'œuvre de Henri et cherche à la pallier en disant : « Plus Campion présente ses personnages nus, plus il nous met en état d'en faire un jugement libre et désintéressé. » Cependant le critique est mal à l'aise et semble vouloir modifier ses premières appréciations dans le passage suivant : « J'avoue, lecteur, que j'aurais désiré, aussi bien que vous, qu'il n'eût pas été aussi succinct en beaucoup d'endroits où notre curiosité chercherait à se repaître, un peu plus à loisir, sur les mœurs et les *sécrettes inclinations* de ceux dont il parle, choses essentielles à son sujet. » Le public d'alors ratifia probablement la pensée du judicieux bénéficier.

Nous arrivons au cœur de la méthode de Plutarque, lorsque Campion compare deux existences de grands hommes qu'il trouve analogues. Ainsi, dans le rapprochement de la vie de Clovis à celle de Constantin, il déduit d'une manière ingénieuse

les points de contact qui existent entre elles. On remarque ici le jugement dont il a fait preuve dans ses Mémoires. « On pourrait, dit-il, trouver difficilement deux hommes dont les mœurs, les fortunes, les vertus et les vices aient plus de similitude. » Il y a peut-être beaucoup de choses à réformer dans cet aperçu; mais péchât-il sur quelques points, il vaut mieux qu'il l'ait produit que de s'être tu. C'est à nous de le contrôler et de l'accueillir comme un appât qui peut conduire à de lumineuses dissertations.

« Tous deux (Clovis et Constantin), continue Campion, ont été vaillants, religieux, politiques et grands capitaines. Si Clovis fut vindicatif et cruel, particulièrement sur la fin de sa vie, Constantin s'est laissé dominer par ces deux passions.

« Dieu s'est servi du premier pour bannir l'idolâtrie de toute la terre, le second l'a bannie de ses États.

« D'un petit royaume comme était primitivement celui des Francs, Clovis a étendu sa monarchie sur la Gaule entière; Constantin n'avait pas le tiers de l'empire quand il a conquis le reste sur les autres Césars.

« Constantin gagna de grandes batailles, Clovis gagna celles de Tolbiac et de Civaux.

« Enfin, on peut conclure que les plus grands

hommes ont leurs défauts ; que Clovis et Constantin n'en ont pas été exempts. »

Ces passages feront suffisamment connaître la manière dont notre auteur établit de curieux parallèles entre les vertus et les vices de ses personnages.

Les autres comparaisons ont lieu entre Dummel et le Cid, entre Clotaire et Alphonse Raymond, entre Charles Martel et Scanderberg, entre Pépin et Othon, entre Charlemagne et Théodose, entre Hugues Capet et Davis, roi de Portugal ; entre Roberd Guiscart et Rollon, entre Guillaume le Conquérant et Théodoric, entre Godefroy de Bouillon et Bélisaire, entre Louis le Gros et Édouard d'Angleterre ; enfin, entre le duc de Montfort et Bohémond. Le lecteur jugera, en lisant ce livre, si les comparaisons de notre auteur sont plus ou moins exactes.

La vie des hommes illustres devait avoir quatre volumes in-4°. Il n'en a été publié qu'un seul. Campion était retiré du service depuis deux ans et ne mourut que six ans après l'apparition de ce premier volume. On ne sait pourquoi le reste est demeuré dans ses cartons, car tout devait être terminé. C'est en y consacrant les loisirs de sa vie qu'il avait acquis, dans son corps, la réputation d'homme sérieux et érudit. On ne sait où les manuscrits de ses trois derniers volumes ont passé, car il n'en a jamais

existé de traces dans la bibliothèque de ses cousins, qui ont conservé religieusement ses Mémoires. Peut-être trouva-t-il les frais de publication un peu lourds et le succès incertain. Peut-être la rédaction de ses Mémoires lui donna-t-elle d'autres préoccupations qui absorbèrent son temps et son génie.

Nous terminerons par le fameux sonnet de Pierre Corneille placé en tête du premier volume des *Hommes illustres*. Il prouvera que le grand poëte, nourri lui-même de la lecture des anciens, ne trouvait pas sans mérite l'œuvre de Henri de Campion, son compatriote, et probablement son ami.

SONNET

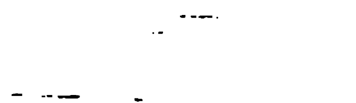
Invincible ennemi des rigueurs de la parque
Qui fais, quand tu le veux, revivre les héros,
Et de qui les écrits sont d'illustres dépôts
Où luit de leur vertu la plus brillante marque.

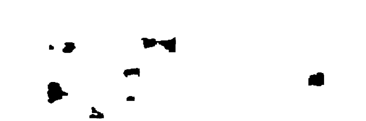
Notre France aux chrétiens donne en toi leur Plutarque,
Et les nobles emplois de ton savant repos,
Traçant leurs grands portraits, offrent à tout propos
De fidèles miroirs aux soins d'un vrai monarque.

J'ai quelque art d'arracher les grands noms du tombeau,
De leur rendre un destin plus durable et plus beau,
De faire qu'après moi l'avenir s'en souvienne.

Le mien semble avoir droit à l'immortalité,
Mais ma gloire est autant au-dessous de la tienne
Que la fable, en effet, cède à la vérité.

Ne reconnaît-on pas, dans ces vers, le grand poëte qui avait le sentiment de sa propre valeur et de son immense renommée? ne sont-ils pas un titre d'honneur pour Henri de Campion?





Alexandre avait trois ans de plus que Henri, et a été, par conséquent, mêlé aux affaires publiques trois années avant lui. La connaissance qu'il nous donne de cette période fait précisément le mérite de ses lettres.

Ses débuts sont singuliers : à vingt ans, il épousait la veuve de son parent, M. de Fontaine, âgée de trente-six ans au moins, et restée veuve avec deux filles. Cette disproportion d'âge étonnera, mais Campion, qui était à la recherche de la fortune, fréquentait la petite cour de Mme la comtesse douairière de Soissons, à laquelle M. de Fontaine avait été attaché. La comtesse était marraine de l'une de ses filles, qu'elle avait promis de marier. L'union que venait de contracter Alexandre pouvait donc l'introduire dans la maison de la princesse et l'attacher à son fils.

Cependant il avait des préoccupations matrimoniales, qu'il exprime en ces termes dans sa lettre adressée à l'un de ses parents : « Je suis satisfait, depuis huit jours que j'ai goûté du sacrement, mais je ne vous réponds pas de la continuation, et quand ma femme serait d'une humeur peu commode, elle ne le témoignerait pas à un homme de vingt ans qui mériterait plutôt des remercîments que des injures. » Cependant, il ignore s'il a bien fait, car la comtesse de Soissons menace déjà sa femme de lui retirer une terre qui fait la meilleure partie de son

tien. La comtesse n'avait donc pas approuvé son mariage, peut-être à cause de l'intérêt qu'elle portait à Mlle de Fontaine. Alexandre se repose toutefois sur les bontés du comte, quoiqu'il ne soit appuyé par personne auprès de lui. Le marché qu'il a fait est hasardeux ; cependant la joie est grande pour l'instant dans la maison. Il attendra tout du temps et de la Providence [1].

Passant, dans la lettre suivante, à un autre ordre d'idées, il donne au même parent, qui se plaignait de l'infidélité de sa maîtresse, le conseil de ne pas la décrier, de se rappeler plutôt le bonheur qu'elle lui a procuré et dont il l'a souvent entretenu. Le sentiment d'Alexandre, jeune mari de vingt-et-un ans, est bon ; mais son parent aurait mieux fait de ne pas entrer dans de pareilles confidences. « Allez rejoindre, lui dit-il, votre régiment, et vous oublierez dans la guerre les déplaisirs que vous avez reçus de l'amour [2]. »

Mme R*** conseillait à Campion de s'introduire à l'hôtel de Soissons par l'influence de M. de Senneterre. Il répudia cette voie, « car on ne réussit jamais, dit-il, auprès des princes qui ont des favoris, à moins de vouloir tenir de ces derniers les grâces

[1] Ire lettre, Paris, 9 février 1631.
[2] IIe lettre, Paris, 2 janvier 1632.

que l'on attend des maîtres. » Il en a cependant essayé et a été évincé, car M. de Senneterre lui trouvait l'air provincial des jeunes gens qui n'ont pas été élevés à la cour. Il découvre, d'ailleurs, qu'il se forme une cabale contre le favori, et préfère s'attacher à la duchesse de Longueville [1], car si elle réussit, il aura une position honorable auprès de son frère ; « autrement, il se vengera de Senneterre et de ses partisans. Cependant il estime l'esprit et la conduite de cet homme ; mais comme il ne peut réussir auprès de lui, il essayera de s'établir par une voie contraire. Il attend les sages avis de Mme de R*** et ira chercher sa réponse. « Dès le jour suivant, en lui offant la main pour la conduire de la messe à son carrosse, il l'assure qu'il obéira à ses volontés et qu'il écoutera les objections qu'elle pourra lui faire [2]. »

Peu de jours après, il mande à la même dame qu'il est venu de la campagne pour s'informer de l'état de la cour du comte de Soissons ; que M. de Senneterre est renvoyé et que la guerre civile excitée par ce renvoi a été aussitôt éteinte qu'allumée. Il déplore cependant que le cardinal de Richelieu se soit mêlé de cette intrigue peu digne d'un homme qui gouverne l'État. Il l'a fait, du reste, parce que le

[1] C'était la première femme de ce duc, et non la belle duchesse qui jouera un rôle très-important dans la Fronde.

[2] IIIe lettre, Paris, sans date.

ince lui a toujours témoigné de la considération, qualité peu ordinaire aux personnes de sa naissance, raison pour laquelle Alexandre désirerait s'attacher au comte. Il soupirait après ce bonheur depuis trois ans, et ce ne fut qu'en 1634 qu'il put le réaliser[1].

Enfin, sa joie déborde : le voilà engagé dans mille aventures dont le malheureux ne prévoit pas les suites. Il appartient à M. de Soissons, le suit dans Paris et à la cour. « Mais tout le fruit que j'en ai retiré, depuis cinq mois que je ne le quitte pas, écrit-il à Mme R***, c'est qu'il m'*adresse souvent la parole*, c'est que je suis toujours dans ses parties, soit à la paume, soit aux autres jeux. Il témoigne d'être assez content de mon assiduité, mais il ne me parle de rien de sérieux. » Il ne considérait donc alors Campion que comme un homme propre à ses plaisirs. « Vous savez, ajoute-t-il, que les princes s'en rapportent toujours au jugement de leurs favoris sur le mérite de ceux qui les approchent, et qu'ils n'apprécient rien par eux-mêmes. » Alexandre était donc mal servi près du comte ; cependant il continuera de lui faire la cour, en attendant qu'il soit édifié sur sa valeur[2].

Dans une lettre postérieure adressée à la même dame, il lui apprend que ses affaires ne sont pas

[1] IVe lettre, Paris, sans date.
[2] Ve lettre, Paris, 13 juin 1634.

plus avancées que de coutume; cependant qu'elles pourraient changer de face, car un héraut venait d'aller à Bruxelles pour dénoncer la guerre au roi d'Espagne; ce qui lui donne l'espérance que M. le comte aura de l'emploi dans l'armée qui sera sous les ordres des maréchaux de Brézé et de Châtillon, « où il espère lui-même se faire mieux connaître du prince; » puis il ajoute avec un sentiment patriotique émanant du cœur : « Je déplore, toutefois, les misères qui sont toujours arrivées au peuple, quand on a eu la guerre avec les Espagnols [1]. »

Enfin, il est heureux d'apprendre que le comte va bientôt commander, en Lorraine, une armée de six à huit mille hommes, que les bans et arrière-bans passent tous les jours pour aller rejoindre les troupes de Monseigneur d'Angoulême et du maréchal de la Force. « Les amis de M. le comte, dit-il, sont enchantés, et pensent qu'il se fera valoir, car son humeur, ordinairement dure, est changée d'après le conseil de ceux qui le gouvernent. Il est devenu obligeant et civil, ce qui lui procurera beaucoup de créatures. On espère maintenant qu'il deviendra un grand homme. » Campion le désire, sans y être beaucoup intéressé, car lorsqu'il joue avec le comte

[1] VI[e] lettre, de Château-Thierry, le jour de la Pentecôte 1635.

celui-ci ne lui parle jamais de rien. Il y a peut-être un peu de dépit dans cette réflexion; mais Alexandre connaissait sa valeur; il était piqué qu'on n'eût pas le discernement de la comprendre [1].

Enfin, l'armée fit le siége de Saint-Étienne, en 1635; le cardinal manda de Ruel, au Roi, de s'y rendre, afin que M. le comte ne se targuât pas de l'honneur d'avoir pris cette bicoque. Le comte se retira très-mécontent accompagné d'un grand nombre de volontaires qui avaient su l'apprécier. Il les renvoya auprès du cardinal de La Valette, qui rétablissait son armée détruite après la retraite de Mayence; puis il s'enfuit à Bar, à travers les bois, accompagné seulement de quatre gentilshommes dont Alexandre faisait partie.

L'affront, pour le comte, était sanglant et lui valut beaucoup de serviteurs. On lui offrit, pour en pallier l'effet, de commander en Champagne une armée qui n'était forte que de trois cents hommes; il refusa net et revint à Paris avec Campion et d'autres gentilshommes peu satisfaits de la cour; tel fut le motif qui les jeta tous parmi les mécontents qui voulaient se venger d'elle et de Richelieu.

Campion n'avait cependant pas à se louer du prince; car, dans une rencontre que lui et quel-

[1] VIIe lettre, 2 septembre 1635.

ques amis eurent avec la compagnie de Vigneul, ils la chargèrent et la mirent en fuite, action dont le comte s'attribua tout l'honneur. Alexandre en prit son parti, car ce fait d'armes avait eu lieu en présence des volontaires qui s'étaient avancés pour les secourir[1].

Enfin, le comte de Soissons voulut bien accepter l'armée de Champagne, que lui céda le duc de Longueville. Elle le plaçait dans son gouvernement et l'on devait lui envoyer des troupes pour la renforcer, afin qu'il pût chasser les Polonais et les Croates qui brûlaient tout dans les campagnes. Alexandre pensa que le prince y serait mieux qu'à la cour « dans la posture qu'on lui savait, » et quitta lui-même Saint-Germain pour aller le rejoindre[2].

Enfin, grande nouvelle! Campion est en faveur. Le prince connaît l'empressement qu'il met à transmettre ses ordres, et à remarquer tout ce qui se passe, comme s'il avait un commandement considérable dans l'armée. Il a vu la manière dont il s'était conduit lorsqu'on repoussa le régiment de Forcas, et lors du combat contre les Polonais, où fut tué le pauvre cadet du Plessis; il donne l'ordre à son trésorier de placer Alexandre sur l'état de sa

[1] VIIIe lettre, à Mme R. Chalons, 5 novembre 1635.
[2] Xe lettre, de Saint-Germain, sans date.

maison, bien qu'il ne l'eût pas demandé. Il lui fait compter une année de traitement à titre de gratification. Alexandre reçut, dans le même temps, la ratification régulière de la baronnie de Gany, dont jouissait sa femme, et de belles paroles dont le prince n'était pas ordinairement très-libéral. Tout allait au mieux [1].

Pour comble de bonheur, il apprit que M. de La Rivière de Bonneuil, chargé d'aller porter à la cour la nouvelle des succès obtenus par les troupes, avait avantageusement parlé de sa conduite au Roi et au cardinal, et que le rapport écrit dont il était chargé faisait de lui les mêmes éloges. « Ceci lui donne l'espérance que le comte, qui a si bien fait valoir ses services, ne se refusera pas à faire la fortune d'un homme pour lequel il témoigne tant d'estime. »

Vous me reprochez, dit-il à Mme de R***, la dépense que je fais, « je vous avoue que je mange de bon cœur tout ce que j'ai pu tirer de chez moi, et ce que le prince m'accorde pour lui acquérir des amis et lui faire honneur. Je ne peux mépriser la fortune qui me donne quelques petites marques de faveur, étant de naissance à pouvoir me produire dans le monde, et à mériter l'approbation que j'y ai acquise [2]. »

[1] XI e lettre, Grandpré, 5 avril 1636.

[2] XIIe lettre, Mouzon, 4 juin 1636.

Les succès du prince ne furent pas appréciés par la cour, autant qu'ils auraient dû l'être; car un mois s'était à peine écoulé, qu'on lui donna l'ordre d'envoyer ses meilleures troupes au cardinal de La Valette qui n'était pas dans les meilleurs termes avec lui. Le comte se plaignit. On lui fit réponse que les maréchaux de Brézé et de Chausne, alors en Picardie, viendraient avec huit mille hommes se placer sous ses ordres, si l'ennemi attaquait la Champagne. Le prince consulta Campion, qui lui conseilla d'appeler de suite les deux maréchaux, et de marcher ensemble sur la Capelle qu'on croyait menacée, seul moyen d'éluder les ordres de la cour. C'est la première fois que Campion fut consulté, et comme son avis plut au prince, il pensa que ce ne serait pas le dernier [1].

La petite armée s'ébranla, d'après les ordres du comte. Campion et Saint-Ybalt lui avaient conseillé de passer par Réthel et Liesse; il aima mieux, pour arriver plus tôt et prévenir le mauvais vouloir de la cour, marcher directement sans se couvrir de la rivière d'Aisne.

Le maréchal de Brézé l'ayant rejoint, on partit pour la Fère, en jetant des troupes dans Guise, sur le sort de laquelle on avait des craintes, car l'armée

[1] XIIIe lettre, Mézières, 2 juillet 1636.

ennemie, commandée par le prince Thomas [1] et Jean de Verth [2], approchait. « Jugez, écrivait Campion, si nous sommes menacés d'une rude campagne [3]. »

Sa correspondance n'a trait, en ce moment, qu'aux événements militaires, d'après le désir de Mme de R***, qui lui envoyait, à son tour, des lettres à l'une desquelles Alexandre répond : « Vos missives sont tout à fait galantes et composées de jolies histoires de tout ce qui se passe tant à la cour qu'à Paris. » Il y en avait donc pour tous les goûts. Mme de R*** aimait les récits de batailles, Campion les futilités du monde parisien « racontées par le bel esprit » de sa noble correspondante. Les salons et les camps s'arrangeaient fort de cet aimable échange de causeries.

Campion n'avait pas eu tort de dire qu'une rude campagne se préparait, car, après la prise de la Capelle, les ennemis allèrent assiéger le Câtelet. Le comte de Soissons fit le sacrifice de cette place peu tenable, et se porta sur Saint-Quentin, d'où il alla devant Péronne, observer ce qui se passait au Câtelet.

Alors M. de Voisinet, appartenant à M. le duc

[1] Thomas de Savoie, qui épousera la sœur du comte de Soissons.

[2] Nous avons vu ce qu'était le général allemand de Verth, dans les Mémoires de Henri.

[3] XVe lettre, la Fère, 17 juillet 1636.

d'Elbeuf, fut pris avec un détachement de l'armée ennemie dans laquelle il servait. Le cardinal ordonna que M. de Bellejambe, intendant de justice, fit son procès. Campion s'intéressait au sort de M. de Voisinet, son ami; car, dans ce temps de factions, il n'était pas plus déshonorant de servir les princes que le cardinal de Richelieu. Alexandre le recommanda au maréchal de Brézé, qui lui répondit que les sollicitations ne serviraient à rien. Le comte de Soissons ne trouva d'autre remède pour le sauver, que de faire déloger l'armée pour aller coucher à Rouy, près de Nesle, enlevant ainsi M. de Bellejambe, qu'on ne prévint qu'une heure avant le départ, et qui fut bien contrarié d'abandonner sa proie.

L'ennemi essayait alors de passer la Somme à Bray. L'armée française campait sur une montagne située en face et à peu de distance de ses lignes. Les Espagnols avaient quarante pièces de canon qui tiraient nuit et jour, soit contre les moulins occupés par nos troupes, soit contre ceux qui étaient descendus dans la vallée, où ils n'avaient qu'une grange pour abri. Alors M. de Matta reçut dans le côté un coup de mousquet qui le blessa à mort, au moment où il sortait de la garde des moulins. Campion le porta dans la grange, où le pauvre blessé le pria d'aller chercher un confesseur et M. de Saint-Ybalt son parent. Le confesseur vint le premier, « pas sans peur, »

dit Alexandre; M. de Matta mourut peu de temps après l'arrivée de ce prêtre et celle de Saint-Ybalt [1].

Alors un des moulins, occupé par le régiment des gardes et celui de Piémont, fut emporté par l'ennemi, dont l'armée se composait de trente-deux mille hommes des plus belles troupes. On s'attendait à voir succomber le second moulin, et l'on projetait d'aller s'établir sur la montagne voisine. Le comte de Soissons, plein de confiance et d'audace, ne doutait pas qu'avec huit mille hommes bien retranchés, il empêcherait l'ennemi de passer la rivière [2].

En effet, les Espagnols parurent y renoncer, mais ils exécutèrent un mouvement hardi qu'on n'avait pas prévu. Pendant qu'ils faisaient de fausses tentatives devant Bray, ils exploraient la rivière jusqu'à Corbie, et jetaient deux ponts à une lieue au-dessus des quartiers français. Le maréchal de Brézé se porta sur ce point avec le régiment de Piémont, et trouva une partie de l'armée espagnole sur la droite de la rivière, et le reste exécutant son passage sous la protection de ses quarante bouches à feu. Ils arrêtèrent le maréchal et le laissèrent à la merci d'une grêle de boulets et de balles.

Le comte de Soissons accourut à son secours avec

[1] XVI[e] lettre, du camp de Bray, 27 juillet 1636.

[2] Cette lettre, sans date, pourrait être un *post-scriptum* de la précédente.

sa petite armée, et fut témoin du désordre causé dans le régiment de Piémont. Campion alla transmettre à ce régiment l'ordre de battre en retraite. Il était trop tard, car presque la moitié des officiers et des soldats étaient tués, et les autres blessés. Le comte de Fiesque avait eu le ventre écorché par un coup de mousquet. Campion avoue n'avoir jamais vu rien de si pitoyable, car, sur une distance de trois cents pas, la terre était couverte de morts, tous ayant succombé sur le terrain où ils avaient combattu.

Cependant le comte de Soissons ne perd pas l'espoir de résister avec sa petite armée, en la faisant se retrancher sur un mamelon voisin. Il appelle, à cet effet, M. d'Aliger, lieutenant d'artillerie; celui-ci avoue n'avoir ni pics ni pelles pour remuer la terre, et que l'on manque absolument de poudre. Singulière administration militaire que celle de ce temps-là. On fut obligé de battre en retraite. L'ennemi chargea l'arrière-garde. Les volontaires, au nombre desquels était Campion, le repoussèrent sous une grêle de boulets et de balles qui ne les épargnèrent pas. On arriva dans Rouy, le comte marchant le dernier avec les volontaires.

Le lendemain, Jean de Verth veut charger l'armée fugitive avec six mille chevaux, au moment où elle allait entrer dans Noyon. Le duc de Beaufort, qui n'était pas encore engagé dans ses querelles avec les

premiers ministres, acquit beaucoup de gloire en repoussant les escadrons ennemis, qui n'en ruinèrent pas moins tous les cantons situés entre l'Oise et la Somme. Enfin on arriva le 9 à Compiègne.

Cette crise arracha les réflexions suivantes à Campion : « Quelle route prendra l'ennemi? Passera-t-il la rivière à Corbie après s'en être emparé, où poussera-t-il sa pointe du côté de Paris. Le passage par Corbie est le plus sûr, car il procure une retraite, et nous aurions, pendant ce temps-là, le loisir de nous réorganiser. S'il se dirige sur Paris, il étonnera la France, ébranlera le grand ministre, qui sera blâmé du Roi et de tout le monde pour avoir laissé les places dépourvues de munitions, et le pays sans poudre, par suite d'un marché conclu avec Sabatier qui la faisait venir de Hollande. Ne pourrait-on pas aussi bien lui reprocher de n'avoir mandé les arrière-bans, l'année précédente, que trois jours avant d'avoir déclaré la guerre. » Corbie ne tarda pas à capituler, au grand déplaisir du cardinal.

Campion se jette dans un nouvel ordre de réflexions commandées par la circonstance, d'autant mieux que le comte ne le trouvait jamais en particulier sans lui demander son avis. Il pensa que les adversaires du cardinal pourraient arguer du mauvais état des affaires pour le faire renvoyer, mais que s'ils faisaient des tentatives infructueuses, il ne les ména-

gerait pas. Il craint de souffrir, comme les autres qui ne sont pas plus coupables que lui ; cependant son incertitude ne peut longtemps durer, car le comte a envoyé Saint-Ybalt à la cour afin d'être instruit de l'état des choses [1].

Saint-Ybalt ne tarda pas à rapporter qu'il avait trouvé la cour dans une étrange consternation, depuis la prise de Corbie et la marche des ennemis du côté de l'Oise; le Roi était le moins ému et ne paraissait pas surpris des ravages exercés par les Espagnols. N'aurait-il pu les prévenir?

Le cardinal montra de l'embarras au point d'être aimable avec Saint-Ybalt qu'il détestait; il l'appela au conseil et l'invita à souper; il n'y eut pas d'avance qu'il ne lui fît. Le lendemain tout était changé. Il avait parcouru les rues de Paris presque seul, et n'avait pas été insulté. Il allait, disait-il, réunir une armée capable, non-seulement de chasser l'ennemi, mais de conquérir la Flandre. On le retrouvait ministre, fier et grand. Campion aurait désiré qu'il fût resté sous le coup de ses premières impressions [2].

Le comte refusa de commander la belle armée qu'on allait réunir, parce que le cardinal voulait en être généralissime. Il n'accepta pas même l'égalité. Cette décision blessa l'esprit impérieux de Richelieu.

[1] XVIIe lettre, Rouy, 5 août 1636.
[2] XVIIIe lettre, de Compiègne, sans date.

Il lui aurait ôté le commandement s'il l'eût osé; mais usant d'un terme moyen, il fit venir de Blois Gaston d'Orléans, frère du Roi, pour l'envoyer à cette armée, de sorte que le comte, qui avait l'amitié des troupes, allait être tenu à une certaine déférence qui devrait le blesser. C'était l'espoir du cardinal; le comte, qui aimait le Roi et l'État, ne savait quel parti prendre. Campion blâmait ses hésitations, et aurait désiré qu'il fût l'ami du ministre où son ennemi déclaré [1].

Le cardinal ayant besoin d'une action d'éclat pour rétablir son autorité, voulut qu'on assiégeât Corbie contre l'avis des plus sages. On était en hiver; il pressait et voulait chasser l'ennemi de cette ville. Pendant que M. de Soissons en faisait le siége, le frère du Roi fit une simple apparition devant la place, car Richelieu doutant du succès, voulait que la honte de lever le siége retombât sur le comte et fit brèche à sa réputation.

Les deux princes vécurent en bonne intelligence, et ne conclurent cependant rien ensemble pour leur propre sûreté.

Le cardinal vint alors à Amiens, où le Roi arriva peu de jours après lui. Le comte de Soissons y fut mandé et, tant il craignait qu'on n'en voulût à sa personne, qu'il pria ses amis de ne pas s'en écarter.

[1] XXe lettre, Compiègne, 30 août 1636.

Il y eut un conseil, dans lequel on agita certaines choses que Campion n'ose consigner dans son récit. Il dit seulement : « Monsieur de la Valette est retourné en Guienne auprès de son père, non moins suspects, l'un et l'autre, que les princes, au cardinal. Enfin, trop d'amis, trop de conseils et trop d'éclat; pas assez de résolution, quoique le comte soit le plus vaillant et le plus généreux homme du monde, dont je suis assuré de l'estime et de l'inclination [1]. » On voit que le caractère décidé du gentilhomme normand lui faisai désirer que le prince rompît ostensiblement avec le cardinal, car il n'aimait pas cette politique de temporisation qui le plaçait lui-même sous le coup de haines perpétuelles qu'il aurait voulu braver.

Le comte, revenu devant Corbie, en pressa le siége et força la garnison de capituler. Campion, qu'il avait envoyé à Paris, lui manda que le duc d'Orléans le chargeait de lui écrire que tous ses amis s'affligeaient de cette capitulation, pensant qu'elle serait défavorable à ses affaires. « Vous vous êtes pourtant donné assez de mal, ajoute Alexandre, pour obtenir un résultat tout contraire, car vous avez trouvé l'occasion de servir vaillamment le Roi et l'État.

[1] XXI[e] lettre, au camp de Pons, près Corbie, 15 septembre 1636.

« Monsieur craint que votre belle conduite n'achève d'attirer la colère du cardinal, qui ne souffrira pas que vous vous rendiez maître de tous les cœurs dans le royaume, où il est maître de tout le reste.

« Maintenant que Corbie est prise, le cardinal voudra dominer partout et ne pourra le faire qu'en s'assurant de votre personne. » Puis, revenant à son thème favori, il ajoute : « Les voies moyennes, dans l'état où vous êtes, sont tout à fait dangereuses ; ou faites un accommodement avec lui, ce qui vous répugne, ou avisez aux moyens de le perdre, car autrement, comme il ne fait pas les choses à demi, vous augmenterez sa réputation et la bonne opinion qu'on a de sa conduite.

« Vous ferez bien d'accepter l'offre qu'on vous fait de vous retirer dans votre gouvernement avec vos troupes, pour y passer l'hiver. Pendant ce temps-là vous aurez le temps de réfléchir. Le Roi doit vous mander, dit-on, dès que la place de Corbie sera tout à fait évacuée. Vos serviteurs ne verraient pas cette entrevue avec plaisir. Excusez la liberté que je prends de vous écrire ainsi ; mais vous l'avez exigé du profond dévouement que j'ai pour vous[1]. »

Le comte reçut cette lettre à Écouen. Campion y alla le lendemain pour conférer avec lui. Le prince

[1] XXII[e] lettre. Paris, 11 novembre 1636.

venait d'en partir pour Saint-Germain, car le roi l'avait mandé au lieu de l'envoyer en Champagne. Alexandre sut d'un serviteur dévoué que la cour était si peu nombreuse et le prince si bien accompagné qu'on ne se serait pas avisé de lui faire aucune insulte. Le duc d'Orléans avait été pareillement mandé à la cour; les deux princes s'y entretinrent de leurs intérêts. Le duc d'Orléans partit ensuite pour Blois. Campion vint à son tour à Saint-Germain pour essayer de s'instruire des sentiments du peu de personnes qui étaient près du Roi. Il devait y en avoir beaucoup plus le lendemain, car le régiment des gardes arrivait. Alexandre rentra dans Paris et ne put voir le comte. Il lui écrivit pour l'assurer qu'il jouissait de l'estime de tous les militaires, et qu'il était autant aimé que ses adversaires étaient haïs[1].

Le lendemain, il eut à Paris une conférence avec son maître, qui l'envoya à Sedan. Avant de partir, il écrivit à son amie, Mme de R***, « qu'il était désolé de ne pas l'avoir rencontrée chez elle, car il était sur le point de s'embarquer dans un voyage dont le retour était tout à fait incertain[2]. » Il devait aller à Blois, afin de s'assurer des sentiments du duc d'Orléans pour le comte de Soissons. Les détails de ce

[1] XXIIIe lettre, Écouen, le 14 novembre 1636.
[2] XXIVe lettre, sans date.

voyage sont consignés dans la lettre suivante qu'il adresse au comte, à Sedan.

En huit nuits consécutives, il était arrivé de Sedan à Blois, malgré la rigueur de la saison, la neige et les glaces, qui l'avaient souvent arrêté, quoi qu'il prît des guides dans chaque village où il se tenait renfermé pendant le jour, afin de ne pas tomber dans les embuscades que le cardinal avait fait dresser de toutes parts pour surprendre les partisans de Monsieur et ceux du comte; se doutant bien qu'ils en avaient sur les chemins pour entretenir des intelligences entre eux.

A Blois, il se logea dans une hôtellerie voisine du château, et pria le comte de Fiesque, confident de Monsieur, de venir l'y trouver. Le comte ne se fit pas attendre. Il parla des bonnes dispositions du prince à l'égard du comte de Soissons, ajoutant, toutefois, qu'il entreprendrait difficilement quelque chose contre le cardinal, et que Campion était arrivé fort à propos pour le stimuler. Le prince n'était donc guère propre à jouer un rôle dans ces intrigues, où il fallait payer de sa personne et montrer d'énergiques résolutions. De Fiesque dit que le moment était d'ailleurs peu propice pour le faire sortir de ses hésitations, car il n'avait pu réussir à mettre dans ses intérêts MM. de la Valette et d'Épernon. Alexandre ne se découragea pas; il pria M. de Montrésor, autre

confident du prince, de se trouver à un rendez-vous secret qu'il lui assigna.

Montrésor s'y rendit. Campion l'assura de l'amitié du comte de Soissons pour le duc d'Orléans. Montrésor lui en dit autant de son côté; mais il ne lui cacha pas que les mauvaises nouvelles reçues de Guienne avaient beaucoup refroidi le zèle du prince, car MM. de la Valette et d'Epernon refusaient de le recevoir dans leurs gouvernements.

Ne voulant pas se compromettre, car on craignait les espions de Richelieu, qu'on voyait partout, Montrésor termina ce colloque en disant à Campion que le duc d'Orléans renverrait sa société vers minuit, et qu'il viendrait lui-même parler de cette affaire avec lui. Le prince vint, en effet, et entretint Alexandre du déplaisir qu'il éprouvait de la conduite de M. de la Valette, tout opposée à ce qu'il lui avait promis à Compiègne.

Le fin diplomate Campion eut l'adresse de lui répondre que tout cela était peut-être pour le mieux, car si le prince fut allé en Guienne, il se serait trouvé bien éloigné de Sedan, où était le comte de Soissons; que les fils de leur projet auraient été trop tendus et leurs rapports bien difficiles entre eux.

Il l'engagea de venir lui-même à Sedan, l'assurant qu'il y serait maître, et que le comte lui obéirait *avec le même zèle et la même humilité* dont il lui

avait donné des preuves en Picardie ; que cette retraite importante n'était qu'à cinquante lieues de Paris ; qu'ils n'auraient pas à craindre d'en être chassés, et que, de là, lui et le comte pourraient se ménager des intelligences dans le royaume, y être rejoints par tous ceux qui s'attacheraient à leur parti.

Le prince fit approcher MM. de Montrésor et de Fiesque, afin qu'ils prissent part à la conférence, et dit à Campion : « Vous me faites des propositions sans y être autorisé, au sujet de Sedan, car le comte de Soissons ignore encore l'insuccès de ma négociation du côté de la Guienne. » L'argument était serré, mais Campion, jamais à bout de ressources, répartit que le comte avait prévu ce qui venait d'arriver, et que c'était en conséquence de cela qu'il l'avait autorisé à mettre Sedan à sa disposition.

Le duc d'Orléans se rendit. Alexandre promit de lui assurer un passage sur la Marne et sur l'Aisne, et de tenir dix bons chevaux à sa disposition sur chacune de ces deux rivières ; enfin, de l'attendre de pied ferme à Condé, où le duc de Soissons viendrait à sa rencontre avec cent gentilshommes bien équipés.

Le prince trouva ces arrangements convenables, car il s'était assuré lui-même un passage sur la Seine. Il se retira en souhaitant le bonsoir à Campion et lui remettant quelques paroles écrites en

signe de mot d'ordre, que devraient connaître ceux auxquels il pourrait se confier.

« Ainsi, dit Alexandre au comte de Soissons, telle est la raison pour laquelle je ne vous ai pas encore rejoint. Je suis assuré du passage de la Marne, au lieu que j'ai désigné dans le billet, et je me tiendrai caché dans le château de Condé jusqu'à ce qu'il me vienne un homme de la part de Monsieur, avec les deux mots dont nous sommes convenus. J'attends de vous les ordres nécessaires pour achever ce qui est en si bon train[1]. »

Campion se tenait alors à Condé, où le rejoignit le fameux Beauregard, chercheur d'aventures qui deviendra l'intime ami de son frère. Beauregard fut chargé, par Alexandre, d'instruire le comte des dispositions qu'il avait prises pour faciliter le passage de Monsieur sur la Marne.

Cependant il est inquiet. Le comte de Fiesque lui a écrit que M. de La Rivière avait eu des entretiens secrets avec M. de Montrésor, et l'avait prié d'assurer son maître qu'il désirait s'attacher à ses intérêts. Or, on savait que M. de La Rivière, homme fort adroit, était naguère à la Bastille, d'où le cardinal ne l'avait pas fait sortir sans avoir l'assurance qu'il travaillerait à gagner le prince. Campion craint

[1] XXVe lettre, Condé, 23 décembre 1636.

es difficultés qui empêcheraient le duc d'Orléans e quitter Blois. « C'est peut-être, dit-il, une tereur panique, mais c'est ma seule appréhension[1]. »

Hélas! ses craintes étaient fondées, car au moment où tout était préparé, M. de Verderonne, envoyé du prince, vint dire à Campion que M. du Haler, créature du cardinal, était avec des troupes sur bord de la Seine, pour en garder les passages; éanmoins, il ajouta que Monsieur était toujours ans les mêmes dispositions et qu'il trouverait le moyen de traverser la rivière au moment où on s'y ttendrait le moins.

Alexandre détache un garde pour aller apprendre ette nouvelle au comte de Soissons et lui dire que I. de Verderonne doit aller à Sedan pour conférer vec lui. Dès ce moment, il fait retirer les hommes t les chevaux qui gardaient les passages. Cet incient lui semble d'autant plus fâcheux qu'il le croit rovoqué par M. de La Rivière, qui aura dégoûté le rince de concourir à cette entreprise.

Cependant il se rassura, car Montrésor, très-parsan du projet, sait que, s'il réussit, il aura la preière place auprès de son maître et que, dans le cas ontraire, il sera exclu pour faire place à M. de La ivière.

[1] XXVIe lettre, Condé, 28 décembre 1636.

Campion se décide à partir pour Sedan avec M. de Verderonne ; et, aussitôt qu'il aura conféré avec le comte, il ira voir de nouveau le duc d'Orléans, à Blois, pour le maintenir dans sa résolution, et lui indiquer le passage de la Seine par la Normandie. Il lui proposera de venir dans sa terre de Gagny, située à une lieue et demie de Vernon, où un bateau et des chevaux seront préparés ; ensuite il lui fera passer l'Oise à Creil. Tels sont les nouveaux projets qu'il nourrit dans sa tête et pour l'exécution desquels il réclamera l'assentiment du duc d'Orléans[1].

Il écrit à Mme de R*** qu'il va recommencer probablement un grand voyage, comme le précédent, mais qu'étant épié de toutes parts, il ne marchera que la nuit. Il trouve néanmoins plus sûr de passer la Seine à Paris que partout ailleurs, car il y a assez d'amis chez lesquels il pourra se retirer au besoin pour se mettre en sûreté. Il termine par cette phrase, un peu suspecte de galanterie : « Vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous voir. Tirez, je vous prie, toutes les sûretés de notre amie, afin que je puisse avoir cette satisfaction chez elle, une heure seulement[2]. » Voilà, paraît-il, une amie bien obligeante. Heureusement que Campion ne la nomme pas.

[1] XXVIIe lettre, le 3 janvier 1637.

[2] XXVIIIe lettre, Condé, 30 janvier.

Il était resté vingt-sept jours à Condé après la sortie de ses détachements. Nous le voyons ensuite à Sedan, d'où il part dans le carrosse de M. de Beaulieu pour venir à Paris. Il s'y met en quête de nouvelles et apprend que le Roi est à Malzerbes, lieu suspect qui se trouve sur le chemin d'Orléans; que la cour est suivie de beaucoup de troupes, ce qui lui fait craindre qu'on ne veuille forcer le prince à traiter.

Il apprend que M. de Bautru a été envoyé à Sedan pour offrir au comte la retraite de Mouzon. C'est pour l'éloigner, dit-il, de Monsieur, empêcher tout commerce entre eux, afin que le comte ne le détourne pas de traiter avec le cardinal.

Campion devinait le but de ces manœuvres, lorsqu'il reçut l'ordre de se présenter à la cour. Il craignit que ce ne fût pour l'arrêter. Combien étaient détruits les beaux projets dont il avait cru l'exécution si facile, et qui auraient pu réussir sans les agents secrets du cardinal.

Il dépêcha, sans perdre courage, un émissaire par des chemins écartés, pour faire connaître au comte de Soissons ce qu'il avait recueilli de toutes parts, et partit pour Malzerbes, bien décidé à faire tout ce qui serait utile au service de son maître[1].

[1] XXIX[e] lettre, Paris, 20 février 1637.

M. de Boissi, qui l'accompagnait, lui apprit qu'il avait ordre de ne pas le quitter et de lui interdire d'aller à Blois sans le consentement du Roi. Il courut la poste sur de mauvais chevaux, accompagné de gens bien montés qui ne l'eussent pas laissé échapper quand bien même il l'aurait voulu. Il pensa, avec plaisir, qu'il avait bien fait d'envoyer un courrier au comte de Soissons.

Le Roi le reçut bien d'abord, et lui demanda s'il avait ordre du comte de Soissons de voir le cardinal. Il lui tourna le dos quand il sut qu'il n'en était rien. On croyait donc, à la cour, que le prince envoyait faire sa soumission. Le cardinal entra; Campion sortit pour aller rejoindre ses chevaux et écrire au comte[1]. Il reçut l'ordre du Roi d'aller l'attendre à Orléans.

La cour y arriva bientôt. Alexandre fut arrêté et mis en prison. Il y resta six jours, et il y serait demeuré davantage, si Monsieur n'eût signé son accommodement et demandé qu'on mît en liberté l'agent du comte de Soissons. Tel fut le résultat de cette entreprise, qui ne pouvait être sérieuse, car Monsieur, trop facile à séduire, n'avait ni le caractère, ni la persévérance qui conviennent aux hommes de parti. Le cardinal triomphait, mais pas autant qu'il l'aurait voulu.

[1] XXXe lettre, Malzerbes, 22 février 1637.

Campion revint à Paris avec M. du Gué, dans le carrosse de M. de Brion, envoyés l'un et l'autre au comte de Soissons par Monsieur. On crut que M. de Brion y allait pour la forme et que M. du Gué, seul, avait le secret comme ami du prince. Alexandre pensa le contraire, puisque tout était changé, et que c'était à M. de Brion que Monsieur avait donné sa confiance, car un article du traité devait l'obliger à renvoyer Montrésor et ses amis de sa maison et de son commerce particulier.

Campion resta peu de jours à Paris et revint à Sedan avec M. le comte de Fiesque, en suivant des chemins détournés, car ils craignaient qu'on ne les arrêtât sous de nouveaux prétextes, et qu'on ne leur enlevât l'argent que Monsieur leur avait confié pour le rendre au comte de Soissons[1].

Alexandre se tint deux mois près du prince, sans dire de quelle manière il passa son temps. L'intrigue sommeillait. Il ne vint que dans les premiers jours de mai à Paris. Qu'y fit-il? Il va nous l'apprendre. Le comte de Soissons lui avait recommandé d'avoir une entrevue avec le père Saint-Joseph, un de ces ecclésiastiques rusés qui touchaient à tout et faisaient partie de la maison du Cardinal. Il alla le voir à Charonne, chez le ministre. Il se promena

[1] XXXIe lettre, Paris, 2 mars 1637.

avec lui dans les jardins, et il résulta de leur conversation que le comte devait avoir peu d'espérance d'accommodement tant qu'il ne viendrait pas à Paris, et ne témoignerait pas la plus grande confiance; ce qui n'entrait pas dans les vues de M. de Soissons.

Il présenta Campion au cardinal, qui lui fit un accueil très-bienveillant devant toute la cour, et lui dit de continuer sa négociation avec le père Saint-Joseph. Celui-ci félicita Alexandre de la bonne réception qu'il avait eue. Alexandre répondit qu'il n'avait pas lieu d'être satisfait, puisqu'il n'avait pas été question des affaires du comte. Le cardinal, l'ayant entendu, se retourna et lui dit : « Vous voulez du solide, M. de Campion, vous en aurez. » Celui-ci, un peu déconcerté, se contenta de faire sa révérence et se retira.

Il alla visiter, le lendemain, les personnes avec lesquelles le comte lui avait recommandé de s'entendre pour avoir leur avis. Ce fut d'abord la mère de M. de Soissons, laquelle désirant passionnément revoir son fils, opina pour son retour sans en dire les moyens, sans en examiner les conséquences.

La duchesse de Longueville, sœur du comte, voudrait qu'il rentrât à Paris, mais quand elle envisage les inconvénients, elle tremble, pleure et dit qu'il faut bien qu'il se garde de revenir. Elle craint ce-

pendant qu'il ne se laisse trop entraîner par les ennemis du cardinal, qui le pousseront à faire la guerre, en disant que toute la France sera pour lui, sans se préoccuper du succès, qui lui paraît très-douteux.

Enfin, les personnes les plus sages n'osent lui donner un avis. Cette contagion le gagne, car il écrit au prince qu'il connaît mieux ses propres affaires que personne; que c'est à lui de commander et aux autres d'obéir pour le servir à point[1].

Il continue, néanmoins, à prendre des informations et ne juge rien de bon des intentions du cardinal, qui n'a d'autre but, en négociant, que de voir si le comte est en état de lui nuire. S'il jugeait qu'il en fût ainsi, il ne romprait pas; mais s'il découvrait le contraire, c'est-à-dire qu'il fût sans crédit à l'intérieur du royaume, il ferait les plus grands efforts pour le perdre. Alexandre conseille à son maître de demander la permission de demeurer à Sedan et de conserver le revenu de ses charges. « Dans cette place, dit-il, vous serez toujours en sûreté, et pourrez prendre votre temps de lui nuire. »

Monsieur, de son côté, circonvenait le cardinal pour qu'il traitât avec le comte; et tandis que le ministre répondait que c'était son plus grand désir pour

[1] XXXIIe lettre, Paris, 5 mai 1637.

être agréable à Monsieur, le père Saint-Joseph disait, à qui voulait l'entendre, que rien ne se ferait tant que le duc d'Orléans s'en mêlerait. Ce prince venait coucher toutes les semaines deux fois à l'hôtel de Venise, sans autre motif que de conférer avec Campion. Celui-ci l'attendait dans la chambre d'un valet de M. de Brion, jusqu'à minuit, heure à laquelle le prince renvoyait sa compagnie et venait dans celle de M. de Brion, où il restait jusqu'au jour.

Finalement, Monsieur dit qu'il ne voulait pas s'embarquer dans une nouvelle affaire. Campion lui fit remarquer que le cardinal le trompait en l'assurant qu'il voulait que ce fût lui qui négociât l'accommodement de M. le comte, car on lui avait affirmé que rien ne se ferait jamais par cette voie. Monsieur parut incrédule, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était dupe de la politique tortueuse du cardinal. Campion ne sait si l'affaire ira plus loin, mais il est satisfait d'avoir éclairé le duc d'Orléans.

Le lendemain, le père Saint-Joseph lui donna rendez-vous à midi pour voir le ministre. Il s'y rendit, et Monsieur vint, de son côté, pour soutenir les intérêts du comte. La conversation du prince et du cardinal eut lieu à part. Campion fut enfin mandé et introduit par le père Saint-Joseph. Lorsqu'il se présenta, le cardinal lui dit : « Vous ferez savoir à M. le comte qu'il a de grandes obligations à Mon-

sieur; qu'il sollicite les affaires avec trop de hauteur et que, sans le duc d'Orléans, on aurait déjà rompu les négociations. »

Campion, qui savait à quoi s'en tenir, répliqua qu'il tenait du père Saint-Joseph lui-même qu'il n'y aurait rien à faire tant que Monsieur s'en mêlerait. Tous trois restèrent interdits et furent quelque temps sans parler. Le père Saint-Joseph dit à Campion qu'il avait mal interprété ses paroles. Campion se retira. Monsieur, tout ému, ne tarda pas à le suivre, ne doutant plus de la mauvaise intention du cardinal. Alexandre se flatte d'avoir mis du désordre entre eux, ce qui ne peut qu'être favorable aux affaires du comte; il pense qu'ils demanderont un autre négociateur que lui [1].

Le traité eut lieu, en effet, le mois suivant, mais en dehors de Campion, ce qui dut lui causer une certaine contrariété, qu'il s'efforce de dissimuler, surtout auprès de ses amis, quand ils le plaignent de cette mésaventure.

Il leur représente que le cardinal, n'ayant aucune inclination pour sa personne, aurait toujours contrarié ses propositions, et qu'il était tout simple que l'on choisît un autre négociateur, sur le dévouement duquel on pût compter.

[1] XXXIII[e] lettre, Paris, 18 juin 1637.

Il se félicite, toutefois, d'avoir mis l'affaire en bon train, mais il est difficile d'obliger celui qui est maître de tout à conclure un traité avec un homme qu'il n'aime pas. Un autre point qui le satisfait, c'est que le comte, dont le caractère est porté à la méfiance, n'admettra aucun des siens dans ses confidences, s'il a eu quelques rapports avec les ministres. On ne doit pas croire, ajoute-t-il, que le comte de Brion et le père Hilarion aient eu le secret de l'affaire; ils n'en ont eu que l'apparence, pour plaire à Monsieur. C'est M. de la Croisette qui a tout mené, raison pour que le comte se défie de lui. Mais peu importe à M. de la Croisette, car il retrouvera toujours sa position près du duc de Longueville, qui désire que tous ceux qui le servent soient agréables aux ministres.

Campion ayant affirmé qu'aucun traité ne se ferait par l'entremise du duc d'Orléans, persiste, comme on voit, dans son opinion, en disant que les agents du prince n'ont assisté que pour la forme aux conférences. Dit-il vrai, ou n'est-ce qu'une satisfaction d'amour-propre qui le fait parler ainsi? Un certain dépit perce évidemment dans sa narration; mais il n'en veut pas à son maître, qui est persuadé de son dévouement; aussi lui est-il tellement attaché, qu'il ne veut rien de la cour. « La cabale, dit-il, qui s'est formée pour me détruire, travaille inutilement,

quelque puissante qu'elle soit ; cependant, s'il eût été seulement question de raccommoder M. le comte et le cardinal, j'aurais essayé d'en être l'entremetteur, mais il n'était question que d'une trêve, que je considère comme un délai de haine. Je suis assurément dans le meilleur parti, ayant la confiance de mon maître, qui n'a même pas trouvé mauvais ma rencontre avec Saint-Ybalt, qui est tout à fait brouillé avec lui[1]. »

L'accommodement que tous les historiens appellent le traité de Sedan, sans indiquer les ressorts cachés mis en jeu pour le conclure, n'était, en effet, qu'une trêve, puisque le comte pouvait rester à Sedan sans rompre ses rappórts avec M. de Bouillon, lié au parti de l'Espagne, mais ayant, toutefois, promis de rester fidèle au Roi.

Nous ne voyons rien d'important durant les trois mois qui suivent. La duchesse de Longueville engage Campion à faire admettre, auprès du comte, son frère, un certain gentilhomme auquel elle s'intéresse. Alexandre en parle plusieurs fois, et, à la troisième, le comte lui défend de continuer, objectant que c'était sa sœur elle-même qui lui avait donné des préventions contre son protégé. Campion fait part de l'insuccès de sa démarche à Mme de Lon-

[1] XXXIVe lettre, Sedan, 27 septembre 1637.

gueville, l'assaisonnant de ce trait qui peint assez bien le caractère du comte et ne doit pas être perdu pour ses biographes. « Il est plus aisé de faire du mal à quelqu'un auprès de monsieur votre frère, que de réparer le mal lorsqu'il est fait. »

Mais bientôt Alexandre manda à la duchesse qu'il avait réussi, et qu'il était chargé d'expédier les ordres pour son protégé. « M. le prince, dit-il, sera toujours accessible aux choses justes, surtout quand elles lui seront demandées par sa sœur. » Il ne pouvait s'exprimer d'une manière plus gracieuse, ni mieux réparer envers Mme de Longueville les refus exprimés dans sa première missive [1].

La lettre suivante de Campion a trait à une affaire de cœur. Sa confidente, Mme de R***, sa correspondante et son amie, vient de se marier. Un peu de dépit était peut-être entré dans sa résolution. Au lieu de s'en fâcher, Alexandre trouve, au contraire, qu'elle lui a donné une preuve d'affection et non d'inconstance, car il espère qu'elle sera toujours la même à son égard et ne passera pas du côté de ses ennemis. Il aurait désiré la voir avant le voyage qu'il fit à Blois; il l'attendit même inutilement à sa porte jusqu'à minuit avant de monter à cheval. « J'espère, ajoute-t-il, être dans quelques jours à

[1] XXXVe et XXXVIe lettres, de Sedan, sans date.

Paris et vous donner un chiffre et un moyen d'avoir des lettres l'un de l'autre, à de certains jours, sans que personne puisse s'en douter et les comprendre[1]. »

Cette conclusion, très-singulière, annonce un homme dominé par de doubles affections, ce qui ne l'empêche pas de conspirer. Il vient, en effet, peu de jours après à Paris, pour prendre part à un coup de main contre le cardinal. Il n'eut pas lieu ; ce qui lui fit écrire au comte : « Notre-Dame des Avents est passée et le ministre n'est pas sous les verrous, comme on vous l'avait fait espérer. Monsieur est allé le voir à Rueil, ce que je regarde comme de mauvais augure. » Campion se rit des négociations faites dans le cabinet pour perdre le cardinal, et juge qu'il est trop bien établi pour les craindre. Ce sont des intrigues de filles et de gens, il est vrai, bien intentionnés, qui ne réussiront jamais[2].

Le comte de Soissons aurait désiré faire alliance avec M. de Rohan, sans prendre, toutefois, aucun engagement avec lui, car il savait qu'il ne serait pas attaqué tant qu'il n'attaquerait pas lui-même et que ses ennemis seraient trop habiles pour commencer. La différence de religion était pareillement un obstacle à leur accord. Campion cessa de s'en occuper. On voulut lui faire reprendre la négociation par l'en-

[1] XXXVIIe lettre, sans date ; probablement de Sedan.
[2] XXXVIIIe lettre, Paris, 30 décembre 1637.

tremise de plusieurs dames; il préféra la rompre en attendant les ordres du comte[1].

A cette époque, Hesdin fut prise. Alexandre mande à son maître que M. de la Meilleraye avait été fait maréchal de France sur la brèche; que les affaires des Espagnols allaient si mal, celles du Roi si bien, qu'il lui conseillait de fortifier Sedan, et que tous ses serviteurs étaient persuadés que, si le ministre pouvait se rendre maître de cette place, le traité fait avec lui serait non avenu; car le cardinal le regardait comme la seule personne qui l'incommodât et qui ne le ménagerait pas s'il lui arrivait une disgrâce.

Cependant, le ministre traite toujours bien Campion et l'assure de son amitié pour le comte. Campion lui affirme qu'il y a réciprocité. Ils étaient pourtant bien convaincus l'un et l'autre qu'il n'y avait rien de vrai dans ces belles protestations.

Alexandre doit quitter Paris dans deux jours, après avoir fait expédier à son maître les pièces dont il a besoin concernant le gouvernement du Dauphiné, duquel on l'a pourvu afin de l'éloigner de Sedan. Campion termine sa missive en disant au comte que le roi est bien intentionné pour lui; qu'il s'est informé de ses divertissements, en jetant l'œil,

[1] XXXIV lettre, Paris, 31 septembre 1637.

toutefois, autour de lui pour voir s'il n'y avait pas d'amis du cardinal. Il craint pourtant que toutes ces bonnes paroles n'aboutissent à rien [1].

Le 3 août, Alexandre fut témoin, à Mouzon, d'une querelle survenue entre M. de Nevers et M. de Saint-Mas. Il chargea Beauregard d'en raconter les détails au comte. Beauregard, dit-il, est ambitieux, et si le cardinal le laisse faire, il ne sera pas aussi humble que ceux qui l'ont précédé. Campion joue et mange avec lui, pensant bien que si cette familiarité ne sert à rien, elle ne pourra du moins pas lui nuire [2].

En septembre, la reine, accouchée d'un Dauphin, était au comble de la joie. Alexandre ne doute pas du plaisir qu'en éprouvera le comte de Soissons, et pense cependant que la reine n'aura pas plus de crédit auprès du Roi qu'avant cette miraculeuse naissance, car le cardinal redoublera de soins *pour la rendre suspecte*.

Campion attendait alors qu'une fièvre tierce, dont il souffrait beaucoup, fût passée, pour monter à cheval et aller rejoindre le comte. Pendant ce retard, il répandait le bruit que son maître voulait se marier. Il disait, en particulier, à une foule de princesses, que le comte avait jeté les yeux sur elles. Son but était

[1] XLe lettre, Abbeville, 1er juillet 1639.

[2] XLIe lettre, Mouzon, 3 août 1639.

de les attacher aux intérêts de M. de Soissons et de leur faire haïr le ministre qui avait d'autres vues. Il conseillait, dans le même temps, à son maître de faire comme le duc de Bourgogne, qui donnait, à tous les princes, l'espérance d'obtenir sa fille. Alexandre employait bien, comme on voit, le temps de sa fièvre tierce. A la vérité, ses moyens n'étaient pas d'une parfaite loyauté; mais quels détours n'excuse pas la politique [1]?

Vient sa lettre à Mme de La Lane, qui lui avait envoyé des vers de son mari. Il ne tarit pas d'éloges sur cette production. Nous devons nous en rapporter à lui, puisque ses propres poésies, avec lesquelles nous ferons bientôt connaissance, ont fait les délices de ses contemporains.

Revenant bientôt aux choses sérieuses, il va voir M. Le Grand, qui paraît très-flatté des compliments qu'il lui adresse de la part du comte et de M. de Bouillon. M. Le Grand l'assure que le cardinal désire perdre M. de Soissons. Il mande ces nouvelles à son maître et ajoute que M. Le Grand sera un bon protecteur auprès du Roi, car il cultive adroitement la reine et Monsieur. C'était pourtant une des créatures du cardinal. Il a le cœur ulcéré et ne manque pas de bonnes raisons pour justifier son ressentiment.

[1] XLIIe lettre, Paris, 8 septembre 1638.

Campion partit pour Amiens et fut très-bien accueilli du cardinal et du Roi. Arras venait d'être prise. Le hasard voulut que le comte de Soissons eût témoigné, pendant le siége, le désir de voir triompher les troupes royales. On peut douter de la sincérité des sentiments qu'il exprimait. Le ministère lui en sut néanmoins bon gré. Alexandre prie le comte d'employer diverses personnes qui lui sont recommandées par la princesse, femme de Monsieur, car elle ferait un *furieux vacarme* s'il les mettait à l'écart[1].

Le comte écrivit à sa mère une longue lettre qu'il fit passer dans les mains de Campion pour avoir son avis. Il se plaignait d'elle, au sujet de choses diverses qu'il énumérait. Alexandre trouve la lettre rédigée en termes convenables, mais il n'admet pas les emportements auxquels il se livre envers un des gens de sa maison; « car, lui écrit-il, s'il ne vous est pas affectionné, au moins il ne vous trahit pas. » Il prie le comte d'épargner à sa mère le chagrin qu'il lui causerait s'il persistait dans son opinion[2].

Cependant le Roi continuait d'être mécontent et avait dit à M. Lê Roi, secrétaire du comte, qu'il s'étonnait que M. de Soissons eût des rapports avec

[1] XLIVe lettre, Paris, 20 août 1640.
[2] XLVe lettre, Paris, 12 novembre 1640.

ses ennemis. Le comte, sachant cela, écrivit une lettre justificative que le père de Gondy et Campion furent chargés de présenter au souverain. Ils crurent qu'il en ferait peu de cas; le contraire eut lieu. Il la lut et traita Campion très-favorablement. Ce dernier détruisit ses préventions en disant que le comte lui était fort attaché et que tous les rapports qu'on faisait contre sa personne venaient de ses ennemis. Il lança quelques traits à l'adresse du cardinal, sans toutefois le nommer, et dévoila l'adresse dont on usait pour indisposer Sa Majesté contre ses plus fidèles serviteurs, et particulièrement contre M. de Soissons, faussement accusé d'avoir des intelligences en Flandre et en Angleterre. Il pense que sa conversation aurait continué jusqu'au moment où le Roi donnait le *bonsoir*, s'il ne fût entré dans le salon des créatures du cardinal.

Campion est persuadé qu'au lieu d'une réconciliation due à l'initiative et à la volonté du Roi, le ministre le fera consentir à faire la guerre au comte. Il s'en console en pensant qu'il n'en a pas moins fait connaître au souverain tous les artifices du cardinal.

Son jugement ne l'avait pas trompé, car étant allé de Saint-Germain à Rueil pour voir le ministre et s'expliquer avec lui, il s'aperçut que celui-ci était déjà instruit de la conversation qu'il avait eue

la veille avec le Roi. Il lui fit, néanmoins, toutes sortes de caresses; lui dit qu'il voulait bien croire que le comte n'avait pas fait de traité avec l'Angleterre et la Flandre; mais que M. de La Vigerie, gentilhomme de M. de Soubise et prisonnier à la Bastille, avait cependant fait des révélations qui compromettaient le comte; enfin, que M. l'abbé de Mersy était allé de Bruxelles à Sedan, sinon pour voir M. de Soissons, au moins pour s'entendre avec MM. de Guise et de Bouillon, qui avaient eu, à Montmédy, des conférences avec dom Miguel de Salamanque. Voyant que le cardinal était si bien instruit, Campion répliqua que MM. de Bouillon et de Guise n'étaient pas plus coupables que le comte de Soissons. Le cardinal lui ayant rappelé la déclaration de M. de La Vigerie, qui chargeait son maître, il s'écria qu'il était bien facile de faire parler un prisonnier. « Modérez-vous, M. de Campion, lui dit le cardinal, vous êtes en colère. » Alexandre se calma, salua le ministre et alla de suite à Saint-Germain voir Monsieur, qui lui remit une lettre pour le comte. Campion la lui adressa sans l'ouvrir, et y ajouta la relation de ses conférences[1].

Le comte renvoya à Campion sa lettre et celle de M. le duc d'Orléans, car les avis qu'elles lui don-

[1] XLVII[e] lettre, Paris, 24 décembre 1640.

naient différaient entre eux. A ces lettres en étaient jointes d'autres pour le Roi et pour le cardinal. Elles étaient ouvertes et devaient être montrées, d'après ses ordres, à sa mère, à M. de Gondy, à MM. les présidents de Mesmes et de Bailleul, avant d'être portées au Roi et au ministre. Campion aurait désiré que l'on consultât chacun de ces personnages en particulier, au lieu de les réunir en espèce de conseil, ce qui ferait juger au cardinal qu'ils étaient amis du comte et pourrait leur nuire ; mais les ordres de ce dernier étaient positifs : tous se rendirent à l'hôtel de Soissons, où les avait mandés la mère du comte.

Le conseil trouva les lettres fort bien faites. Alexandre s'empressa de les porter au cardinal, dans son hôtel de Paris ; mais au lieu de trouver le ministre doux comme à l'ordinaire, il ne vit en lui qu'emportements et menaces, parce que le comte ne voulait se justifier que devant le Parlement. Le cardinal s'écria, devant son entourage, que c'était au Roi de choisir des juges. Alexandre répartit que son maître n'en serait peut-être pas justiciable, et que le Roi ne pouvait être d'un avis contraire. Le ministre, exaspéré, s'en prit à Campion et lui dit qu'on verrait si lui-même ne s'était pas compromis ; que, dans ce cas, le Roi saurait en faire justice. Alexandre répondit, en se retirant,

qu'il engagerait sa tête pour répondre de ses actes et de ceux de son maître.

Après avoir quitté le cardinal, il courut à toute bride à Saint-Germain, pour remettre la lettre du comte au roi, avant que le ministre eût le temps de recommander à Sa Majesté de ne pas la recevoir. Il trouva le roi soupant. Il se tint sous la porte de son cabinet, lui remit sa missive au moment où il sortait et le suivit.

Le roi la lut attentivement, et permit à Campion de parler des affaires de son maître. Il l'écoutait avec intérêt, quand M. de Chamarante vint lui apporter une lettre du cardinal. Après l'avoir lue, il quitta son interlocuteur en lui promettant une réponse pour le lendemain. Alexandre écrivit au comte, qu'aussitôt après l'avoir reçue, il la lirait et lui ferait connaître son avis et celui de ses fidèles serviteurs [1].

Le 21 janvier, Campion eut une entrevue de nuit avec Monsieur, qui l'entretint des préventions de la cour contre son maître. Il n'y pouvait rien, car il ne voulait plus se rembarquer dans toutes ces affaires. Il conseilla à Campion de retourner à Sedan, vu la haine que lui portait le cardinal, et ajouta que c'était aussi la pensée du comte de Soissons. Campion crut, au contraire, qu'il de-

[1] XLVIIIe lettre, Saint-Germain, 26 décembre 1640.

vait rester à Paris pour s'assurer de tous les amis et serviteurs du comte. « Toutefois, écrivait-il à ce dernier, ne soyez pas persuadé que je veuille entrer à la Bastille comme un fou. »

Il faisait alors agir une dame de la connaissance du comte, laquelle avait eu plusieurs entretiens avec le cardinal, dont elle espérait obtenir un arrangement ; mais il lui fallait, avant de rien terminer, une lettre de créance de M. de Soissons. Alexandre frappe à toutes les portes, et ne craint pas d'être arrêté, tant que le cardinal aura l'espérance de mettre la main sur le comte lui-même. « J'ai d'autant moins d'appréhension, écrit-il à ce dernier, que je suis allé à la comédie de *Mariame* dans le carrosse de la comtesse de Soissons, où était Mlle de Bourbon, mademoiselle votre nièce que j'avais l'honneur de mener. Mlle de Bourbon était si belle et si triomphante, que si vous l'aviez vue en cet état, je ne doute pas que vous lui eussiez donné la préférence sur toutes les beautés que vous avez jamais connues. » Si Mlle de Bourbon était triomphante, le cardinal, qui avait la faiblesse de viser à toutes les gloires, ne l'était pas moins qu'elle, car il était heureux de voir représenter sa pièce, ou plutôt celle qu'il s'attribuait avec un aplomb sans pareil. C'était la chronique de l'époque, qu'on appliquera toujours aux hommes haut placés qui se livreront à des travaux réclamant de longues

veilles, un temps précieux qui doit leur manquer. Alexandre, qui se trouvait assez près de Richelieu, remarqua qu'il apportait la plus grande attention au récit, « et qu'il ne pensait qu'à s'admirer lui-même dans son propre ouvrage. » Cependant, dit-il au comte, je trouve à cette pièce quantités de défauts dont je vous entretiendrai à mon retour à Sedan. On conviendra que cette description de la figure rayonnante du cardinal, qu'on chercherait vainement ailleurs, ne manque pas d'originalité.

Il apprend, en terminant sa lettre, une nouvelle qui a singulièrement contrarié la mère du comte : M. de Gondy et les deux présidents sont exilés, à cause de la conférence qu'ils ont tenue à l'hôtel de Soissons. La comtesse n'avait pu se taire; elle avait dit partout que son fils n'avait agi que d'après le conseil de ces personnages. Campion trouve qu'il a toujours obtenu des résultats plus heureux, car ceux avec lesquels il a conféré depuis cinq ans, dans l'intérêt du comte, n'ont jamais *été découverts*. « Enfin, écrit-il à ce dernier, madame votre mère est tout à fait persuadée des torts du cardinal envers vous (il paraît qu'elle avait hésité) et de la justice de votre ressentiment. Elle fera tout ce qu'elle pourra pour vous avoir de l'argent ; beaucoup de vos serviteurs feront comme elle. La dernière voiture part demain ; je ne vous écrirai plus. J'ai encore deux hommes à

voir, et aussitôt que je les aurai entretenus, je me retirerai sans dire adieu[1]. »

Il alla rejoindre M. de Soissons et lui consacra tout son dévouement et son cœur. Nous le voyons, peu de jours après, à Bruxelles, d'où il lui adresse une lettre d'autant plus intéressante qu'elle nous apprend que le comte s'était ostensiblement révolté contre le cardinal, et avait fait avec les Espagnols une alliance que Campion s'efforçait de cimenter. Il n'est pas édifié de la cour de Bruxelles, où il faut parler haut avec les ministres, qui ne cherchent qu'à tromper et à éluder les conséquences de leurs conventions. Ils ne sont même pas d'accord entre eux. Dom Antonio Sarmiento, qui a fait le traité, est contrecarré par ses collègues, et lui-même n'est pas de bonne foi, car il a soustrait de leurs conventions réciproques une pièce des plus importantes. Campion la réclame, mais il n'ose le faire avec trop d'ardeur, et préfère attendre M. de Guise, qui arrive le soir même, et le secondera pour convaincre le ministre de friponnerie.

Ce dernier, se voyant pressé, rejette la faute sur son secrétaire et va le trouver pour faire des recherches avec lui. Il revient avec la pièce soustraite, montrant une si grande et si fausse colère contre

[1] XLIXe lettre, Paris, 21 janvier 1641.

son employé, que le duc de Guise crut devoir demander sa grâce. Le soir même, le secrétaire dit à Campion, en soupant avec lui, qu'il n'avait rien fait que par ordre du ministre.

Alexandre ayant terminé ses affaires dans l'intérêt du comte de Soissons, fut présenté le soir au cardinal infant. Il en reçut l'accueil qu'on avait l'habitude de faire dans cette cour aux envoyés des ducs de Savoie, de Lorraine et autres princes souverains d'Allemagne. Il obtint que son maître serait traité d'Altesse Sérénissime, et le duc de Bouillon d'Altesse. M. de Beauvau fut très-satisfait que cette distinction eût été accordée à ce dernier qu'il représentait à la cour. Ces titres honorifiques n'avaient pas été admis sans contestation. Alexandre les avait exigés, et l'on ne pouvait refuser ces faveurs à la sollicitation d'un homme auquel on devait l'alliance du comte de Soissons, auxiliaire utile, et non auquel on rendait un service en l'admettant dans la coalition.

Les ministres connaissant la faveur dont jouissait Campion auprès de son maître, le chargent de recueillir les fonds nécessaires, et de choisir les officiers qu'il croira les plus propres à servir, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie.

Mme de Chevreuse aidait de son influence, à Bruxelles, le prince de tout son cœur, et avait donné les

impressions les plus favorables de son représentant. Celui-ci presse les ministres pour en recevoir de l'argent, « nonobstant la *gueuserie* qui est grande. » Il espère en avoir dans huit jours, car il doit en arriver prochainement d'Anvers.

Aussitôt qu'il l'aura reçu, il avancera les levées du comte et payera les colonels liégeois qui sont venus le voir à Bruxelles. Pendant ce temps-là, le duc de Bouillon, pressé par le besoin de finances, écrivait à Campion que son maître ne devait pas appliquer à ses propres levées tout l'argent qu'il allait recevoir. Il connaissait mal les intentions du comte, aussi Alexandre lui répondit-il que son maître ne toucherait qu'au *prorata* de ce qui avait été convenu en signant le traité[1].

Enfin, Alexandre, voyant qu'il était temps d'agir, écrit à ses amis particuliers de se rendre à Sedan. Il dit à Valliquerville que ses prophéties vont se réaliser, que le cardinal veut agir tout de bon, mais qu'on ignore s'il trouvera toute la facilité qu'il s'est promise. Il demande à Saint-Ybalt de tenir sa parole, l'assurant qu'il sera le bienvenu, et pensant que son séjour à La Haye n'est pas assez agréable pour le retenir[2].

Enfin, il écrit au comte de Soissons : « Vos af-

[1] L[e] et LI[e] lettres, Bruxelles, 25 mai et dernier de mai.
[2] LII[e] lettre, Bruxelles, juin 1641.

faires sont en assez bon état, tous les officiers généraux qui résident dans le Luxembourg se réuniront à l'ordre de leur prince; mais il faut donner le temps que demande le ministère pour avoir le reste des fonds nécessaires, car il est évident qu'il n'a pas le sou. « Campion conseille au comte d'expédier de l'argent et de permettre de distribuer celui qu'il a déjà envoyé à Bruxelles. « En attendant, dit-il, je presse les ministres de tenter le peu de crédit qui leur reste à Anvers. »

Il apprend alors, avec surprise, ce qu'il appelle la folie de M. de Châtillon et la présomption du cardinal, qui veulent assiéger Sedan avec six mille hommes, au moment où la principale armée s'occupe du siége d'Aire. « Il faut, dit-il, que M. de Châtillon fuie ou périsse, si le duc de Lorraine ne vient à son secours. » Alexandre, devant bientôt quitter Bruxelles, fait diriger sur Sedan tous les chariots du prince, et les cent casaques de ses gardes.

Il se plaint alors au comte de la manière peu courtoise dont il a traité une dame qui le sert avec beaucoup de zèle. Sa lettre nous semble très-curieuse et fera diversion aux graves et importantes affaires que nous venons de raconter. « Il paraît, lui dit-il, que M. de Châtillon ne vous fait guère peur (cette phrase ferait croire que Campion était moins rassuré que son maître), puisque vous songez à me

railler dans votre lettre. C'est me savoir peu gré de vous avoir rendu des services et procuré pour amie une illustre personne qui ne l'avait jamais été. Elle est persuadée de votre reconnaissance pour les remercîments que vous lui faites; mais si elle voyait la lettre que vous m'avez adressée, peut-être n'agirait-elle pas avec autant de chaleur, car vos railleries ne sont pas trop obligeantes pour elle. Elle a écrit au comte-duc, de sorte que son assistance ne vous sera pas inutile, et comme elle a tout pouvoir sur le ministre Dom Antonio Sarmento, elle l'a prié d'écrire dans vos intérêts au même personnage. Je ne sais si vous en seriez quitte à si bon marché, si vos affaires vous appelaient à Bruxelles, ou si les siennes l'obligeaient à prendre la route de Sedan. Enfin, je ne serais pas surpris que vous m'envoyassiez un jour promener, si vous voyez les choses comme vous le dites, et que je ne devinsse aussi malheureux qu'elle est raillée. Mais, si vous daignez m'en croire, vous n'aurez pas si bonne opinion de mon mérite, car je n'envisage ces sortes de déités, qui sont au-dessus de votre serviteur, qu'avec respect et vénération, et vu qu'elles n'auraient garde de s'abaisser jusqu'à moi, je me garderai bien d'élever mes prétentions jusqu'à elles. Je vous parle sincèrement et j'ose espérer que vous m'épargnerez ces plaisanteries à l'avenir, ainsi qu'à elle, qui se

chargera de vos affaires comme si elles étaient les siennes propres, quand je serai parti [1]. »

Voilà une grande dame, très-respectable du reste, qui paraît fort intrigante (ne serait-ce pas Mme de Chevreuse, que le cardinal avait exilée?). Avouons que le gentilhomme qui défend l'honneur de cette dame, ne pouvait terminer sa lettre avec plus d'humilité. C'est vrai ; mais comme il se relève et reprend sa dignité, en disant que M. le duc de Bouillon lui a écrit pour le remercier de lui avoir obtenu le titre d'Altesse auprès de la cour de Bruxelles. Le temps ou l'insouciance de ses héritiers n'a pas respecté ces curieuses lettres.

On craignait alors à Sedan que le duc de Lorraine ne se joignît au maréchal de Châtillon pour attaquer cette place. Beauregard vint, de la part du comte, transmettre l'ordre à Campion d'aller voir le duc de Lorraine, afin de le détourner de l'alliance qu'on lui demandait. Au lieu de passer par Sedan, Alexandre aima mieux aller directement à Vaudrevange, où était le duc. « Je vous supplie, écrit-il au comte, de penser que je ne me suis pas abstenu d'aller à Sedan, vu la difficulté de passer dans les villes, et la crainte d'être pris par les garnisons françaises. Je tiens peu à la conservation de ma vie et n'ai d'autre

[1] LIVe lettre, Bruxelles, 3 juin 1641.

but que de vous rendre un service considérable. » Il trouve néanmoins sa mission délicate, car le comte l'envoie avec une simple lettre de créance près d'un prince qui n'a jamais été de ses amis. Il n'y avait pas un moment à perdre pour agir, car le duc de Lorraine venait d'abandonner les intérêts de l'Espagne et de faire avec la cour de France un traité par lequel il s'obligeait à rejoindre le maréchal de Châtillon pour attaquer Sedan. Sa cour n'était pleine que d'agents du cardinal. Campion ne perd pas courage, surtout quand il voit arriver M. de Guise, parent de M. le duc, et M. de Malvezzy, ministre du roi d'Espagne. Il écrit de suite à Mme de Chevreuse pour en obtenir une lettre semblable à celle que lui avait remise M. le comte de Soissons. Mme de Chevreuse, fille du duc de Rohan de Montbazon, avait épousé Claude de Lorraine-Chevreuse, et se trouvait par conséquent alliée de cette grande maison, près de laquelle son influence était considérable. Alexandre pria M. l'abbé de Mersy et le marquis de Ville de l'accompagner pour se rendre favorables ceux qui approchaient du prince, afin de le décider à s'unir au comte de Soissons. L'entreprise était difficile. Campion doutait que ses démarches obtinssent un résultat satisfaisant[1].

[1] LVIe lettre, Luxembourg, 25 juin 1641.

Deux jours après, il avait réussi. M. de Lorraine, qu'Alexandre et ses amis avaient vu séparément, leur avait promis de s'unir à la cause du comte, à condition que si ce dernier faisait un traité avec la France, il y serait compris et rentrerait dans son duché, dont il avait été dépossédé par le cardinal ; ensuite, qu'après la réunion de son armée à celle du comte, ils seraient l'un et l'autre sur le pied de la plus parfaite égalité et auraient chacun leur jour de commandement. Campion se lia avec les principaux personnages de cette cour, qui montrèrent beaucoup de joie de voir les deux princes unis. Il fut beaucoup aidé par MM. de Ville et de Mersy, qui firent renvoyer en France l'abbé de Saint-Martin et M. de Grave, écuyer du cardinal. Enfin le duc annonça son départ de l'abbaye de Meteloc pour se rendre à Sedan. Campion, qui connaissait ses perpétuelles irrésolutions, ne jugea pas à propos de le quitter avant qu'il eût passé la Moselle, de crainte qu'il ne changeât d'avis. M. de Guise, éprouvant les mêmes inquiétudes, était allé le voir la veille et en avait reçu la plus bienveillante réception. Le marquis de Malvezzi, arrivé le soir, fit de même. Tous jugeaient qu'il était nécessaire de ne pas le perdre de vue un seul instant[1].

Le comte de Soissons fut au comble de la joie en apprenant de si bonnes nouvelles. Il en adressa ses

[1] LVII[e] lettre, Sarrebourg, 2 juillet.

compliments à Campion d'une manière si vive, que celui-ci éprouva une confusion telle, qu'il jugea que son poste était près de M. le duc de Lorraine.

Enfin ce prince passa la Moselle, et son armée reçut dès le même jour son pain de munition des mains des commissaires espagnols, qui la logèrent sur leurs terres. Le comte envoya des relais jusqu'à moitié chemin de Luxeuil à Sedan, afin que Campion et M. de Chambor pussent le rejoindre dès le lendemain.

Campion, dans sa missive, recommandait au comte de ne pas combattre le maréchal de Châtillon avant qu'il eût été rejoint par le duc de Lorraine, seul moyen d'obtenir une victoire certaine. « Vos affaires sont en si bon chemin, monseigneur, lui écrivait-il, que ce serait une affliction éternelle pour vos serviteurs, si vous faisiez quelque chose qui les troublât, et, vu les intelligences que vous avez en France, et l'engagement de la principale armée au siége d'Aire, il est impossible qu'on vous empêche d'aller jusqu'à Paris, où vous serez reçu avec joie. Au nom de Dieu, ajoutez encore deux ou trois jours de patience à celle que vous avez eue jusqu'ici, et, puisque vous êtes satisfait de ma négociation, ne rejetez pas le conseil que je prends la liberté de vous donner[1]. »

[1] LVIII[e] lettre, à Grevemarquer, ce samedi au matin ... juillet 1641.

Enfin, ce que Campion redoutait le plus arriva fatalement : le comte de Soissons, à la tête de son armée, attaqua celle du maréchal de Châtillon, la mit en déroute, et, au moment où il allait jouir du fruit de sa victoire, il fut atteint d'une balle, et tué, près du bois de Marfie, le 4 juillet 1641, « sans qu'on pût en savoir la manière, » dit Campion, dans une lettre à Mme de Chevreuse. Il devait pourtant être mieux informé que tout autre. L'obscurité qui règne sur cet événement l'a fait attribuer à diverses causes : a-t-il succombé sous une balle ennemie venant de la forêt? s'est-il tué lui-même par accident, d'un coup de pistolet? l'a-t-il été par un émissaire du cardinal? Nous verrons qu'Alexandre penche vers ce dernier avis, sans toutefois rien préciser. Toutes ces opinions ont trouvé créance, selon les intérêts et les dispositions d'esprit de ceux qui cherchaient la cause de ce tragique événement. Il n'en a rien surgi de certain pour l'histoire et la postérité.

La mort du comte désorganisa son parti et laissa sans ressources une foule de malheureux gentilshommes qui s'y étaient engagés. Campion n'eut d'autre issue que la protection que lui offrit Mme de Chevreuse. C'était retomber dans l'abîme d'intrigues qui forme la seconde phase de sa vie d'agitations et d'aventures.

Cependant M. de Bouillon, qui savait qu'Alexandre

était bien avec les ministres d'Espagne, le pria d'aller en Flandre pour solliciter l'exécution du traité qu'il avait fait avec eux et voir s'il n'y aurait pas moyen de soutenir le parti, après la grande secousse qu'il venait d'éprouver. Il accepta cette mission avec joie, espérant rencontrer à Bruxelles Mme de Chevreuse, toujours en exil, qui l'aiderait dans sa négociation[1].

Il était alors à Sedan, seul avec quelques amis qui n'avaient pas voulu le quitter. D'autres avaient passé dans l'armée de M. le duc de Bouillon. Il renvoya le train du pauvre comte et ne voulut pas s'embarquer dans de nouvelles affaires ; non qu'il condamnât le parti que tant d'honnêtes gens avaient pris ; mais il avoue que, voyant approcher l'armée du roi pour assiéger Sedan où était toujours le corps de M. de Soissons, il croyait devoir attendre, afin d'avoir l'assurance que les restes de son maître seraient transportés dans le tombeau de ses ancêtres. Il compte bientôt rentrer en France, car il ne veut pas rester avec les Espagnols, malgré les avantages qu'il pourrait en retirer. « Mme de Chevreuse et M. de Guise, dit-il, n'auront pas le pouvoir de me faire prendre ce parti, car je trouverais aussi honteux pour moi de servir le roi d'Espagne contre ma patrie que d'aban-

[1] LIXe lettre, Sedan, 11 juillet.

donner les intérêts d'un prince qui m'a tant aimé. » On ne pourrait montrer des sentiments plus patriotiques, plus nobles et plus désintéressés. Campion n'avait, en effet, jamais combattu qu'en faveur des princes contre le despotisme de Richelieu [1].

Sur ces entrefaites, le duc de Guise voulait aller à la défense d'Aire, malgré la défaite de son parti; Campion lui fit quelques remontrances, car il n'approuvait pas qu'il se jetât inconsidérément dans une entreprise dont le succès était des plus incertains. « Il sera nécessaire, écrit-il au duc, que je fasse un voyage à Bruxelles dans l'intérêt de vos affaires. Comme j'attends les ordres de M. de Bouillon, je ne sais à quelle époque je pourrai me rendre dans cette ville; mais je crains qu'il n'y ait plus moyen de vous arrêter une fois que vous aurez commencé [2]. »

Alexandre fait une excursion à Lille, et ne parle plus du voyage de Bruxelles, qui paraît être abandonné. Il reçoit une lettre de M. le duc de Vendôme qui le complimente sur sa fidélité. La suite prouvera que c'était un premier pas que faisait le duc pour se l'attacher.

D'un autre côté, M. de La Valette lui fait adresser, par la voie de Mme de Chevreuse, des compliments de condoléance sur la mort de son maître.

[1] LXe lettre, Sedan, 14 juillet 1641.

[2] LXIe lettre, Sedan, 14 juillet 1641.

Mais ce qui toucha le plus Alexandre, fut une lettre de Mme la duchesse douairière de Soissons. Il lui répondit par quelques bonnes paroles pour la consoler de la mort de son fils, auquel il avait voué son dévouement et sa vie[1].

Il était allé à Lille pour y rencontrer Mme la duchesse de Chevreuse; il la vit, prit ses ordres, et la quitta pour conduire à Anvers Saint-Ybalt, auquel il remit un passe-port qu'il lui avait fait obtenir de dom Antonio Sarmiento, afin qu'il pût se rendre à La Haye. Campion revint d'Anvers à Sedan, pensant être assommé cent fois sur la route, tant par les paysans que par les soldats, qui haïssaient tous le parti du comte depuis l'accommodement de M. de Bouillon. Cette guerre avait été mal accueillie dans les Flandres, où les paysans étaient ruinés par les soldats des deux partis.

Alexandre avait la liberté de rentrer en France, car il était compris dans le traité fait avec le duc de Bouillon. Les ministres lui firent des offres très-obligeantes. Il répondit qu'il les acceptait, ne voulant à aucun prix servir l'Espagne contre la France. Il instruit Mme de Chevreuse de son heureuse fortune, et lui souhaite une circonstance favorable qui la rétablisse dans la position due à sa naissance et à

[1] LXIIe et LXIIIe lettres, Lille, 3 août.

ses hautes qualités. « Du reste, ajoute-t-il, n'ayez pas peur, madame, des lettres qui parlaient de la personne du monde pour qui vous aviez le plus de dévouement (probablement du comte de Soissons). M. de Bouillon et moi avons brûlé toutes celles qui étaient dans la cassette, en présence de MM. Dubec, de Chambor et de Beauregard ; puis j'ai rendu pareil service à tous les amis de feu M. le comte, lesquels peuvent maintenant dormir en sûreté, puisque je suis le seul qui puisse leur nuire. C'est le dernier commandement que vous m'adressâtes lorsque je pris congé de vous [1]. »

A cette époque, le duc de Lorraine et le marquis de Malvezzi offrirent à Campion de passer au service d'Espagne ; il les remercia en disant qu'il ne pouvait le faire avec honneur.

Il paya 300 écus pour dégager l'équipage de l'abbé de Mersy, qui, moins scrupuleux que lui, avait passé dans les Flandres. Il lui fit dire qu'il ne le presserait pas pour le remboursement, et qu'il partait pour la France dans deux jours [2].

De son côté, le duc de Guise lui témoigna combien il était fâché de n'avoir pu aller le voir à Lille, ayant été retenu devant Aire où était son camp. Alexandre lui répondit qu'il serait allé lui-même le

[1] LXIVe lettre, Sedan, 15 août 1641.

[2] LXVe lettre, Sedan, 22 août 1641.

trouver, s'il n'avait été retenu par l'accord que M. de Bouillon avait fait avec le roi. Comme il jouissait du bénéfice de cet accord, il ne pouvait rester avec les étrangers. Son rôle était de retourner à Sedan pour y prendre son équipage et rentrer en France. « J'ai, dit-il au duc de Guise, un extrême déplaisir de ne pas vous voir compris dans le traité, et de vous laisser dans le lieu où vous êtes, craignant que vous ne trouviez pas toute la satisfaction que vous méritez. » Telle fut la dernière missive de Campion, souscrite de Sedan, où il avait joué, avec une activité sans pareille, le rôle d'un diplomate consommé. Il aurait bien désiré ramener le corps du comte de Soissons en France, « mais ceux qui s'en étaient rendus maîtres s'obstinaient à le garder. »

Le 16 janvier il était à Vert, chez son frère le bénéficier, se reposant de ses fatigues au milieu de sa famille et de ses amis, sans perdre de vue ce qui se passait et pourrait le rappeler à la vie active et aventureuse pour laquelle il était né.

Il renvoie à M. de Thou, qui les lui avait demandées, deux boîtes contenant des lettres, des bijoux et le portrait d'une illustre personne à laquelle ce dernier désire les remettre. Alexandre répond qu'il se fait violence pour se séparer de ces objets qu'il n'aurait pas cédés à tout autre qu'à lui, dût-il en recevoir une grande récompense. Tout cela paraît être la conclusion d'une

intrigue du comte de Soissons avec la duchesse de Chevreuse qui aura pris de Thou pour négociateur[1].

Les rapports passagers de Campion avec de Thou sont suivis de nombreuses confidences. Campion lui apprend que le cardinal lui a fait promettre des avantages par deux personnes différentes, mais qu'il se verrait plutôt réduit à la dernière nécessité que de s'y résoudre. Cela ne ressemble guère au passage de la lettre qu'il avait écrite à Mme de Chevreuse, dans laquelle il regardait comme une bonne fortune l'offre des ministres. Les temps étaient changés ; il explique en ces termes le motif de son honorable et dernière décision : « Le ministre a toujours été ennemi de M. le comte et ne s'est pas encore justifié de sa mort. » Accusation grave, émanant d'une pareille source. Elle peut être hasardée, mais aussi pourquoi tant d'obscurité sur la mort du malheureux prince? « Cependant, dit Alexandre, la passion ne m'aveugle pas au point de méconnaître que le cardinal est pourvu d'admirables talents ; mais je ne serai jamais son serviteur, je le serai toujours de votre illustre ami, et vous pourrez lui répondre de ma fermeté comme de la vôtre. » Il n'y aurait rien de surprenant que l'illustre ami de M. de Thou fût le marquis de Cinq-Mars, grand écuyer, qui conspirait alors contre Richelieu.

[1] LXVIIIe lettre, Vert, 5 janvier 1642.

Qui sait si les plaintes de Campion ne firent pas croire à de Thou qu'il pourrait l'engager dans sa conspiration? Alexandre était dominé par la plus vive irritation, que justifiaient ses malheurs. Mme d'Aiguillon, malgré les prières de M. et de Mme de Liancourt, l'avait traité avec toute l'inhumanité possible, en lui ôtant sa terre de Gasni qui lui servait à vivre. « Je suis fort outré, écrivait-il à de Thou, et il n'y a pas d'extrémité à laquelle je ne sois susceptible de me porter contre les auteurs de mes misères; mais vos projets et ceux de votre ami sont chimériques et vous perdront. Si je ne vous suis pas, c'est que j'ai mauvaise opinion de vos affaires. Dieu veuille que je me sois trompé. Brûlez ma lettre[1]. » Après des objections si bien motivées, de Thou ne jugea plus à propos d'insister.

Alexandre n'avait que trop bien compris que l'entreprise de ses amis était téméraire; car Cinq-Mars et de Thou, bientôt arrêtés, eurent la tête tranchée, à Lyon, le 12 septembre 1642. La prudence et le jugement de Campion lui valurent de conserver la sienne.

L'exécution de ces malheureux lui fit écrire les lignes suivantes à M. le duc de Vendôme, qui s'était réfugié à Londres : « Je ne doute pas que votre fa-

[1] LXXe lettre, à Vert, 3 mars 1641.

mille ne vous ai [illegible] de M. [illegible] Mars et de celle du jeune M. de T[illegible], puis de l'appel de M. le duc de Beaufort, votre fils, à la cour, pour rendre compte de la conversation qu'il a eue avec le dernier lorsqu'il partit pour le funeste voyage de Narbonne. M. le cardinal n'a pas grand amour pour votre maison. Monsieur votre fils, d'après le conseil de ses serviteurs, ne jugeait pas à propos de s'exposer à la vengeance du ministre, a feint une maladie pour avoir le temps de prendre une résolution. Le roi l'ayant fait presser par M. de N[illegible], il est allé vous rejoindre à Londres. Je l'ai reçu dans la maison que j'ai en Normandie, près de la rivière de Seine[1], où il s'est tenu jusqu'à ce qu'il fût assuré d'un vaisseau. J'espère que vous agréerez les services que j'essaye de rendre à messeigneurs vos fils, en attendant votre retour en France[2]. »

Il est évident qu'Alexandre, toujours hostile au cardinal, s'était attaché au duc de Vendôme, et avait introduit son frère Henri près de M. le duc de Beaufort, fils de son nouveau maître. Ces détails se trouvent dans les mémoires de Henri de Campion, qui avait accompagné le duc de Beaufort en Angleterre.

Cette lettre d'Alexandre à M. de Vendôme est

[1] Au Bosférey, selon les mémoires de Henri qui nous ont déjà mis au courant de ces particularités.

[2] LXXIe lettre, à Vert, ce... 1642.

bientôt suivie d'une autre, dans laquelle il lui apprend que le cardinal était mort le 4 décembre. « Je n'ai plus besoin, ajoute-t-il, de vous écrire en chiffres comme à l'ordinaire. Celui que vous nommiez votre ennemi, qui faisait peur à tout le monde, va, par sa mort, laisser revivre l'ancienne liberté. S'il n'en arrive aucun avantage, on aura toujours celui de la parole qu'il avait fait perdre à tout le monde. » Vice radical des gouvernements despotiques, qui aura lieu dans tous les temps et sous tous les régimes. « Je pars pour Paris, afin de voir si je pourrai vous être utile[1]. »

La mort du cardinal ne changea rien à la politique du roi. Il voyait toujours dans le duc de Vendôme un criminel d'État, d'après les impressions que lui avait suggérées son premier ministre. Campion conseille au duc de rester encore quelque temps en Angleterre. Il approuve néanmoins que M. le duc de Beaufort soit revenu à Anet, où il obtiendra plus facilement la permission de voir le roi qu'il n'aurait obtenu celle de venir d'Angleterre. Alexandre est à Paris, où il a revu ses anciennes connaissances et reçu le meilleur accueil de tous les gens d'honneur. Il assure le duc que ses relations doivent le mettre en mesure de le servir avec efficacité[2].

[1] LXXIIe lettre, Vert, 6 décembre 1642.
[2] LXXIIIe lettre, Paris, 8 janvier 1643.

Le cardinal Mazarin dirigeait alors les affaires, sans avoir encore le titre de premier ministre. Avant d'user de son pouvoir, il ne voulut rien brusquer; il tâcha de ramener à lui les ennemis de Richelieu, et leur fit des avances qui n'eurent pas toujours le succès qu'il en attendait.

Mme de Chevreuse, exilée à Péronne, fut pareillement circonvenue. M. de Montaigu, son négociateur, eut des entrevues avec le cardinal, qui lui témoigna le désir de se lier avec elle et de faire payer ses dettes.

Campion n'avait aucune confiance en ces promesses, parce que les amis de la duchesse étaient mal avec le cardinal, et que ce dernier avait conservé de grandes liaisons avec la famille de Richelieu. Alexandre écrit à Mme de Chevreuse et lui conseille de ne prendre aucune résolution avant d'avoir vu la reine, qui a toujours conservé beaucoup d'affection pour elle. Il la prévient qu'il se rendra à Péronne pour lui exposer l'état des choses, sans espoir, toutefois, de la convaincre, car il se doute bien qu'il aura plus de peine à la retenir qu'à la pousser. Il lui conseille néanmoins de suivre les avis « d'une infinité de gens qui se sont embarqués sur le même navire, et qui ne trouvent pas à propos de perpétuer leur haine au delà du tombeau. Je n'aimais pas M. le cardinal; je n'en veux qu'à Mme d'Aiguillon, qui m'a

ôté ce que j'avais, sans aucune compensation[1].

Quelques jours après, il écrit à M. Duparc-Bonsenay pour lui annoncer la bonne fortune qu'il entrevoit : « Je suis à la reine, dit-il, qui me fait l'honneur de bien me traiter ; j'ai toutes les entrées libres, et elle m'a fait un cadeau dont j'espère tirer plus de cent mille écus. Mme de Chevreuse est rentrée. M. le cardinal, qui sera probablement ministre, me traite bien ; les plus grands personnages recherchent mon commerce et mon amitié. Avec tout cela, j'ai peur d'un revers, car tous mes amis sont imprudents et donnent des habits fort extraordinaires à la vertu... Ils veulent faire entrer au ministère M. de Beauvais et M. de Châteauneuf, personnages incapables sur lesquels ils croient pouvoir compter. Je ne pense pas que cela réussisse, car il y a un fort parti contraire à leurs prétentions. » Il craint de voir leurs espérances trompées. En attendant, il sera fort gêné si le ministre ne vient pas à son secours. Il se hâte le plus qu'il peut de conclure son traité avec Mme d'Aiguillon, qui lui a repris sa terre de Gasny, et lui fait promettre, à titre d'indemnité, douze mille livres et un prieuré de deux mille livres pour un de ses enfants. « Comme elle n'accorde cela qu'à l'état où elle me voit à la cour, je la connais d'humeur, si je n'y étais plus

[1] LXXIVe lettre, Paris, ce... mai 1643.

bien, à se dédire de tout et à se moquer de moi[1].

Mme de Chevreuse était alors revenue de Péronne pour continuer ses intrigues à la cour avec Mme la duchesse de Montbazon, sa belle-sœur; mais tout ne marchait pas au gré de ces femmes entreprenantes et hardies, qui soudoyaient une bande de gentilshommes nécessiteux pour assassiner Mazarin. Mme de Montbazon étant chez la reine, reçut l'ordre d'en sortir. Elle n'obéit pas et fut conduite à la maison de Rochefort. Alexandre, mécontent de son obstination, lui écrit que, si elle eût cédé, tous ses amis ne seraient pas dans le péril dont ils sont menacés. « Tant de gens que vous savez, dit-il, cherchent à s'accrocher à la cour, tandis que nos amis ne peuvent éviter d'en être chassés. La soirée a été fort triste à l'hôtel de Chevreuse, parce que vous n'y étiez pas. Vous avez entraîné tous les plaisirs dans votre solitude. Il y a un mois que les hôtels de vos amis étaient encombrés de voitures; aujourd'hui l'herbe pousse dans les cours. La disgrâce est une hideuse bête auprès des rois. Cependant nous ne nous décourageons pas; nous tenons tous les jours des conseils et ne concluons rien. Vous nous disiez hier que, si vos amis tenaient bon, vous ne regretteriez pas votre éloignement; soyez sans inquiétude, madame,

[1] LXXVe lettre, Paris, 12 juin 1643.

nous aimerions mieux vous suivre que de vous laisser où vous êtes. Votre illustre amie, Mme de Chevreuse, ne vous abandonnera pas[1]. »

La mauvaise fortune ne se fait pas longtemps attendre. Alexandre annonce sa triste position à son parent, M. de Ronseray, et ne doute plus de son malheur : ses espérances sont déçues ; il croit que lui et ses amis seront envoyés en exil. Ils l'avaient, du reste, passablement mérité, d'après les détails consignés dans les souvenirs de son frère Henri. Il ne désire que la conservation de Mme de Chevreuse, à laquelle il est attaché, et sera moins malheureux que ses amis qui manqueront de tout, « car on n'a jamais vu, à la cour, des gens demeurer les maîtres sans détruire le parti qui leur a été contraire. J'ai été voir cette nuit un de nos principaux amis (évidemment le duc de Beaufort, dont la conspiration était dévoilée), pour lui conseiller de ne point venir au Louvre, d'après ce que j'entendis hier dans la chambre de la reine. M. de Beaupuis, qui était avec ce personnage, pensa comme moi. Je ne sais s'il nous croira, mais, s'il ne le fait pas, il court à sa perte. Le bruit s'est propagé à la cour qu'il y avait eu, cette nuit, quantité de chevaux sur le Pont-Neuf, et que c'était une entreprise contre Mazarin. Si le

[1] LXXVIe lettre, Paris, août 1643.

fait est vrai, ceux que l'on soupçonne courront un grand péril ; si c'est une tactique du cardinal, il aura bientôt des gardes et demeurera le maître[1]. »

Il est évident que Campion cache ici la vérité, et qu'elle existe dans les Mémoires de son frère. On y lit en effet que, la veille, ils avaient, eux et leurs amis, comploté, chez le duc de Beaufort, de tuer le ministre quand il entrerait au Louvre. Mais, ce projet ayant été connu, ils trouvèrent des gardes aux environs du palais et n'osèrent s'en approcher. Henri de Campion a donc été moins discret que son frère Alexandre, raison pour laquelle ses Mémoires sont restés inédits du vivant de ce dernier, et probablement, plus tard, après être tombés dans les mains de leur famille.

Le duc de Beaufort fut arrêté au Louvre et conduit à Vincennes. Campion déplore qu'il ait rejeté le conseil qu'il lui avait donné, pendant la nuit, de ne pas se présenter au palais. Quant à lui, il voulait y aller comme à l'ordinaire, car il *n'était coupable d'aucune faute* (veut-il nous en imposer ?), quand la duchesse de Chevreuse, qui en arrivait, l'en dissuada, d'après les conseils de MM. de Guise, d'Épernon et de Retz, car, en pareille occurrence, on s'assure toujours de ceux que l'on croit amis des coupables.

[1] LXXVIIe lettre, Paris, août 1643.

Il écrit à Beaupuis pour lui conseiller la retraite, dont il usera lui-même la nuit suivante, en se tenant bien caché jusqu'à son départ, « car, dit-il, on ne s'embarque pas dans les affaires de cour pour être maître des événements, et si l'on profite des bons, il faut savoir souffrir les autres [1]. » Beaupuis alla rejoindre le duc de Vendôme en Italie, et fut renfermé à Rome dans le château Saint-Ange [2].

Alexandre pense que l'évêque de Beauvais recevra l'ordre d'aller à son évêché, car il est aussi compromis que les autres ; il prie M. des Revintes, son parent, qui est auprès de l'évêque, de faire ramener son équipage à Vert, puis il se tient caché pendant une année : trois lettres qu'il a adressées à M[me] de Chevreuse ne portent ni date ni indication du lieu de sa retraite.

La duchesse l'engage de venir à Dampierre et témoigne néanmoins la crainte qu'on ne le surprenne sur les chemins. Il accepte l'invitation, dit qu'il se tiendra sur ses gardes, ne marchera point de jour, et que les nuits sont très-obscures. Ne sachant ce qu'il deviendra, il sera heureux d'entretenir la duchesse avant d'être obligé de quitter le royaume, ce qui lui serait très-pénible.

Campion la remercie de lui avoir envoyé de l'ar-

[1] LXXVIII[e] lettre, Paris, août 1643.

[2] C'est ce que nous avons vu dans les Mémoires de Henri.

gent, car autrement il aurait été à la charge de ses amis. Il part le lendemain pour Consières, où il espère la voir aussi secrètement qu'il avait fait à Dampierre. Ce premier voyage avait donc eu lieu. Il est fâcheux qu'il n'en ait pas révélé les incidents.

Enfin Mme de Chevreuse eut son tour de disgrâce ; disgrâce méritée pour ses fâcheuses accointances avec la cabale qui voulait honteusement renverser Mazarin. Il lui fut ordonné de quitter la France. Campion la prie de lui indiquer le lieu de sa retraite, désirant la rejoindre, car il souffre autant de la peine qu'il a de se cacher constamment, que du déplaisir d'être éloigné d'elle. « Il vous fallait encore, lui dit-il, madame, ce dernier exil du royaume pour illustrer votre nom dans toute l'Europe. » Ces femmes visaient-elles à la célébrité? on pourrait le croire d'après cette dernière phrase de Campion. Il lui envoie un chiffre plus difficile à expliquer que ceux dont il s'est servi jusqu'alors, et la prévient qu'il lui écrira par toutes les voies qu'il pourra découvrir, en attendant qu'elle daigne l'appeler près d'elle.

Le 17 août 1644, il était à Vert, répondant à une lettre que lui avait écrite, de Fribourg, M. le duc de Vendôme, portant la date du 19 juillet ; elle était accompagnée d'une autre missive pour son frère Henri, réfugié dans l'île de Jersey ; missive qui fit entreprendre à ce dernier son malheureux voyage d'Italie.

Alexandre demande à M. le duc la continuation de son bienveillant intérêt, car il ne peut douter du zèle particulier qu'il a pour sa maison [1].

Alexandre n'était pas heureux à Vert, où il resta quatre années, sans avoir perdu ses habitudes de cour et de vivre avec les grands. Son impatience était extrême ; il frappait à toutes les portes. Le 8 novembre 1646, il demandait au duc de Retz la permission de l'entretenir de ses malheurs, d'une amitié mal récompensée, et de constants services méconnus. Il espère qu'il sera assez généreux pour lui accorder sa protection et celle de ses puissants amis, ayant perdu le soutien sur lequel il avait lieu de compter : celui de M. le duc de Vendôme, dont l'abandon le réduit à chercher une autre voie.

Cette lettre ayant été sans résultat, Alexandre écrivit, deux ans plus tard, à M. de Harley, dont il connaissait la profonde sagesse. Il lui rend compte, dans un mémoire, de sa fâcheuse position et réclame son assistance et ses bons conseils [2].

Dans le même temps, il demande à M. de Valliquerville des nouvelles de ce qui se passe à Paris, car, dans la province qu'il habite, il ne sait les choses que quand tout le monde en est instruit. Il serait heureux d'aller le voir, si l'entrée de la capitale ne lui

[1] LXXXIII[e] lettre, Vert, 17 août 1644.
[2] LXXXV[e] lettre, Vert, 5 novembre 1648.

était interdite, car il aurait besoin de le consulter sur ses affaires. « Il s'est d'ailleurs accoutumé à supporter toutes ses disgrâces, mais il ne peut soutenir celle que des personnes puissantes voudraient faire subir à son honneur. »

De quelles personnes puissantes a-t-il à se plaindre? C'est évidemment du duc de Vendôme, puisqu'on lit dans les Mémoires de Henri de Campion, que ce duc prétendait qu'Alexandre était cause de la disgrâce de son fils. Il avait donc trouvé mauvais qu'il eût appartenu à la reine et fréquenté la cour, après avoir quitté son service. C'était cependant à cette époque que sa tête était le plus engagée dans les intrigues du duc de Beaufort. Être suspect à tous les partis, tel sera toujours le danger des fausses positions.

Mme de Chevreuse, qui l'avait poussé, avec Mme de Montbazon, à l'assassinat de Mazarin, ne répondait plus à ses lettres et n'était entourée que de gens qui le desservaient près d'elle. Enfin, il dit à M. de Valliquerville « qu'il a communiqué ses griefs à des personnes de condition connues comme gens d'honneur et qu'il attend leur avis [1]. »

Enfin il veut se justifier, écrit-il à M. de la Frette, en le remerciant d'avoir décidé les comtes de Bé-

[1] LXXXVIe lettre, Vert, 15 novembre 1648.

thune, de Montrésor et de Fiesque de servir ses intérêts. Il sait que M. le duc de Retz, M. le coadjuteur, M. de Harley et M. de Valliquerville lui sont favorables. Il voudrait aller dans la capitale pour avoir la liberté de confondre ceux qui ont l'intention de lui nuire, mais il attendra la réponse de M. de la Frette avant de rien entreprendre. Il se logera à Paris dans un lieu sûr, et ne craindra pas d'être arrêté ; car, avant tout, le repos de sa vie dépend de sa justification [1].

Enfin nous le voyons bientôt dans la capitale, d'où il écrit à M. de Bailleul que son voyage a eu un plein succès, qu'il a été plus d'un mois renfermé, ne voyant pendant le jour que deux seuls confidents, et recevant la nuit toutes les personnes de considération auxquelles il avait écrit.

Ces personnes, réunies deux fois dans sa chambre, furent persuadées, de même que les plus honnêtes gens de la cour, que les torts n'étaient pas de son côté. Il est satisfait, mais il a peine à s'empêcher de rire en pensant qu'après avoir été cinq années sans oser venir à Paris, il n'y a mis le pied que pour se tenir renfermé.

A cette époque, de nouveaux événements se préparent : le Roi meurt. Toutes les aspirations se ré-

[1] LXXXVIIe lettre, Vert, 15 novembre 1648.

veillent surexcitées par les ennuis d'une longue compression. Il y eut le parti du Parlement et de la bourgeoisie, auquel les meilleurs amis d'Alexandre étaient attachés ; il y eut le parti de la Reine, auquel il appartenait quand il sortit de la cour ; il ne se soucie plus d'y rentrer, car ses adversaires ne manqueraient pas de publier qu'il y avait toujours conservé des intelligences.

Il se décida d'aller voir le duc de Longueville, qui le reçut bien et lui promit un emploi s'il avait besoin de ses services. Campion souhaitait que le duc allât en Normandie ; il aurait été plus en mesure de lui être utile dans cette province qu'à Paris où il pouvait rencontrer des gens qu'il voulait éviter (probablement ses anciens maîtres et les femmes illustres qui avaient méconnu ses services). Toutefois, il promet au duc de le suivre partout et de soutenir ses intérêts. Il vit Mme de Longueville, femme entreprenante, que le duc avait épousée en 1642, après la mort de sa première femme, sœur du comte de Soissons. Elle le reçut fort civilement et lui dit qu'elle espérait qu'il serait aussi fidèle à son mari qu'il l'avait été à ses anciens maîtres. Touché d'un pareil accueil, il répondit à cette dame qu'il se rendrait digne de la confiance qu'elle lui témoignait. Seulement il réfléchit et se demanda en quoi consisteraient ses services [1].

[1] LXXXIXe lettre, Paris, 15 janvier 1649.

Peu de jours après, le duc, chef de la petite fro
par l'influence de sa femme, ne tarda pas à les m
tre à l'épreuve; aussi Campion écrivit-il à son fr
l'abbé, qu'il avait quitté Paris avec M. de Long
ville; que, le guide les ayant égarés, il s'était ch
de conduire le duc par des chemins détournés; e
qu'il s'en était si bien acquitté par l'habitude qu
de marcher de nuit pour ne pas être arrêté, qu
prince lui en a témoigné sa satisfaction.

Il reçut les mêmes compliments tant que dur
guerre que la fronde fit au parti de la Reine m
en Normandie. On en peut voir les curieux dét
dans les Mémoires de son frère Henri.

Enfin, à la paix, le duc de Longueville offr
Campion de le présenter à la cour et de l'y éta
mieux qu'il n'y eût jamais été. Ces gracieuses
venances le décidèrent à s'attacher définitivem
son nouveau protecteur. Il vint à Paris, promet
à ses frères, le bénéficier et Henri qui avait re
son nom de Feugrey, de les instruire de ce qui p
rait lui arriver d'heureux; « mais il est tellen
habitué, dit-il, à la mauvaise fortune, qu'il
compte sur rien de bon [1]. »

Sa nouvelle position l'enhardit, et lui fit écri
Mme de Chevreuse au moment où elle partait

[1] XCe lettre, Rouen, ce.. 1649.

Dampierre, « qu'il aurait bien pris la liberté d'aller la voir à son hôtel, mais que son respect pour sa personne est tel, qu'il a dû s'en abstenir avant d'en avoir reçu la permission ; qu'il n'a pas oublié ses bontés, et que, s'il a commis quelque faute, il n'aura ni la force, ni la volonté de la contredire [1]. »

Le silence de la duchesse indisposa Campion. Cependant il reprit la plume deux mois plus tard, et se plaignit qu'elle lui donnât tort, n'ayant écouté que ses ennemis ; et comme il tient à son estime plus qu'à celle de toute la cour, il désire qu'elle l'écoute devant son accusateur, « et consent, s'il ne se justifie pas, à la privation des grâces dont elle l'a toujours honoré, ce qui serait pour lui le dernier des supplices [2]. »

Tout porte à croire que ces démarches n'eurent aucun résultat, et que la duchesse resta dans les termes d'une froide réserve envers l'ancien protégé qui lui avait montré tant de dévouement.

Les trois dernières lettres de Campion *pouvant servir à l'histoire* sont adressées à son frère le bénéficier, à M. du Feugrey (Henri de Campion) et à Mme de Vacueil, sa sœur.

Il apprend à l'abbé qu'il est depuis plus de quinze jours à Chantilly avec la cour ; que M. de Longue-

[1] XCI^e^ lettre, ... 4 avril 1649.
[2] XCII^e^ lettre, Paris, 7 juin 1649.

ville l'a présenté au cardinal, dont il a reçu l'accueil le plus obligeant et qui a voulu le présenter à la Reine. Il ne reconnaît plus la cour, tout y est changé depuis qu'il l'a quittée ; il n'y est plus dans la position où il s'y est trouvé ; il faut qu'il recommence comme un jouvenceau.

Il a revu, à Paris, le cardinal auquel il a été présenté par M. de Lyonne. Le ministre lui a fait le même accueil qu'à Chantilly, et lui a encore une fois promis de parler de lui à la Reine. Il trouve que ces civilités n'ont rien de concluant, et qu'il fera beaucoup de dépenses avant d'avoir un établissement solide. Il tâchera de faire comprendre sa position au cardinal quand il pourra l'approcher ; mais il s'aperçoit que l'on traite bien les gens un jour et qu'on les regarde à peine le lendemain. M. de Lyonne lui-même, qui avait débuté avec lui d'une manière bienveillante, semble maintenant vouloir l'éviter. Il ne perd néanmoins pas courage, bien qu'il ne soit pas heureux ; car, prêt à rentrer en possession de sa terre de Gasny, par l'entremise de M. le duc de Richelieu qui voulait lui faire rendre justice auprès de sa tante, Mme d'Aiguillon, le duc est allé se marier à Trie avec Mlle de Pons, contrairement à la volonté de sa tante, et la négociation a été rompue. « Jugez, dit-il, par cette suite de malheurs, si je dois mieux espérer de la fortune pour l'avenir que par le passé. »

A cette époque, M. de Longueville, entraîné par les dangereux conseils de sa femme et ceux de M[me] de Montbazon dont il était épris, s'avisa de conspirer encore une fois contre Mazarin, avec les princes de Condé et de Conti, peu reconnaissants des bienfaits qu'ils avaient reçus de la Reine. On sait qu'ils furent arrêtés au Palais-Royal, conduits à Vincennes et de là au château du Havre.

Cet événement brisa, de nouveau, la fortune et les espérances d'Alexandre de Campion. Il se réfugia en Normandie pour voir s'il ne pourrait pas être utile à son maître. Ce fut de Jumiéges qu'il fit part à son frère Henri du désastre qu'il venait d'éprouver. « Tout est changé de face, lui dit-il, depuis la dernière lettre que j'ai écrite à notre frère l'abbé. Vous avez su la détention des princes. J'ai parlé à M[me] de Chevreuse, qui veut arranger votre affaire de manière qu'il n'en soit plus question. Cela étant réglé, vous pourrez songer à vos intérêts et en user comme il vous plaira. (Il est évident qu'il existait toujours des préventions contre les deux frères.) Quant à la prison de MM. les princes, je n'en suis pas surpris. J'avais donné des avis à M. de Longueville, qu'il n'a pas écoutés. Dans la position où je me trouve, je n'ai que deux partis à prendre : ou me remettre tout de bon auprès de la Reine, ou aller rejoindre M[me] de Longueville en Normandie. Le premier parti serait

pour moi plus utile, l'autre me semble plus honorable, et je pars demain pour me rendre auprès de cette illustre et infortunée princesse. Je pense bien que ma résolution sera blâmée de toute notre famille, car elle n'accommodera pas mes affaires. Priez-la d'excuser un homme qui ne sait ce qu'il va devenir, mais qui fera assurément son devoir. »

La dernière lettre politique d'Alexandre est adressée à sa sœur, Mme de Vacueil. Il lui écrit de Jumiéges que Mme de Longueville a quitté la France et s'est embarquée à Harfleur ; qu'il revient chez lui en attendant qu'elle ait besoin de ses services. Il croit lui être plus utile en France que s'il l'avait accompagnée, car il n'est plus d'âge et d'humeur à voyager dans les pays étrangers.

Il pense devoir aux prières de sa sœur et de Mme de Berville le bonheur qu'il aura de vivre dans sa famille, surtout avec des dévotes dont il attend sa conversion. Il les trouve heureuses d'être dirigées par le père Saint-Pé, qui est assez raisonnable sur les articles qui divisent les religieux de France, et l'un des moins *façonniers* de tous ceux qui font profession de conquérir des âmes pour le ciel. Alexandre ne met, dit-il, aucune complaisance dans sa profession de foi. Elle devra plaire à ces dames, qu'il prie de croire à la continuation de son amitié. Il est remarquable que ce style un peu voltairien, comme on l'appelle au-

jourd'hui, existât déjà dans le siècle où vivait Campion.

Disons qu'après leur avoir fait subir une année de captivité, Mazarin rendit, en 1651, les princes à la liberté, et désira même contracter alliance avec eux; ajoutons que Condé et Conti refusèrent, d'après les instigations de la duchesse de Longueville; mais que son mari, plus sage qu'elle, abandonna le parti des princes et se retira en Normandie, où il vécut fidèle au Roi, ne s'occupant plus d'intrigues politiques.

Il n'oublia pas Alexandre de Campion, dont les capacités et le dévouement lui étaient connus; il le nomma major, titre qui répondait à celui de gouverneur de Rouen. Son frère nous dit qu'il occupa cet emploi à la satisfaction de son maître et des habitants de la grande cité normande, oubliant la cour, les ducs de Vendôme, de Beaufort et son illustre amie, Mme de Chevreuse.

Pendant qu'il menait une vie si douce, à laquelle il n'était pas habitué, il publia ses lettres politiques, à la suite desquelles il plaça ses poésies et d'autres lettres adressées à ses connaissances et à sa famille, lesquelles offrent moins d'intérêt que de prétentions au bel esprit. Celles qu'il écrit à une dame anonyme sont pleines d'afféteries galantes qui seraient mal accueillies à notre époque, plus sérieuse et moins senti-

mentale que ne l'était celle dont elles furent le passe-temps et les délices.

Les autres sont adressées à Mmes de Normanville, de Quesnel, d'Auberville, de Berville, d'Auberbosc, de Revintes, de Fontaine, de Romère, de Lettrée, de Lazon, du Buisson et à M. de Triquerville. Quelques-unes sont parsemées généralement de petits vers dans le goût des suivants, qu'il adresse à Mlle de Lazon :

Vous qui, sans rien examiner,
Vous embarquez sous les lois d'un bel ange,
Sa rigueur étrange
Doit vous étonner.
Pauvres amants, où va votre chimère,
Un seul aura ce que chacun espère
Lors on en verra mille
Qui pour reconfort
Sortant de la ville
Chercheront la mort,
Sitôt que cette belle,
Cessant d'être cruelle,
Fera choix d'un amant
Agréable et charmant, etc.

On lit le passage suivant dans sa lettre à Mme de Normanville : « Je suis fâché qu'avec le bal, la collation et les violons sur l'eau, la comédie ne s'y trouve point par quelque enchantement, ou du moins

la musique et les feux d'artifice du *Menteur*, de M. de Corneille, afin de rendre le miracle complet. »

Nous arrivons aux seules poésies, non mélangées de prose, et composées de stances, odes, sonnets, rondeaux, chansons et élégies.

La première stance, adressée à Philis, commence ainsi :

Quoi donc, je ferais mal ma cour
De prononcer le nom d'amour ;
Ce mot, Philis, vous mécontente,
Vous murmurez quand je m'en sers
Et parfois il vous épouvante
A le voir même dans mes vers, etc.

Après Philis vient Amarante, que le poëte a conduite à son carrosse :

Hélas, que dois-je devenir ?
Enfin, je tâche de retenir
La belle et divine Amarante ;
Son carrosse semble voler
Et ma prunelle languissante
Suit inutilement sans que j'ose parler.

Vient une nouvelle ode à Philis, qui n'est peut-être qu'Amarante, dont le départ paraît avoir chagriné le poëte. En voici la première strophe :

Touché d'un départ si funeste,
Si mes vers ne sont pas polis,
Tu pardonneras bien, Philis,
Au peu de raison qui me reste :

Ton malheureux éloignement
M'embarrassant le jugement,
Trouble si fort ma fantaisie,
Que pour dépeindre mes douleurs,
Je n'ai point d'autre poésie
Que l'abondance de mes pleurs.

N'ayant pas oublié son malheureux comte de Soissons, tué à la bataille de Sedan, il lui paye un juste tribut de souvenir et de reconnaissance, dans le sonnet suivant :

Illustres conquérants que nous vante l'histoire,
En vain votre renom a volé jusqu'aux cieux,
Puisque du grand Soissons le trépas glorieux
Éternise partout son nom et sa mémoire.

Votre vie à sa mort cédant toute la gloire,
On la doit à jamais célébrer en tous lieux,
Pour le bien de la paix [1] il périt à nos yeux,
Et remporte, en mourant, une illustre victoire.

Et la cause et l'effet le rendant immortel,
Les Français dans leur cœur lui doivent un autel.
Mais qui pourrait comprendre une telle aventure ?

Ces ingrats aujourd'hui souffrent sans murmurer,
Qu'on refuse un repos dedans la sépulture [2]
A celui qui n'est mort que pour la procurer.

[1] Son traité avec l'Espagne était à condition de faire la paix.
(*Note de l'auteur.*)

[2] Ce passage historique nous apprend, comme nous l'avons

Nous sommes à l'époque où le poëte Chapelain
ıbliait ses productions, qui n'étaient pas du goût
tout le monde, surtout de Boileau, qui les mettait
pièces. Campion voulut venger le poëte malheu-
ux, et publia le madrigal suivant, à l'adresse de
s critiques :

Vous dont la veine satirique,
Condamne tout injustement,
Vous qui pensez insolemment,
Par une fausse politique
Et par un brusque jugement,
Résister à la voix publique,
Jaloux, vous travaillez en vain
Contre l'illustre Chapelain.
Sa gloire doit être éternelle,
Ce noble fruit de ses travaux
Qui lui suscite des rivaux,
Et la valeur de sa Pucelle,
Comme deux miracles égaux,
Rendront leur mémoire immortelle.

Le goût de Campion pour Chapelain n'excluait
s l'admiration qu'il partageait avec toute la France
ur l'illustre Pierre Corneille ; aussi lui adressa-t-il
sonnet suivant, qui brille moins par la perfection

dit, que le parti vainqueur ne voulut pas laisser revenir
France le corps du prince; aussi ne doit-on pas être surpris
voir que Campion ne l'ait pas accompagné jusqu'au
sépulture des comtes de Soissons.

du style que par les sentiments qu'il exprime au sujet des œuvres du grand poëte.

C'était une réponse polie au sonnet que Corneille avait fait lui-même en l'honneur des *Hommes illustres* de Henri Campion.

On peut dire, sans avoir tort,
Que Corneille est incomparable.
Tout ce qu'il fait est admirable,
Chacun en demeure d'accord.

La savante reine du Nord,
De qui l'esprit est adorable,
Faisait un jugement semblable,
Le soutient et l'estime fort.

L'antiquité que l'on nous vante
N'eut point de plume si charmante,
Ni d'auteur qui pût l'égaler.

Nos nouveaux ne paraissent guère,
Et sitôt qu'il a pu parler,
Ils ont tous appris à se taire.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces deux dernières pièces, est de voir Pierre Corneille et Chapelain placés presque sur la même ligne dans l'estime de notre auteur.

Quelle est, dirons-nous maintenant, la savante reine du Nord, à l'esprit adorable, qui portait tant d'intérêt à Pierre Corneille? On pense bien que ce fut Christine de Suède, laquelle, venue en France à la même époque, fit l'accueil le plus empressé aux

savants et aux littérateurs qui furent admis à lui faire la cour.

Ici nous nous arrêtons, croyant avoir assez fait connaître la vie, les mœurs et les ouvrages des deux Campion, comprimés dans ce modeste petit livre. Nous l'avons mis à la portée des personnes qui recherchent les faits tenant à l'histoire de France, et particulièrement à celle des factions filles de la Ligue, qui, après avoir fait appel à l'étranger, désolèrent, pendant plus de quarante années, notre malheureux pays.

Il y a bien dans la vie des deux Campion certaines choses qui répugneraient à nos mœurs actuelles; mais, qu'on ne s'y trompe pas, on vivait encore sous la loi du plus fort, et tous ces hommes exposaient journellement, pour des causes qu'ils croyaient bonnes, leurs têtes à la hache du bourreau, leurs corps sur les champs de bataille. C'était le baptême de ce que nous appellerions leurs crimes.

Ils servaient d'ailleurs des princes qui s'étaient jetés dans les guerres civiles aux applaudissements de la France libérale, des parlements et de la bourgeoisie qui détestait le despotisme de la cour; ces hommes vaillants avaient d'ailleurs l'instinct du dévouement, du mousquet et de la gloire; les grands qui se les attachaient étaient eux-mêmes de bonne foi, et ne croyaient pas soudoyer des assassins.



GÉNÉALOGIE

DE LA MAISON DE CAMPION

1066. Campion, — le premier qui soit connu, possédait des fiefs en Angleterre, dans le comté de Hantone [1]. C'était donc un de ces chefs normands qui accompagnèrent Guillaume à la conquête, en 1066.

1096. Nicole Campion, fils ou petit-fils de ce dernier, suit Robert Courte-Heuze à la première croisade, en 1096.

1104. Guillaume Campion et son fils Hellouin assistent au grand procès qui eut lieu entre les religieux de Fécamp et messire Philippe de Brioja, devant Henri Ier, roi d'Angleterre.

1130. Hellouin, fils de Guillaume, siége en qualité de baron et de chevalier, à l'échiquier de Normandie, devant Henri Ier, en 1130.

1145. Willaume Campion est porté sur les rôles de l'échiquier, en 1145, pour une redevance de

[1] Domsdomay book, t. IV, p. 559.

vingt sous, qu'il devait au roi à raison de ses fiefs [1].

1200. Anne-Mahi siége à l'échiquier de Normandie, en l'année 1200 et les suivantes.

1218. Teucer Campion reçoit une charte de Philippe Auguste, qui lui concède, en récompense de ses bons services, pour lui et le fils de la femme qu'il a épousée, ce que le roi possède auprès de *Tyriacum* (Saint-Cyr), savoir : 22 livres tournois sur le nouveau moulin, 10 sous tournois sur un jardin, 8 chapons, une oie, 830 œufs et 7 sous tournois moins un denier; plus, sur le cens de Saint-Cyr, 8 livres 4 sous 2 deniers tournois et 10 *pimpinellos,* dernière redevance dont la nature est inconnue, faite par le Pont de l'Arche.

Le roi ajoute 34 acres 1/2 de terre, 7 acres de taillis, 1 acre de prairie et la maison qu'il possède à Saint-Cyr, à charge par ledit Teucer et ses héritiers de jouir de ces biens selon la coutume de Normandie et de rendre les services que lesdites concessions doivent au roi. Donné à Compiègne, le 18 avril 1218 [2].

Il est évident que Teucer Campion s'était rallié

[1] *Magnus rotulus scaccarii Normanniæ.* Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, 1846, p. 49. c.

[2] *Magnus rotulus scaccarii Normanniæ.* Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, 1846, p. 154.

au parti français, et que Philippe-Auguste l'en récompensait par la donation de biens confisqués sur les seigneurs normands restés fidèles au roi d'Angleterre.

250. Le fils de Teucer Campion ne figure pas ailleurs que dans la charte que nous venons de citer, encore n'y est-il pas désigné par son nom.

300. Mathieu, qui doit être fils de ce dernier, était seigneur de Boisheroult, baron de la Haye-du-Puits. Il fut nommé, par Philippe de Valois, pour tenir, en 1344, l'échiquier de Normandie en présence du duc Jean. La charge héréditaire de connétable de la même province était attachée à la baronnie de la Haye-du-Puits.

350. Henri, fils de Mathieu, épouse, en 1350, la fille de Pierre Bourgeoise, grand pannetier de la couronne.

364. Mahi, fils de Henri, baron de la Haye-du-Puits, chevalier, seigneur de Boisheroult et du Thuit-Simé, est juge-commissaire à l'échiquier de Normandie. Son frère, Nicole, eut une fille qui épousa le sire Roger de Briqueville, d'une famille normande des plus illustres. Ce Nicole se distingua à la défense du mont Saint-Michel contre les Anglais. Mahi avait présidé plusieurs échiquiers avec les comtes de Harcourt, de Recusson, de Bailleul et autres barons notables.

1400. Raoul, fils unique de Mahis, épousa Guillemette de Fontaine, issue d'ancienne noblesse.

1420. Guillaume, dit Lancelot, fils aîné de Raoul, chevalier de la Tour-en-Roumois, vicomte d'Arques, épousa Marie de Frenay. Il reçut plusieurs commissions du Roi, de l'échiquier et de la grande sénéchaussée de Normandie. Son frère Jean épousa Jeanne Campion, sa parente.

1450. Robert, fils unique de Guillaume, épousa, en 1450, Louise de Thibouville. Il hérita de tous les biens de son beau-père et de ceux de Robert de Carouge, oncle de sa femme.

1480. Guillaume Campion, fils de Robert, était seigneur de Boisheroult, d'Equaquelon, de la Cour, du Thuit-Signol, de la Rivière de Thibouville et autres terres nobles, au nombre de vingt-deux, qu'il tenait en partie de sa mère. Il épousa Françoise de Montpoignant. Il est remarquable que ce dernier nom venant de l'alliance d'une femme, ait primé les noms des autres terres féodales des Campion.

Il eut un frère cadet, Jean, chevalier, seigneur de la Motte, qui mourut jeune, laissant plusieurs fils en bas âge, dont l'un fut évêque d'Evreux vers 1500.

Nicolas, premier fils de Guillaume, fut le chef de la branche aînée qui alla se fixer en basse Normandie et dont on retrouve des traces aux

environs de Bayeux, en 1635 et en 1700.

1517. Jean, fils cadet de Guillaume, chevalier, seigneur de Montpoignant, de Boisheroult, Equaquelon, la Rivière-Thibouville, Thuit-Simé, Courance, près Fontainebleau, épouse Jacqueline de Lamotte, en 1517. Sa fille, Françoise, épousa le seigneur de Boisguillaume, près Rouen.

1546. Nicolas, fils aîné de Jean, chevalier, seigneur de Montpoignant, etc., s'allie à Jeanne de La Pitte, le 29 août 1546, devant les notaires du Châtelet de Paris, laquelle lui apporta la terre de Marchefray, près Mantes. Nicolas dissipa la plus grande partie de sa fortune avec les seigneurs et barons de Vieuxpont, du Neubourg et de La Londe, ses intimes amis. Il eut quatre fils : Louis, François, Richard, religieux au Bec-Hellouin, et Charles, prieur de l'abbaye de Fécamp ; plus deux filles : Isabeau, mariée au sire de *Malortie*[1], seigneur de Lillebec, et Françoise, mariée au sire de Mare, seigneur de Saint-Blaise.

1571. Louis, fils aîné de Nicolas, seigneur de Montpoignant, etc., etc., épouse Marie Aubert, fille de messire Guillaume Aubert, chevalier,

[1] Une alliance [illegible] deux familles, par le mariage [illegible] M. [illegible] de Ma[illegible] La-min[illegible] Char[illegible]

seigneur de Vertot, d'Auboeuf et de Berville, et de Catherine de Toustain. Il eut deux fils et six filles, dont cinq furent mariées : l'une épousa Jean de Rupière, la sixième fut religieuse à Châlons.

1597. Nicolas, fils aîné de Louis, seigneur de Montpoignant, de Saint-Amand des Hautes-Terres, épouse Anne de Gruchet, dame de Limare, de laquelle il eut trois fils et deux filles. Un de ses fils cadets, Charles de Campion, mourut vicaire général de Fécamp, en 1639.

1628. François, fils aîné de Nicolas, seigneur de Montpoignant et de Limare, épousa demoiselle Aubert, fille de Charles Aubert, seigneur de Vertot, d'Auboeuf, de la Porte-Verte, et de dame Louise de la Prie, grande famille normande. Il eut sept enfants, dont l'un se fit prêtre.

1650. Nicolas, fils aîné de François, fut seigneur de Montpoignant et de plusieurs autres fiefs de sa famille. Il épousa Mlle Huet d'Embrun, fille de messire d'Embrun, conseiller au Parlement. Il eut d'elle trois fils, dont l'un, nommé Henri, se fit prêtre, et une fille, Marie-Anne, qui épousa messire de la Marre, écuyer du sieur de Saint-Quentin.

Emeri, second fils de François, et frère puîné du précédent, était seigneur de Feugrey et du Bosférey. Il épousa Mlle de Pi-

liers et mourut en revenant de l'armée, à la suite de Louis XIII. Si nous mentionnons cette branche deux fois cadette, c'est pour citer Emeri, père de trois hommes distingués : l'abbé de Campion, prieur de Vert, puis Alexandre et Henri, auteurs des ouvrages que nous venons de faire connaître, et dont la postérité s'est éteinte peu de temps après eux.

700. Nicolas-Abraham, fils aîné de Nicolas, dernier cité, chevalier, seigneur de Montpoignant, épousa demoiselle Madelaine le Métayer de La Haye-le-Comte, d'une très-ancienne famille, dont le dernier rejeton fut le chevalier commandeur de Villedieu. Nicolas eut un fils et trois filles. L'aînée, Françoise, épousa le seigneur d'Aubenay; la seconde, Marguerite, messire de Vaucardel de Montauban, et la troisième, Thérèse, messire de Boisheroult, seigneur du Quesnoy.

740. Charles-François, fils aîné de Nicolas-Abraham, chevalier, seigneur de Montpoignant, de la Rive-Lormais, de Saint-Pierre des Cercueils, du Bosférey, de la Quèse, épousa Marie-Jeanne-Claude d'Erneville, fille de messire Charles d'Erneville, seigneur de Barquet, de laquelle il eut trois fils, dont les noms suivent.

742. Charles-François, premier né et deuxième du nom, était seigneur de Montpoignant, de

Barquet, etc., etc. Il épousa Louise-Sophie du Houlley[1], fille de messire du Houlley, conseiller au parlement de Normandie, et seigneur de Saint-Denis, près Bernay.

Les deux frères puînés de Charles-François furent : Anne-Georges et François-Constant. Anne-Georges, chevalier de Malte, passa, pendant la révolution, au service de la marine russe, où il se distingua. François-Constant devint commandeur de Malte.

Charles-François eut trois filles de son mariage avec Mlle du Houlley :

Rosalie-Anne de Montpoignant, chanoinesse de l'ordre de Malte.

Fortunée, qui a épousé M. Delestre, de Bonnissent, du pays de Caux, dont les représentants sont M. Gustave Delestre, de Rouen, et Mme Garvey, entrée par son mariage dans une noble famille irlandaise. Mme Garvey a quatre enfants : un fils, Jacques, qui s'est allié à Mlle Helmans de Saint-Omer, et trois filles, devenues par leur mariage Mmes de l'Etang, de Cauville et de Blangermont.

Charlotte-Félicité-Timothée, troisième fille de

1. Mme du Houlley était nièce de messire Timothée-Hilaire de Mellemont, seigneur de Roumare, près Barentin, et père de Joséphine de Mellemont, femme de l'auteur du présent livre, de laquelle il est heureux de rappeler ici le nom et le souvenir.

M. de Montpoignant, a épousé M. Le Blanc, baron de Cloys, dont le fils unique, Gaston de Cloys, est propriétaire actuel du château et de la terre de Montpoignant, du chef de sa grande tante, Mlle Campion de Montpoignant, chanoinesse de Malte.

ARMES DE LA MAISON DE CAMPION.

De 1066 à 1480, c'est-à-dire depuis le premier des Campion qui soit connu, jusqu'à Guillaume, cette famille portait d'or au lion rampant d'azur armé et lampassé de gueules, surmonté d'un lambel de gueules (ce sont les armes qui figurent à la salle des croisades).

En 1480, Nicolas, fils aîné, et Jean, fils cadet de Guillaume, firent un changement à leurs armes pour distinguer les deux branches.

Nicolas porta d'or au lion rampant d'azur, armé et lampassé de gueules.

Jean porta d'or au lion rampant d'azur, armé et lampassé de gueules, chargé de deux cotices de gueules.

Ces dernières armes sont celles de Charles-François de Campion, telles qu'elles existent dans le château et dans la chapelle de Montpoignant.

TABLE DES MATIÈRES.

Lettres d'Alexandre, frère de Henri.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

